

LA  
BONNE NOUVELLE

*annoncée aux enfants.*



**SEIZIÈME ANNÉE**

**1876**

---

**VEVEY**

**FRANÇOIS GUIGNARD**

---

---

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

---

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

SEIZIÈME ANNÉE.

---

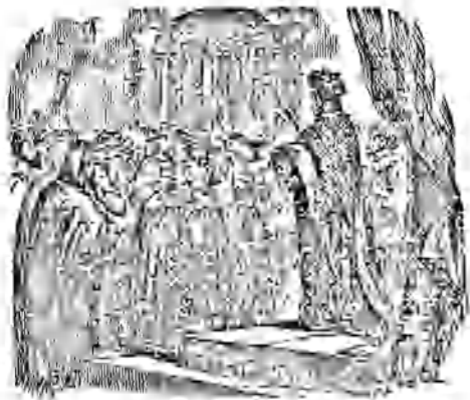
Les jours de nos années.

*(Psaume XC, 10, 12.)*

Enseigne-nous que tout est vain, Seigneur !  
Que notre vie est un torrent rapide,  
Une ombre, un songe, un éclair, une fleur,  
Une vapeur qui n'a rien de solide.

Enseigne-nous à bien compter nos jours,  
A les compter tellement que, sans cesse,  
Nous en ayons, ô Dieu, par ton secours,  
Un cœur vraiment rempli de ta sagesse.

---



### Le prophète Malachie.

Malachie, le dernier des douze petits prophètes, clôt également la série des prophètes que Dieu suscita pour rendre témoignage de sa souveraine grâce à son peuple, les Juifs rebelles, et chercher par tous les moyens, invitations pressantes et pleines de miséricorde, menaces sévères de châtement, à les ramener à la confiance en Lui, afin que ses relations avec eux pussent être maintenues.

La plupart d'entre nos jeunes lecteurs savent comment ce peuple a constamment repoussé les bienveillants messages de Celui qui voulait les bénir ; comment, après avoir rejeté les prophètes, ils ont

rejeté le propre Fils de Dieu, le Messie, en le mettant à mort; comment Dieu, à son tour, a dû les rejeter pour un temps, et se choisir d'entre toutes les nations un peuple pour son nom. Vous n'ignorez pas, chers enfants, que le peuple actuel de Dieu, c'est l'Église, corps de Christ, laquelle est composée de tous ceux qui croient au Seigneur Jésus. Une fois que l'Église sera entrée dans sa plénitude, c'est-à-dire aura été complétée par la manifestation du dernier des élus qui doivent en faire partie, elle sera introduite dans le ciel, dans la place qui lui appartient déjà par la foi, auprès de son Chef, Jésus-Christ, alors qu'Il rassemblera tous ceux qui lui appartiennent, lesquels seront, à sa voix puissante, ressuscités d'entre les morts ou pris vivants sur la terre, pour être transformés à la ressemblance glorieuse du Seigneur et ravis tous ensemble à sa rencontre dans les nuées en l'air, pour être toujours avec Lui. (1 Thessal. IV, 13-18.) Alors Dieu reprendra ses relations avec son ancien peuple d'Israël, à cause des promesses faites aux pères, et parce que « les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. » (Romains XI, 29.) Ceux d'entre vous, chers enfants, qui ont un peu étudié la Parole, et qui ont pu suivre les Études bibliques que le Seigneur, dans sa bonté, nous a donné d'écrire pour vous sur la prophétie, ont vu comment ces relations divines avec Israël, actuellement dispersé par tout l'univers, seront reprises au moyen de l'intervention en jugement et en gloire du Christ lui-même, revenant dans ce monde qui L'a crucifié, environné du cortège de ses saints

(Zacharie XIV, 5), pour exercer la vengeance contre les ennemis de Dieu et contre les oppresseurs du résidu des Juifs, et pour rétablir ceux-ci dans leur terre et dans leur ville durant le règne millénial de leur Messie qu'ils reconnaîtront comme leur Roi, dans ces jours-là.

On ne sait rien de la personne de Malachie, ni de sa famille, ni de son activité. Il n'est connu que par le livre qui porte son nom ; et son écrit est le dernier de l'Ancien Testament qui ait été inspiré de Dieu, 420 ans environ avant la naissance de Jésus.

Malachie, dont le nom veut dire *mon ange* ou *mon messenger*, a prophétisé après la captivité de Babylone, de même qu'Aggée et Zacharie. Comme eux aussi, il annonce le témoignage et le jugement des derniers jours, témoignage et jugement par lesquels le résidu juif sera séparé des méchants qui l'entourent. Le style de notre prophète est à la fois simple et solennel, concis et acéré ; les consciences coupables sont blessées au vif des expressions mordantes qu'il emploie. Son livre ne forme qu'un seul discours ; ce discours est surtout une suite de reproches et de menaces ; même les temps heureux du Messie n'y apparaissent que précédés de rudes épreuves et de terribles châtimens.

On peut diviser cette prophétie en deux parties : la première comprenant les chapitres I, II et III jusqu'au verset 6 ; la seconde comprenant le reste du chapitre III et le IV<sup>m</sup>. Chacune de ces parties se termine par une prophétie messianique, c'est-à-dire

une prophétie en rapport avec la manifestation du Seigneur comme Messie ; la seconde reproduit, précise et développe les pensées principales de la première, et présente en particulier la venue publique du Seigneur avec quelques-uns des traits qui caractériseront son retour glorieux.

En lisant ces dernières menaces, cette dernière *charge* de l'Éternel contre Israël (chap. I, 4), on pressent qu'ils vont rejeter le Messie venant chez les siens se présenter à eux une première fois ; on voit qu'ils se tournent déjà vers le pharisaïsme, et qu'ils sont les esclaves de ce formalisme et de cette propre justice qui exercent tant de pouvoir sur les hommes vivant loin de Dieu. Hélas ! ils sont contents d'eux-mêmes et mécontents de Dieu ; ils trouvent qu'Il leur fait tort quand Il ne vient pas immédiatement à leur secours ; ils s'irritent contre les châtiments que Dieu leur envoie, et ne se gênent point de l'accuser d'injustice et de blasphémer contre Lui.

Le livre de Malachie est tout rempli de questions et de réponses : le prophète énonce une vérité sous forme de reproche ; les Juifs, si fiers de leur justice légale, répondent par l'étonnement et la négation, en maintenant leur innocence ; lui, reprend la parole pour les convaincre de péché et leur dénoncer les jugements de Dieu ; mais ils sont tellement dominés par l'influence pernicieuse et corruptrice qu'exercent sur eux leurs prêtres infidèles, qu'ils sont rendus complètement insensibles à ce que l'Éternel était pour eux et à leur iniquité à l'égard de l'Éternel.

Leur manque de considération pour Dieu, leur mépris pour Lui, leur insensibilité, hélas ! étaient arrivés à un tel point que lorsque les actes de mépris étaient présentés à leur conscience, ils n'y voyaient point de mal.

Nous examinerons, Dieu aidant, avec plus de détails, dans nos prochaines Études, les deux parties du livre dont nous ne vous avons donné aujourd'hui qu'une esquisse générale. Avant d'entrer dans les détails d'une portion quelconque de la Bible, il importe d'en bien saisir la portée générale. Une idée claire de l'ensemble fera toujours mieux comprendre le but particulier des détails qui se présenteront dans le sujet étudié. Mais, avant tout, le but de l'Écriture est de vous enseigner, de vous convaincre, de vous corriger, de vous instruire dans la justice, si vous avez déjà le bonheur d'appartenir au Seigneur. Quand la Parole produit ces effets dans l'âme et dans la conscience, il en résulte que l'homme de Dieu est accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre. — Et pour vous, amis lecteurs, qui n'auriez pas encore au dedans de vous-mêmes le témoignage de l'Esprit saint que vous êtes enfants de Dieu, puissent les Saintes Lettres vous rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. (2 Timothée III, 15-17.)





### **Encore une nouvelle année.**

Chers jeunes amis !

L'an 1875, qui, il y a douze mois, s'annonçait dans tout l'éclat de sa jeunesse, et dont le jour de naissance vous avait apporté maints souhaits de bonheur, maintes promesses de félicité, cette année, dis-je, a vieilli, grisonné ; et de même que les milliers d'années qui l'ont précédée, elle s'en est allée, elle s'est évanouie pour toujours. — Douze mois ! jeunes lecteurs, cela vous paraît autant de siècles ; à nous aussi, lorsque nous avons votre âge ; mais si Dieu vous prête vie, vous vous apercevrez, comme nous, qu'à mesure que le cercle de vos pensées et de vos

occupations s'agrandira, le temps vous semblera fuir et les années s'envoler d'autant plus vite. En adressant un dernier adieu à celle qui vient de disparaître, remercions le Seigneur des grâces qu'il nous a accordées pendant les jours de sa durée. Il est convenable que nous repassions dans nos cœurs les nombreux bienfaits du Seigneur, et que nous lui en exprimions toute notre reconnaissance.

Il y en a beaucoup d'entre vous, chers enfants, qui demeurent à des centaines de lieues loin de nous ; il y en a aussi beaucoup, parmi nos chers petits abonnés, que nous n'avons pas le plaisir de connaître. Plusieurs d'entre vous, peut-être, jouissent de toutes les aises, de toutes les choses commodes que ce monde peut offrir ; d'autres, par contre, sont privés de beaucoup de ses avantages ; mais pour les uns comme pour les autres, la fin d'une année a la même importance ; ce temps qui vient de s'écouler vous a rapprochés les uns et les autres de l'éternité de 365 étapes de plus. Vous êtes d'autant plus près de cette solennelle fin de toutes choses. — Vous êtes-vous demandé avant de commencer cette nouvelle année : « Où passerai-je l'éternité ? » Si cette question de toute importance ne s'est pas encore présentée à votre esprit, oh ! je vous en supplie, ne tardez pas à vous l'adresser sérieusement, et faites-le devant Dieu, en recherchant sa présence dans le secret de votre chambre ou dans quelque endroit retiré. Le Seigneur Jésus est toujours prêt à bénir. Si votre cœur est craintif, et que vous n'osiez pas dire où vous irez pendant l'éternité, confiez-vous en Jésus

qui *veut* sauver. Le cœur du Sauveur est si plein d'amour qu'il vous recevra tels que vous êtes ; il vous recevra maintenant, à présent même. Jésus a versé son précieux sang pour laver les péchés de quiconque croit. Allez à Lui avec foi, ses bras sont ouverts pour vous recevoir ; et là, dans son sein, vous connaîtrez ce qu'il est pour ses brebis ; vous goûterez la joie et la paix qu'il procure à ses rachetés, et vous chanterez avec eux le doux cantique qu'il met lui-même dans leur bouche : « A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ;... à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen ! » (Apoc. I, 5-6.)

A ceux d'entre vous, chers enfants, qui avez savouré combien le Seigneur est bon, qui avez goûté son amour et appris en quelque mesure à l'aimer en retour, nous dirons comme affectueuse exhortation au début de l'année dans laquelle nous entrons : *Cherchez avant tout à plaire au Seigneur*. Vous avez ses commandements dans Sa parole, et Jésus dit que ceux qui L'aiment gardent ses commandements. (1 Jean III.) Souvenez-vous que le regard de Jésus vous suit continuellement. Dieu ne retire pas ses yeux de dessus les justes (Ps. XXXIV, 15) ; non, jamais. Le jour, la nuit, en tout temps, en tout lieu, vous pouvez dire : *O Dieu ! qui me vois*. De même que l'enfant obéissant aime à être vu de ses parents, ainsi l'heureux enfant chrétien trouve son plaisir à marcher continuellement sous le regard de Dieu. « Il te couvrira de ses plumes, et sous ses ailes tu trouves un refuge. Sa vérité est une rondache et

un bouclier. » (Ps. XCI, 4.) « Enseigne-nous à compter ainsi nos jours, que nous en acquérions un cœur sage. » (Ps. XC, 12.)

---

### La précieuse Bible.

X<sup>...</sup>, originaire de Rennes en Bretagne, avait voyagé dans plusieurs départements comme ouvrier menuisier, et avait fini par s'établir à V<sup>...</sup>. C'était le plus zélé dévot du village. Il avait fait tout ce que Rome pouvait lui prescrire, jusqu'à des pèlerinages. Mais il n'avait pas trouvé la paix. Au milieu de son angoisse, une vieille Bible était tombée entre ses mains. Il y trouvait quelque consolation; mais sa femme, craignant qu'il ne devint fou, et jugeant d'ailleurs qu'il y perdait trop de temps, la lui avait déchirée pour en faire des cornets. Or la Bible coûtait alors vingt francs, et X<sup>...</sup> était trop pauvre pour en acheter une à ce prix. Ne pouvant pourtant pas perdre l'espoir de se la procurer un jour, il allait de temps en temps chez un libraire pour voir si le prix avait baissé ou s'il trouverait une Bible d'occasion. Mais ses recherches étaient vaines. Enfin il entendit parler d'un colporteur qui parcourait la contrée. Il acheta un Nouveau Testament en attendant mieux, et continua à mettre quelques sous de côté pour acquérir la Bible entière. Sa femme avait décidé qu'avec cet argent il achèterait des pantalons. « Oui, avait dit le mari, mais à condition que j'irai les acheter moi-même. » La veille du nouvel-an il se rend à

la ville voisine, puis revient tout joyeux avec sa Bible sous le bras. Sa femme lui demande s'il a acheté les pantalons. « Je n'ai pas seulement des pantalons, répond-il ; j'ai encore une veste, un gilet ; je suis vêtu de la tête aux pieds. » Et il posa la Bible sur la table. « Mes habits dureront bien encore quelque temps. Vois-tu, ma femme, je n'ai pas seulement besoin de vêtements pour mon corps, il m'en faut aussi pour mon âme, afin que je ne sois pas nu devant Dieu. »

Cet homme avait lu sa Bible, son âme avait été éclairée, et son cœur avait goûté la joie du pardon par la foi en la valeur du sang de Christ qui purifie de tout péché.

---

### La Centenaire.

Il est en Amérique une classe plus avilie, plus méprisée encore que ne l'était celle des esclaves, c'est celle connue sous le nom de « petits blancs. » Riches et pauvres, hommes de couleur et de race pure, maîtres et serviteurs, tous les détestent également. Ces malheureux, que le vice et l'inconduite ont fait rejeter de la société, vivent dans les forêts ou dans les grottes des montagnes. Haïssant le travail et le considérant comme bon seulement pour les *nègres*, ils trouvent plus dignes d'eux de piller et de voler pour satisfaire leur goût pour la boisson et les besoins de leur existence précaire.

Un serviteur du Seigneur, M. Knight, qui eut l'oc-

casion de rencontrer dans ses voyages plusieurs de ces misérables vagabonds, raconte dans son journal le simple et touchant récit qu'on va lire. C'était peu après la terrible guerre de la sécession.

« Un jour, dit-il, je découvris dans les environs de la ville d'Atlanta une nombreuse famille de *petits blancs*, uniquement composée de femmes et de jeunes filles. Ces pauvres créatures s'étaient ingénérées pour se construire elles-mêmes un abri. Elles avaient arraché ou coupé de jeunes arbres que, sur trois côtés, elles avaient enfoncés aussi près les uns des autres que possible. Le quatrième était resté ouvert et servait de porte. A l'entrée était une sorte de foyer composé de larges pierres plates. Le sol, verdâtre et tout humide des pluies récentes, servait de siège et de couche aux fillettes de tout âge qui se groupaient auprès de la plus jeune des femmes. Celle-ci, et sa propre mère, aux cheveux déjà tout gris, étaient adossées contre leurs palissades, fumant avec une gravité exemplaire et une satisfaction évidente, ce qui ne les empêchait pas de suivre d'un œil investigateur les rares passants qui pouvaient faire espérer une proie facile. C'est ainsi qu'elles prenaient patience jusqu'aux heures de la nuit, où elles se glissaient dans le poulailler le plus rapproché, pour y renouveler leurs provisions.

» Lorsque je pénétrai dans cette hutte, je dus, avant de pouvoir rien distinguer, me faire à la demi-obscurité et à l'atmosphère épaisse qui y régnaient. Bientôt, cependant, j'aperçus une sorte de couchette formée des mêmes matériaux que la hutte et recou-

verte des plus ignobles chiffons. Ayant cru remarquer un mouvement sur cet affreux grabat, je demandai s'il y avait là quelqu'un.

» — Oh ! ce n'est que Granny, notre arrière-grand-mère, répondit une des fillettes.

» Je me penchai sur la vieille femme en lui adressant quelques paroles affectueuses. L'infortunée ! Arrivée à l'âge de cent cinq ans, presque oubliée des siens, ses traits portaient l'expression du désespoir le plus profond. Elle avait conservé ses facultés, l'ouïe et la vue, et sembla s'éveiller d'un songe pénible par un effort plus pénible encore. On voyait que cette visite inattendue produisait sur elle une impression d'effroi. Et cependant, dès que j'eus recommencé à lui parler avec douceur, comme à un enfant, une lueur d'espoir parut dans ses yeux enfoncés ; elle suivait tous mes mouvements d'un air avide, et bientôt elle me dit, d'une voix tremblotante, et comme entre deux sanglots :

» — Je meurs de faim ! oh ! j'ai faim !

» Jamais je n'oublierai l'expression de bonheur mêlé d'incrédulité qui passa sur sa figure flétrie, lorsque je lui dis que j'allais faire préparer pour elle du riz sucré et du café.

» La voyant bien éveillée, je continuai : — Mais avant, Granny, je veux vous parler de quelque chose de meilleur encore.

» Un retour d'incrédulité apparut sur cette expressive physionomie. Meilleur que du riz sucré et du café ! Non, je m'étais trop avancé. Tandis qu'elle se perdait en conjectures, invoquant l'aide de Dieu, car

le moment était solennel, je lui adressai cette question : — Connaissez-vous Jésus, le Fils de Dieu, le Sauveur des pécheurs, Granny ?

» Une grande émotion s'empara d'elle, tandis que je lui racontais, aussi simplement que possible, la vie de Jésus, sa mort expiatoire et sa résurrection glorieuse. La pauvre centenaire affamée oubliait ses besoins présents et les douceurs promises, tant elle était absorbée dans la contemplation de cet amour sans bornes.

» Le petit repas fut bientôt apporté ; elle le prit, mais ses yeux restaient fixés sur moi, m'invitant à parler encore.

» — C'est Jésus lui-même qui m'a envoyé aujourd'hui pour vous assurer qu'il vous aime.

» — Lui, aimer moi ! répétait-elle avec animation ; en êtes-vous bien sûr, bien sûr ?

» Son âme semblait sortir d'un profond abîme. Elle avait faim et soif d'en savoir plus long sur cet Ami qu'on lui présentait pour la première fois. Elle ne voulait plus me perdre de vue, et, trop faible pour se soulever dans son lit, elle faisait des efforts surhumains pour se rapprocher de celui qui lui apportait ces espérances nouvelles. L'explication de ce qu'est le péché et des conséquences qu'il entraîne la troubla profondément, mais elle n'en fut que mieux disposée à se réfugier tout de suite auprès de la croix. L'idée que Jésus s'était fait pour elle plus pauvre qu'elle, lui arrachait des gémissements plaintifs. Quoi ! Il n'avait pas un lit pour reposer sa tête ! et



elle avait encore sa couchette!... Oh! quel amour elle commençait à éprouver pour Lui!

» Longtemps je lui parlai; mais l'heure du départ approchait. Je lui fis alors cette question solennelle: — Granny aimera-t-elle maintenant et pour toujours son Sauveur, et aura-t-elle confiance en Lui?

» Quelques minutes s'écoulèrent. Des larmes sillonnaient ses vieilles joues ridées; une émotion indescriptible faisait trembler ses pauvres lèvres. J'attendais, faisant monter une ardente invocation vers le ciel, quand tout à coup, retrouvant la parole, la centenaire s'écria: — Ah! je puis croire! je crois; c'est bien le moins que je puisse faire pour Celui qui a tant fait pour moi!

» Deux mois après, j'appris que la police l'avait expulsée, avec les siens, de sa misérable demeure. Mais je tenais tellement à la revoir que je me mis à sa recherche, et je finis par la retrouver vingt lieues plus loin. Elle avait encore faim; son pauvre corps manquait de chaleur et de repos; mais sa foi naissante s'était affermie.

» — Je suis heureuse, me dit-elle, sans attendre ma demande, parce que je crois en Celui qui a *tout* fait pour moi.

» Un peu plus tard, elle entra dans le repos de Jésus, après plus d'un siècle de fautes, de misère et de douleurs. »



## Les îles de la mer du Sud.

En vous parlant du phoque, dans nos derniers numéros de l'année passée, nous avons été conduits, chers petits lecteurs, à vous parler des habitants des contrées boréales, de leurs mœurs, de leurs coutumes, et nous vous avons montré par quelques exemples comment Dieu prend soin des hommes par toute la terre, et comment il est puissant pour délivrer de toutes leurs détresses ceux qui s'attendent à Lui. Aujourd'hui, nous voulons vous raconter quelque chose des pays situés à l'autre extrémité du globe, et des gens qui y demeurent. Pour cela, nous nous transporterons, par la pensée, au pôle austral ; et si vous regardez une mappemonde, vous trouverez, plus au midi que l'Océan Pacifique ou Grand-Océan, la mer du Sud.

Cette mer est semée d'un nombre immense d'îles, réunies par groupes ou archipels, parmi lesquelles nous vous ferons remarquer les îles de la Nouvelle-Zélande, celles d'Auckland et de Chatham. Les habitants, vivant surtout de pêche et ne pouvant communiquer les uns avec les autres que par eau, sont devenus d'habiles marins. Non-seulement ils naviguent dans leurs propres parages, mais ils entreprennent parfois de très lointains voyages, et comme ils n'ont pas de boussole, ils se dirigent d'après le vent ou d'après le cours du soleil et des étoiles. Leurs *pirogues*, sortes de longues barques faites d'un tronc d'arbre creusé ou d'écorces cousues, sont

de toutes grandeurs : les petites ne portent que six à huit personnes ; de plus grandes peuvent en contenir une cinquantaine. Ils en ont même pour la guerre, montées par cent-quarante *pagayeurs* (ou rameurs), huit pilotes et une trentaine de soldats. Ces pirogues de guerre, d'environ quarante mètres de longueur, sont doubles, c'est-à-dire formées de deux embarcations jointes ensemble, fixées l'une à l'autre par de solides traverses en bambou, de manière à laisser un intervalle de huit à dix pieds entre les deux bateaux. Sur les traverses, on pose des planches ; c'est sur cette plate-forme que se mettent les guerriers.

Pour construire leurs pirogues, les insulaires emploient de préférence le bois de l'arbre à pain. Après avoir choisi une plante convenable, ils en coupent le tronc aussi près de terre que possible. L'arbre, une fois abattu, est trainé jusqu'au rivage, où on le laisse exposé aux rayons du soleil, couvert seulement de quelques branches, durant plusieurs mois, afin que le bois soit bien sec avant d'en faire usage ; c'est alors seulement qu'il est propre à la construction.

Les petites pirogues sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé. Les grandes ont aussi pour fond un tronc d'arbre creusé, mais les côtés en sont élevés et formés de planches d'un bois dur. On calfate soigneusement les joints avec des joncs, et l'on enduit l'extérieur du bâtiment d'une gomme que produisent certains végétaux et qui remplace avantageusement la poix. Ces embarcations, dans lesquelles on retrouve les premiers rudiments de l'art naval, portent

quelquefois un mât avec une voile ; mais elles marchent le plus souvent à la pagaie, sorte de rame que les navigateurs indigènes manient avec une extrême dextérité. Ces pagaies, fabriquées avec beaucoup de soin, ne sont pas fixées, comme nos rames, au bateau ; les rameurs les tiennent à la main et en frappent l'eau en cadence et avec célérité. C'est un spectacle surprenant que de voir l'ensemble et la rapidité de leurs mouvements, surtout lorsque les pagayeurs sont nombreux. Les voiles sont faites de nattes en écorce d'arbre d'un tissu fort serré.

Les habitants de ces îles sont en général d'excellents nageurs. Leurs pirogues viennent-elles à chavirer, ceux qui les montent ne se donnent ordinairement pas la peine de les retourner ; ils plongent par-dessous, enlèvent le mât qui s'est enfoncé dans les flots, le plantent et le consolident sur l'autre côté de la barque, puis, sans inquiétude, continuent leur voyage. Ils sont si familiarisés avec la mer qui les environne de toutes parts, qu'on a vu même des femmes, portant leurs enfants à la mamelle, se jeter au milieu des flots, lorsque les vagues étaient trop fortes pour que l'on pût atteindre le rivage avec la pirogue, et traverser à la nage un grand espace sans causer le moindre mal à leurs pauvres enfants.

*(La suite prochainement.)*





## **Le prophète Malachie.**

### **PREMIÈRE PARTIE.**

(Chap. I-III, 1-6.)

Dans notre précédente Étude biblique, nous vous avons dit, chers enfants, que le livre de Malachie se divise en deux parties. On peut subdiviser la première partie en quatre paragraphes dont voici les sujets :

§ 1. Le prophète reproche au peuple de l'alliance son ingratitude. (Ch. I, 2-5.)

§ 2. Il reproche aux sacrificateurs le culte indigne qu'ils rendent à Dieu. (Ch. I, 6-14 ; II, 1-9.)

§ 3. Il reproche à Juda ses désordres domestiques. (Ch. II, 10-16.)

§ 4. Il reproche à Lévi et à Juda leurs blasphèmes; et leur annonce la venue du Seigneur comme Messie, qui les fera passer au creuset de l'épreuve et n'épargnera qu'un petit nombre d'entre eux. (Ch. II, 17-III, 1-6.)

### § 1. *L'ingratitude d'Israël.*

(Chap. I, 2-5.)

« Je vous ai aimés, a dit l'Éternel. — Et vous dites : *En quoi nous as-tu aimés?* — Ésaï n'était-il pas frère de Jacob? dit l'Éternel. Or *j'ai aimé Jacob*; mais j'ai haï Ésaü. » (I, 2.)

Certes, la préférence que l'Éternel accorde à Jacob et à sa postérité était toute gratuite; et c'était sur cette grâce, non sur les mérites du peuple, que reposait cette alliance. Ils auraient dû être reconnaissants des moindres bénédictions qui leur étaient accordées en vertu de cette faveur. Or le Seigneur était toujours le même, il était pour eux ce qu'il avait été pour leurs pères; et comme preuve de cela, parmi beaucoup d'autres preuves qu'il leur donnait continuellement de sa bonté, de sa patience, de sa sollicitude, de sa fidélité à leur égard, ils n'auraient eu qu'à comparer la Judée à l'Idumée (le pays d'Édom, c'est-à-dire des descendants d'Ésaü). Celle-ci avait été dévastée, « ses montagnes » avaient été « mises en désolation, et son héritage pour les dragons du désert. » L'Éternel avait dit de ses habi-

tants : « Ils rebâtiront, mais je détruirai ; et on les appellera : Pays de méchanceté, et le peuple contre lequel l'Éternel est indigné à toujours. » Édom ne s'est donc jamais relevé de sa ruine ; tandis que les enfants de Juda avaient été ramenés dans leur terre, leur ville avait été rebâtie, leur temple relevé de ses ruines, leur culte rétabli : c'est ce que les yeux d'Israël auraient dû voir, c'est ce que leurs cœurs auraient dû comprendre, afin de remercier Dieu par des louanges et par une marche dignes de Lui. Mais, hélas ! leurs yeux ne tardèrent pas à être aveuglés ; leurs cœurs remplis d'orgueil les poussèrent bientôt à cette indépendance si naturelle aux hommes qui méconnaissent la bonté de Dieu ; puis la désobéissance, qui n'est que la conséquence de l'indépendance, vint caractériser tous leurs actes, même ceux par lesquels ils prétendaient rendre culte à l'Éternel.

### § 2. *L'impiété des sacrificateurs.*

(Ch. I, 6-14; II, 1-9.)

« Le fils honore le père, et le serviteur son Seigneur : si donc je suis Père, où est l'honneur qui m'appartient ? et si je suis Seigneur, où est la crainte qu'on a de moi ? a dit l'Éternel des armées, à vous, sacrificateurs, qui méprisez mon nom. » (I, 6.)

Le peuple tout entier était dans un tel état d'abaissement moral et social, que les Lévites eux-mêmes n'ont pas davantage des yeux pour voir l'état des choses dans leur vrai jour, et constater que

c'est à cause des tromperies dont ils usaient en offrant les sacrifices, que la malédiction de l'Éternel repose sur eux. Ils avaient la charge de la sacrificature, servant ainsi d'intermédiaire entre le peuple et Dieu ; leur responsabilité était immense, par conséquent, et ils auraient dû, s'ils l'eussent comprise, montrer combien l'Éternel est digne d'être révééré et d'être craint ; la vérité et l'intégrité auraient dû être dans leurs cœurs et sur leurs lèvres ; ils auraient dû, comme messagers de l'Éternel des armées, garder la science et la loi, afin de conduire le peuple dans la voie de la paix et de la droiture, et de ramener quiconque se tournerait vers l'iniquité. Mais, hélas ! il n'en était rien. L'impiété qui caractérisait le peuple était affichée par ses conducteurs. Ils s'étaient retirés du chemin de la droiture ; ils faisaient broncher le peuple qui leur était confié ; ils avaient corrompu l'alliance que l'Éternel avait faite avec Lévi.

Bien plus encore, ces prêtres faisaient preuve d'une audace effrayante, en accusant Dieu au lieu de s'accuser eux-mêmes : « Et vous avez dit : En quoi avons-nous méprisé ton nom ? Vous offrez sur mon autel du pain souillé, et vous dites : En quoi t'avons-nous déshonoré ? C'est en ce que vous dites : La table de l'Éternel est méprisable. » (I, 6-7.) « Vos paroles se sont renforcées contre moi, a dit l'Éternel ; et vous dites : Qu'avons-nous donc dit contre toi ? » (III, 13.) Quand Dieu avait ordonné, au sujet des sacrifices qui devaient lui être offerts : « S'il a quelque défaut, tellement qu'il soit boiteux ou aveu-



gle, ou qu'il ait quelque autre mauvais défaut, tu ne le sacrifieras point à l'Éternel, ton Dieu » (Deut. XV, 21); ils ne craignent pas d'amener à l'autel des bêtes aveugles, boiteuses, malades, même des bêtes dérobées (I, 8, 13); et les misérables voudraient encore justifier leurs indignes procédés en insinuant que Dieu récompense mal leur zèle et leur piété : il leur donne peu, pensent-ils, donc ils lui rendront peu; les plus chétives victimes sont déjà trop bonnes pour Lui. Les charges du sacerdoce, le service du temple, ne sont plus pour eux qu'un travail ennuyeux, et ils y vaquent en soufflant de tous leurs poumons avec insolence et dédain. (I, 13; III, 14.)

Mais le Seigneur, qui n'abandonne jamais les droits de sa gloire et de sa sainteté, juge tout autrement leur conduite, et prononce sur eux cette terrible sentence : « C'est pourquoi je vous ai rendus méprisables et abjects à tout le peuple. » (II, 9.) Il leur montre en outre qu'il sait tirer le bien du mal, et que s'ils ont été infidèles dans le culte qu'ils lui devaient, sa gloire qui se magnifie en faisant grâce sera révélée à d'autres brebis, en dehors de la bergerie d'Israël; en un mot, ainsi que nous vous l'avons montré dans notre dernière Étude, l'ingratitude d'Israël donne occasion à une expression nouvelle de la grâce, savoir la révélation du nom de l'Éternel parmi les nations : « Mais, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, mon nom sera grand parmi les nations, et en tous lieux on offrira à mon nom le parfum, et une oblation pure; car mon nom sera grand parmi les nations. » (I, 11.) Ce nom de l'Éter-

nel, ici, est celui de Jésus, le Sauveur; et c'est aujourd'hui l'heure dont le Seigneur parlait à la femme de Samarie, au puits de Sichar, en disant : « L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car aussi *le Père en cherche de tels* qui l'adorent. » (Jean IV, 23.)

Cher lecteur, êtes-vous un adorateur de Dieu, *en esprit et en vérité*? Pouvez-vous l'appeler votre Père? Avez-vous trouvé en Jésus un parfait Sauveur? Si oui, qu'il vous soit donné d'être zélé pour les bonnes œuvres, que le Seigneur lui-même prépare devant ceux qu'il a rachetés de toute iniquité, et qu'il a purifiés comme étant le peuple qu'il s'est acquis pour Lui-même. (Tite II, 14.) Mais si telle n'est pas encore votre part, cher jeune ami, oh! que le Seigneur veuille se servir des portions de sa Parole que nous avons examinées avec vous, et les accompagner de la puissance de son Esprit pour la bénédiction éternelle de votre âme, et pour sa propre gloire. Sa Parole est la vérité. (Jean XVII, 17.)

---

### Les îles de la mer du Sud.

(Suite de la page 20.)

La Nouvelle-Zélande est un archipel, situé au sud-est de l'Australie, et composé de deux grandes îles et de plusieurs petits îlots. Le tout réuni formerait une étendue pareille à la moitié de la France. C'est un pays de montagnes boisées, avec de belles plai-

nes et une multitude de vallées fertiles et bien arrosées. Aucune région ne peut être comparée à la Nouvelle-Zélande pour les beautés de la nature ; rien de plus pittoresque que ces immenses forêts vierges, ces montagnes aux cimes neigeuses s'élevant à 10,000 pieds au-dessus des plaines verdoyantes, et couvertes de bois presque jusqu'au sommet, ces majestueuses rivières et ces milliers de ruisseaux sans nom qui traversent la contrée dans tous les sens. Les plantes fleurissent toute l'année, et les arbres sont toujours verts ; il n'y a pas en automne, comme chez nous, de chute des feuilles. Le sol étant des plus fertiles, les fourrages, le blé et les fruits d'Europe atteignent dans ces îles un développement inconnu ailleurs.

Les indigènes s'appellent « maoris, » ce qui veut dire « natifs. » Ils sont forts, robustes et actifs ; leur teint est olivâtre, et leur physionomie plutôt agréable ; ils sont de races mêlées ; les uns ont les cheveux laineux d'un blond cendré, les autres les ont châtains ou d'un noir très foncé. Ils se divisent en vingt-trois grandes tribus, sans parler d'un petit reste d'autres tribus qui s'éteignent.

La Nouvelle-Zélande est connue aussi sous le nom de Tasmanie, en souvenir d'Abel Tasman, fameux navigateur hollandais, qui la découvrit en 1642. Plus tard, en 1770, un illustre navigateur anglais, James Cook, explora les côtes de cette terre, dont il détermina le premier la configuration ; il découvrit le canal qui la coupe en deux îles, canal connu depuis sous le nom de détroit de Cook, et dont la longueur

est de 240 kilomètres sur environ 32 de largeur. Il recueillit en outre des observations du plus haut intérêt sur ce pays qui était resté inexploré jusqu'alors, et sur ses habitants, leurs habitudes et leurs mœurs; il a trouvé ces indigènes en possession de canots de quatre-vingts pieds de long, très adroitement construits. Il raconte comment les hommes se tatouent la figure et le corps, les couvrant d'une teinture d'ocre rouge à l'huile, ce qui leur donne un aspect étrange, presque effrayant. Hommes et femmes ornent leurs longs cheveux flottants de plumes, de fleurs, de coquillages et de dents d'animaux. Ils mènent une vie de paresse et de désœuvrement, et quand ils n'ont rien à faire, ils se couchent et dorment des heures entières.

C'est au commencement de notre siècle que les premiers colons anglais se sont fixés dans la Nouvelle-Zélande. Depuis lors beaucoup d'Européens sont allés s'y établir avec leurs familles. Plusieurs chrétiens ont également visité ces contrées lointaines, portant avec eux la bonne nouvelle du salut par la foi en Jésus-Christ, et Dieu dans sa grâce a béni pour beaucoup d'âmes, parmi les indigènes, la prédication de son Évangile, en amenant de pauvres pécheurs perdus à trouver en Jésus un parfait Sauveur. Dans plusieurs localités, ils se réunissent au nom du Seigneur, pour Lui rendre culte et pour se réjouir ensemble de toutes les grâces qu'Il leur a faites. Il y a parmi eux des Européens et des Américains qui connaissent aussi l'Évangile; et il est intéressant de voir la puissance de la grâce amenant ces personnes de nationalités et de mœurs si diffé-

rentes à comprendre et à « garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix. » Comme membres du seul corps dont Christ est la tête, ils persévèrent dans le chemin de la foi qui leur est commune, servant le Seigneur et l'attendant; et, durant le temps de la patience de Dieu, ils parlent de son amour aux âmes qui n'ont pas encore goûté combien Il est bon.

Avant l'établissement des colons au milieu d'eux, les Maoris vivaient dans des espèces de camps fortifiés, au sommet des collines. C'étaient des places entourées de palissades; et là, cachés derrière leurs cabanes, ils combattaient à outrance ceux qui venaient les attaquer. Mais leurs anciennes habitudes disparaissent peu-à-peu; ils les conforment à celles des étrangers qui apportent parmi eux la civilisation. On dit que ces insulaires ont des qualités bien supérieures à celles qui caractérisent les peuplades sauvages en général; ils se distinguent par leur présence d'esprit, leur sagacité; ils sont hospitaliers, bienveillants, généreux; mais ils ont aussi leurs défauts et leurs vices: ils sont facilement dominés par leurs passions, et se montrent cruels dans leur vengeance. Quand le capitaine Cook les visita pour la première fois, ils étaient encore anthropophages, c'est-à-dire qu'ils mangeaient de la chair humaine, se repaissant des cadavres de leurs ennemis tués. Cette affreuse habitude ne se rencontre plus que dans quelques îles éloignées où les tentatives de la civilisation ont échoué, et où le précieux Évangile du Christ n'a pas produit son salutaire effet.

*(La suite prochainement.)*

---



### **Le livre de ma mère.**

Une très jeune fille d'un village reculé de la Savoie était venue au canton de Vaud pour y chercher un emploi. Elle avait un frère à Bex, et elle espérait trouver du travail dans le même endroit; mais ses recherches furent vaines. Comme il fallait qu'elle gagnât quelque argent avant de rentrer chez elle, elle se décida à aller de village en village demander de l'ouvrage dans toutes les maisons. Mais soit que la saison ne fut pas favorable, soit que l'apparence un peu frêle de la jeune fille ne disposât pas en sa faveur, elle n'essuyait que des refus. Enfin, presque découragée, elle arriva dans les environs de Rolle,

où, après s'être présentée chez plusieurs personnes, elle en rencontra enfin une qui lui promit de l'occupation pour quelques jours. Dans la même maison travaillait une couturière pieuse qui, touchée de l'air simple et naïf de la jeune Savoyarde, lui parla avec intérêt et lui adressa quelques questions. La petite, toute contente, lui fit le récit de son malencontreux voyage, lui parla de son chez-elle : son père était mort depuis bien des années, et dernièrement elle avait perdu sa mère, qui avait été longtemps malade et avait beaucoup souffert.

— Mais elle était si bonne, si patiente, ajouta la jeune fille ; elle nous disait de si belles choses.

— Qui les lui avait apprises ? demanda la couturière.

— C'est un livre qu'elle lisait toujours pendant sa maladie. Avant de mourir, elle nous dit qu'elle s'en allait au ciel, vers le Seigneur Jésus qui était mort sur la croix pour ses péchés, que c'était par Lui seul qu'elle était sauvée et qu'elle s'en allait parfaitement heureuse ; elle nous recommanda de lire le livre et d'y chercher ce qu'elle y avait trouvé elle-même. Après sa mort, nous avons raconté cela à M. le curé qui nous a dit de lui remettre le livre, parce qu'il voudrait le lire aussi ; mais quand nous le lui avons redemandé, il n'a pas voulu nous le rendre, disant qu'il nous ferait du mal. Pensez un peu comment un livre qui avait fait tant de bien à notre mère pouvait nous faire du mal.

— C'était un Nouveau Testament ? dit l'ouvrière.

— Je ne sais pas.

— Si je vous en montrais un, le reconnaitriez-vous ?

— Oh ! oui, dit-elle vivement dans son patois ; *in derri l'y avait les Apocalypses*, au livre de ma mère.

La couturière sortit de sa poche un petit Nouveau Testament et le tendit à la jeune fille qui, après l'avoir examiné, s'écria tout émue :

— Oui, c'est le livre à ma mère.

— Eh ! bien, je vous le donne, et que Dieu le bénisse pour vous comme Il l'a béni pour votre mère ; mais vous n'avez pas besoin de le montrer à M. le curé.

— Oh ! soyez tranquille, il ne le tiendra jamais.

Peu de jours après, la petite Savoyarde retournait à Bex où son frère lui avait trouvé une place ; et elle s'en alla toute joyeuse d'emporter « le livre de sa mère. »



### Une Promesse divine.

Du croyant, Dieu seul est l'appui ;  
C'est Dieu qui soutient sa faiblesse ;  
Jamais sa bonté ne délaisse  
Quiconque espère et croit en Lui.





## Sauvé par grâce et revêtu de la justice de Dieu.

« Or la justice, ô Dieu, est haut élevée ; elles sont grandes les choses que tu fais. O Dieu ! qui est semblable à toi ? Toi qui m'as fait voir beaucoup de détresses et de maux, tu reviendras, tu me rendras la vie ; tu me feras encore remonter des abîmes de la terre. Tu accroîtras ma grandeur et tu me consoleras encore. » (Ps. LXXI, 19-21.)

Ce passage décrit la justice de Dieu. C'est le caractère de Dieu, manifesté en Christ, montré par des actes de justice et révélé dans l'Évangile pour la justification du pécheur. C'est par le moyen de la foi qu'on reçoit cet Évangile.

Il y a bien des années, un jeune officier de l'armée anglaise fut amené à Christ par ces paroles. Il avait été élevé religieusement par une mère pieuse, mais avait perdu toutes ses bonnes impressions au collège, où il vivait dans la méchanceté et le péché. Cependant il y eut un temps où il fut saisi par de profondes convictions de péché. Il correspondit à ce sujet avec une gouvernante chrétienne qui dirigeait l'éducation de ses sœurs. Mais ces bons sentiments s'évaporèrent comme la rosée du matin. Le plaisir l'emporta de nouveau ; et le désir d'être le plus habile dans tous les jeux et les amusements de ses condisciples devint l'unique but de sa vie. Il rejeta avec mépris les avertissements de sa sœur aînée,

qui avait appris à connaître le Seigneur, et se plongea toujours davantage dans le péché. A dix-sept ans et demi il entra dans l'armée où, comme beaucoup d'autres jeunes officiers, il se livra au jeu et à la débauche. L'une après l'autre ses nuits se passaient dans la salle de billard, jusqu'à ce qu'il eut l'air d'un homme usé avant le temps. Étant à la chasse pendant un séjour à Portsmouth, il échappa comme par miracle à plusieurs accidents mortels. Une fois entre autres, pour avoir excité follement son cheval, celui-ci s'emporta et se précipita sur un autre cavalier sous le cheval duquel le chasseur fut jeté. Si l'animal eût bougé, notre jeune homme aurait infailliblement été tué, ignorant qu'après la mort suit le jugement.

Pendant le congé d'hiver, il eut de nouveau des impressions sérieuses, qui disparurent encore une fois avec sa rentrée au régiment. Dans l'année 1861, sa conduite fut si mauvaise qu'il n'osait regarder ses camarades en face et que des pensées noires, l'idée même du suicide, le hantèrent. Mais ceci passa durant l'été, et l'automne suivant le trouva restant des nuits entières à la table de jeu de Dublin. Là aussi le Seigneur le suivait dans sa grâce ; et, tandis que son cœur battait fiévreusement sous la passion du jeu, la pensée des flammes de l'enfer venait quelquefois l'effrayer soudainement. Cet hiver-là, il retourna à la maison. Le chagrin qui remplissait le cœur de sa mère déborda lorsqu'elle vit son air hagard, sa soif ardente du plaisir ; elle lui prédit les terribles résultats qu'aurait une vie pareille, l'exhor-

tant à se tourner vers Dieu et à se réfugier auprès de Jésus qui était mort pour le sauver. Il lui répondit : « Mère, il ne sert de rien de me parler de la sorte. Bien souvent j'ai essayé de devenir bon, mais maintenant j'y ai renoncé comme à une corvée inutile ; cessez de m'en parler. » Malgré cette réponse, les paroles de sa mère ne sortirent plus de son esprit. « Essaie encore une fois, » se disait-il souvent. Puis il commença à lire la Bible et à prier trois fois par jour. Il assistait aux prédications d'un pasteur fidèle, et sa sœur cadette alla même un jour jusqu'à le persuader de prendre part à la Sainte-Cène avec elle. Cependant, de suite après le sermon, il sentit s'élever dans son cœur cette pensée : « Je ne suis pas digne de prendre part au mémorial de l'amour de Christ » — et pour la première fois son cœur fut brisé devant Dieu. Ses péchés parurent devant ses yeux et, tombant à genoux avec des gémissements et des larmes, il les confessa tous à Dieu. Quoique, dans ce moment-là, il ne vit pas encore clairement le salut de Dieu, une œuvre réelle de la grâce commençait dans son âme. Lorsqu'il fut rappelé inopinément à rejoindre son régiment qui partait pour le Canada, il avait conscience de posséder une chose qu'il ne connaissait point auparavant. Ce sentiment lui donnait une saine frayeur de retomber dans le mal, mais il ne connaissait pas encore la liberté du chrétien en Christ. Il est vrai qu'il avait abandonné le jeu, l'immoralité, et que ses camarades officiers remarquaient son changement. Il ne craignait pas de prier devant eux durant les marches, se prosternant

devant Dieu dans la frayeur et le tremblement. Mais quoiqu'il fût ainsi changé dans sa conduite extérieure, il découvrait chaque jour mieux sa misère intérieure. Un esprit légal le laissait sous la crainte de la condamnation à cause de la loi de Dieu qu'il avait si manifestement violée, et la terreur d'avoir affaire avec un Dieu JUSTE faisait trembler son âme. Plus il lisait la Parole, plus sa crainte semblait augmenter, et, dans son désespoir, il était souvent tenté d'abandonner tout ce qu'il connaissait alors des choses de Dieu.

C'est dans cette situation d'esprit qu'il atteignit avec son régiment sa destination au Canada. Un matin, jour de marche pour les soldats, il s'avancait triste et sombre à côté de ses hommes, pensant à son état de perdition et désespérant de jamais parvenir à la justice, quoiqu'il eût essayé de le faire, lorsque les paroles du Psaume LXXI, 20, telles qu'elles sont traduites dans la Liturgie, lui revinrent à la mémoire : « Toi qui m'as fait voir beaucoup de détresses et de maux, tu reviendras, tu me rendras la vie ; tu me feras encore remonter des abîmes de la terre. » Ces paroles lui dépeignirent vivement le Seigneur mort pour porter le jugement du péché et payer la dette du pécheur envers Dieu ; puis ressuscité en récompense de ce qu'Il avait glorifié Dieu sur la terre. Quoiqu'il ne la saisit pas encore pleinement, il comprit cependant que l'œuvre du salut était complète en Christ, que la justice lui appartenait par le don libre et volontaire de Dieu ; il se vit parfait en Christ qui avait ôté tout son péché. Alors

son âme fut tellement remplie de bonheur, qu'il oublia tout le reste pour ne voir que son Sauveur. Il lui semblait que personne au monde avant lui n'avait reçu une pareille révélation. Dès lors, quoiqu'il ne confessât pas publiquement ses convictions, la lumière qui s'était faite en lui ne put rester cachée et Dieu fut glorifié par ce moyen, quoique souvent, hélas! la crainte de l'homme lui fut encore en piège.

Bientôt il découvrit que le service du Seigneur procurait une plus grande joie que tous les plaisirs et que tous les amusements du monde. Ceux-ci le quittèrent l'un après l'autre. Quoique la chair fut longtemps encore un empêchement à l'entier développement de la vie nouvelle, il le savait cependant : son âme sauvée par grâce était revêtue de la justice même de Dieu.

Cher lecteur, êtes-vous sauvé ainsi? Avez-vous cette justice aux yeux de Dieu? Rien autre que la connaissance personnelle de cette vérité ne peut donner une paix réelle à votre âme. Reçue par la foi, cette justice de Dieu seule subsistera au jour du jugement et supportera le regard scrutateur d'un Dieu juste et saint. La mort de Christ et sa résurrection sont les actes de justice de Dieu pour la justification de l'homme. Le premier Adam désobéit — la mort en fut le châtiment. Le second homme, Christ Jésus sur la croix, se mit à la place de l'homme pécheur dans sa séparation d'avec Dieu. Quoique parfait Lui-même, Il fut fait péché, et dans sa

mort la justice de Dieu condamna le péché. (Matth. XXVII, 45-46; Marc XV, 33-34; Rom. VIII, 3; 2 Cor. V, 21.)

Lecteur, avez-vous la certitude d'être placé devant Dieu dans sa propre justice? Avez-vous connu l'amertume du péché? Alors sachez que le péché a été jugé et ôté en Christ sur la croix. Christ lui-même est votre justice dans la présence de Dieu. « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » Mais, malheur à vous! si vous cherchez à établir votre propre justice, au lieu de vous soumettre à celle de Dieu. En faisant cela vous niez votre état naturel de ruine; vous niez la nécessité de la mort de Christ et vous faites Dieu menteur.

Pécheur, que Dieu te conduise à la repentance avant qu'il soit trop tard, car Il a dit: « Celui qui ne croit pas sera condamné. »

A. P. C.

### Amour filial.

Lors de la guerre d'Italie, en 1859, un sergent des zouaves de la garde, à la figure énergique et fière, était amputé d'une jambe dans l'un des hôpitaux de Milan; il supporta cette cruelle opération sans se plaindre. Peu de temps après, et bien que sa convalescence fit de rapides progrès, il fut saisi d'une profonde tristesse qui augmentait de jour en jour. Une des gardes-malades, ayant même surpris des

larmes dans ses yeux qui n'avaient peut-être jamais pleuré, le pressa de tant de questions qu'il finit par avouer qu'il était le seul soutien de sa mère âgée et infirme ; lorsqu'il était bien portant, il lui envoyait chaque mois cinq francs, fruit des économies qu'il faisait sur sa paie ; il se voyait actuellement dans l'impossibilité de venir en aide à sa pauvre mère qui souffrait, sans doute, ne recevant plus sa petite rente. La garde, touchée de commisération, lui donna une pièce de cent sous dont la valeur fut aussitôt expédiée en France. La comtesse T<sup>...</sup>, qui avait pris intérêt à cet honnête soldat, et qui avait été informée de la cause de sa tristesse extraordinaire, voulut lui remettre une petite somme pour sa mère et pour lui-même. Mais il la refusa et répondit, en remerciant : « Gardez cet argent pour d'autres qui en ont plus besoin que moi ; quant à ma mère, j'espère bien lui envoyer sa pension le mois prochain, car je compte pouvoir bientôt travailler, Dieu aidant. »



### Sagesse, justice, sainteté et rédemption.

« Le Christ Jésus... nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption. »

(I Cor. I, 30.)

Chassé du paradis, malheureux, misérable,  
L'homme errait loin de Dieu, sans espoir, sans pardon,  
Lorsque, dans Bethléem, une chétive étable  
Vit naître un saint enfant, dont la gloire adorable  
Illumina soudain ce lugubre horizon.

De cet être divin, méconnu, la naissance  
Fit retentir des voix de triomphe au Saint lieu.  
Ah ! si les anges même ont parlé d'espérance,  
C'est que le ciel savait quelle était la puissance  
De Celui dont le nom est : Jésus, fils de Dieu !

Terre, réjouis-toi ! Le doute et la détresse  
Se taisent à la voix d'un Dieu plein de bonté.  
Cet homme-Dieu nous parle. Avec quelle tendresse  
Il dit : « Auprès de moi se trouve la *Sagesse* ;  
Venez, j'appelle à moi toute l'humanité. »

Mais au pécheur tremblant, pour qu'il se réjouisse,  
Il faut plus que cela tant qu'il n'est pas sauvé.  
Alors que dit Jésus ? « Moi, je suis ta *Justice* ;  
Tes péchés ne sont plus, car j'ai bu le calice  
De condamnation, qui t'était réservé. »

Eh ! bien, je crois Seigneur ; mais ma faiblesse extrême  
M'empêche d'accomplir ta sainte volonté ;  
Si je pouvais au moins te montrer que je t'aime.....  
« Pourquoi te désoler et chercher en toi-même ?  
Croyant, regarde à moi : je suis ta *Sainteté* ! »

Ah ! du peuple de Dieu bien rude est le voyage,  
Dans ce monde désert, et dans l'affliction.  
« Lève les yeux au ciel ! Tu reprendras courage ;  
Tu pourras marcher calme au milieu de l'orage :  
Ce qui t'attend là-haut, c'est : la *Rédemption*. »







## Le prophète Malachie.

### PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

#### § 3. *Les désordres de Juda.*

(Ch. II, 10-16.)

« Juda a agi perfidement, et on a commis abomination dans Israël et dans Jérusalem ; car Juda a profané la sainteté de l'Éternel qui l'aimait, et s'est marié à la fille d'un dieu étranger. » (II, 11.)

L'infidélité des sacrificateurs avait de toute manière une influence déplorablement pernicieuse sur

le peuple. L'absence de crainte de Dieu dans le cœur est toujours suivie des plus funestes conséquences, dont les effets se font sentir non-seulement d'une manière extérieure et générale, mais au sein même des familles où ils viennent rompre et dissoudre les liens les plus sacrés et les plus légitimes. C'est ce qui arriva parmi Israël. Ceux qui avaient la charge du peuple, qui devaient veiller sur lui, et présenter l'oblation à l'Éternel, donnaient l'exemple de mœurs corrompues, et le reste de la nation agissait comme eux : ils prenaient des étrangères pour femmes, et répudiaient leurs épouses légitimes qui étaient juives. On voit dans ces mariages et ces divorces que Juda n'a aucune piété véritable. Au verset 10, le prophète montre comment c'était agir perfidement contre son frère que de renvoyer des femmes de la même nation qu'eux ; en effet, ils avaient tous un même père, Abraham ; ils avaient tous été créés par un seul Dieu Fort qui avait fait alliance avec leurs pères, et avait voulu par là les séparer de tous les Gentils. C'est pourquoi épouser des femmes païennes, c'était violer l'alliance, c'était mépriser les droits de Dieu sur son peuple, c'était renouveler le crime des Israélites qui, en laissant subsister des Cananéens parmi eux, furent empoisonnés par leur idolâtrie.

Aussi l'Éternel prononce sur eux, par la bouche de Malachie, le châtement de leurs impiétés : « L'Éternel retranchera des tabernacles de Jacob quiconque aura fait cette chose-là. » (II, 12.)

Remarquez, en outre, chers jeunes lecteurs, que

Dieu ne pouvait nullement prendre plaisir aux offrandes qu'ils lui présentaient sur l'autel ; leurs mains étaient coupables, et l'Éternel ne pouvait plus regarder à l'oblation, ni prendre rien à gré de ce qui venait de leurs mains, car non-seulement l'autel était profané par les sacrifices méprisables qu'on y apportait, mais il était couvert des larmes, des plaintes et des gémissements des femmes que l'on traitait si indignement. (II, 13.)

Tout ceci est d'une grande portée morale pour le temps actuel, et renferme une sérieuse instruction pour quiconque se dit chrétien. Il y a, hélas ! une grande analogie entre l'état de choses d'alors, décrit par Malachie, et ce qui se passe de nos jours dans la Chrétienté. On retrouve aujourd'hui, dans maintes organisations religieuses qui se réclament pourtant du nom de Christ, le même éloignement du Seigneur, le même goût pour les pratiques extérieures, pour des formes de cultes qui ne parlent qu'aux yeux et à l'oreille, et laissent le cœur absolument vide et froid pour Dieu ; c'est en un mot le formalisme dans lequel vivent ces « gens » dont l'apôtre Paul parle à Timothée, l'exhortant à *se détourner d'eux* : car ils avaient « la forme de la piété, » mais en avaient « renié la puissance. » (2 Tim. III, 5.) Cette exhortation s'adresse à tout enfant de Dieu obéissant, à tout chrétien qui désire marcher dans la fidélité à Dieu, au milieu de l'état de ruine actuelle de l'Église. Le même apôtre écrit encore dans sa lettre : « *Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur..... Poursuis la justice, la foi, l'amour, la*

paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur.  
(II, 19, 22.)

Dieu veut une confession franche et sincère du nom de Jésus ; il aime la vérité dans le cœur et sur les lèvres ; il veut de vrais adorateurs, selon ce que Jésus disait à la Samaritaine : « Dieu est esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et EN VÉRITÉ. (Jean IV, 24.)

Béni soit le Seigneur ! si les chrétiens ont manqué à leur responsabilité de maintenir dans l'ordre, selon l'enseignement de la Parole, ce qui leur avait été confié, « toutefois le solide fondement de Dieu demeure, » et « le Seigneur connaît ceux qui sont siens. » Cher lecteur qui parcourez ces pages, Christ est-il le rocher de votre salut ? Votre foi est-elle basée sur le solide fondement qui demeure éternellement ? Êtes-vous à l'abri de la colère qui vient ? N'avez-vous rien à craindre du jugement grand et terrible devant lequel nul homme ne subsistera, s'il n'a pas cru à l'efficace de l'œuvre de Christ ? Oh ! croyez à cette œuvre de grâce et d'amour qu'il a accomplie, Lui, le propre Fils de Dieu, en subissant à notre place le châtiment que nous avons nous-mêmes mérité ! Alors vous serez du nombre de ceux que le Seigneur appelle « les siens. » Quelle grâce de pouvoir dire avec l'assurance de la foi qui a saisi Christ comme son objet et son tout : « Il est à moi et je suis à Lui. » (Cantiq. II, 16.) « Il m'a aimé et il s'est donné Lui-même pour moi. » (Gal. II, 20.)

§ 4. *Le Messie.*

(Ch. II, 17; III, 1-6.)

« Vous avez travaillé l'Éternel par vos paroles ; ... vous dites : Quiconque fait du mal plaît à l'Éternel, et il prend plaisir à de telles gens ; autrement où est le Dieu du jugement ? » (II, 17.)

Tel est le reproche que le prophète adresse aux Juifs ingrats, impies, immoraux, qui mettent le comble à leurs péchés par leurs murmures et leurs blasphèmes contre Dieu.

Mais, ô merveille de la grâce, de la miséricorde et de la patience de Dieu, cette triste ingratitude du peuple ne change rien à l'affection de l'Éternel pour eux. Il a dû, nous le savons, se détourner d'eux pour un temps, à cause de leurs méchancetés ; toutefois il n'en persévère pas moins dans ses propres pensées à leur égard. Il bénira Israël, et il jugera Édom. Le mal ne saurait changer les desseins et les conseils de Dieu. (III, 6.) A la fin, Dieu rétablira l'ordre moral et l'ordre extérieur, en amenant le jugement sur les méchants et en produisant la repentance dans le cœur du résidu épargné auquel seront données des oreilles pour écouter.

C'est la présence glorieuse du Seigneur comme Messie qui introduira le peuple dans la bénédiction : alors leurs yeux étant ouverts, ils pourront dire : « L'Éternel se magnifie sur ceux qui sont aux frontières d'Israël. » (I, 5.) Sa venue, ainsi que celle du messager, qui devait préparer le chemin devant Lui,

est annoncée dans le passage que nous avons ici : « Voici, je vais envoyer mon messenger, et il préparera la voie devant moi; et incontinent le Seigneur que vous cherchez entrera dans son temple; l'Ange de l'alliance, lequel vous souhaitez. Voici, il vient, a dit l'Éternel des armées. » (III, 1.)

Vous n'ignorez pas, chers enfants, que Jean-Baptiste est venu dans l'esprit et la puissance d'Élie. (Voyez Luc II, 17.) Il était un messenger de Dieu pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé. Dieu s'est servi de son ministère pour tourner vers Lui beaucoup des fils d'Israël; mais si Jean-Baptiste eût été reçu de tous, il l'aurait été, lui, cet Élie qui devait venir, et qui viendra à la fin, ainsi que nous le verrons au chapitre IV du livre que nous étudions.

De même aussi l'Ange de l'alliance que Jean annonçait a paru au milieu des siens; mais le Seigneur a été rejeté de la nation, aussi bien que Son précurseur, c'est pourquoi l'accomplissement de la prophétie du verset 1 de notre chapitre : « Il entrera dans son temple, » est suspendu jusqu'au temps où, précédé du véritable Élie, Il reviendra en jugement et en gloire; c'est alors qu'« il sera comme le feu de celui qui raffine, et comme le savon des foulons; et il sera assis comme celui qui raffine et qui purifie l'argent; il nettoiera les fils de Lévi, il les épurera comme l'or et l'argent; et ils présenteront à l'Éternel une oblation suivant la justice. L'oblation de Juda et de Jérusalem sera agréable à l'Éternel comme dans les jours d'autrefois, et comme dans les premières années. » (III, 2-4.) Mais si l'accomplissement.

des promesses relatives à Israël est suspendu pour un temps, l'amour et la grâce de Dieu sont maintenant à l'œuvre ; Dieu se tourne vers le monde, et lui fait annoncer cette bonne nouvelle : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

« ÉCOUTEZ, ET VOTRE AME VIVRA. » (Ésaïe LV, 3.)

---

### Le meilleur refuge.

Dans un temps où l'on parlait d'une invasion qu'une puissante nation avait dessein, disait-on, de faire en Angleterre, une pieuse institutrice, dans cette contrée, écoutait ses élèves agiter la question de savoir où il vaudrait le mieux se cacher pour échapper à l'ennemi. Elle prêtait l'oreille, avec une bonté maternelle, à cette causerie d'enfants. Quand la dernière petite fille eut été questionnée et eut dit à son tour son avis, l'enfant s'avisa d'interroger aussi l'institutrice :

— Et, vous, Madame, où vous sauveriez-vous ?

— Moi, dit la pieuse dame avec cet air de sérénité et cet accent de bonté qui lui étaient habituels, je me réfugierais auprès de Dieu. Je me croirais bien coupable si je ne me souvenais que Dieu est le meilleur refuge.

---



### Le Rocher de mon cœur.

« Car il me cachera dans sa tente au jour  
du mal, il me tiendra caché dans le secret  
de son tabernacle, il m'élèvera sur un ro-  
cher. » (Ps. XXVII, 5.)

Le Seigneur est ma forteresse,  
Ma délivrance, mon soutien,



Mon refuge dans la détresse,  
Mon libérateur, mon gardien.  
Quand les mondes réduits en poudre  
Seraient balayés par la foudre,  
Mon âme n'aura pas de peur.  
C'est en mon Dieu que je m'assure;  
Il est mon Fort et mon armure ;  
Il est le Rocher de mon cœur.

De moi que tout un camp s'approche,  
Le Seigneur est mon bouclier.  
Oh ! sur le sommet de la roche  
Laisse-moi me réfugier !  
Abrité dans ton sanctuaire,  
Que peut contre moi l'adversaire ?  
D'un mortel puis-je avoir frayeur ?  
Non, car en Toi je ne redoute  
Nul mal, nul danger sur la route,  
O Dieu-Fort ! Rocher de mon cœur.

Battue autrefois des orages,  
Mon âme errait au gré des flots ;  
Sur l'éternel « Rocher des âges »  
Elle est maintenant en repos.  
Je vois là-bas la mer qui gronde,  
Je vois les vagues de ce monde  
Qui s'élèvent avec fureur.  
Vous qui bâtissez sur le sable,  
Venez au roc inébranlable,  
Venez au Rocher de mon cœur !

L'océan mugit et menace :  
Il est temps de chercher un port.  
Mon roc est la plus sûre place,  
Le seul abri contre la mort.  
De Lui découlent les eaux vives :  
Ah ! quittez votre mer sans rives !

Ce n'est pas là qu'est le bonheur.  
Venez à la source bénie :  
Vous goûterez paix infinie  
En Christ, le Rocher de mon cœur.

E. R. G.

---

### Les îles de la mer du Sud.

*(Suite de la page 29.)*

Dans certains districts de la Nouvelle-Zélande, les indigènes vivent encore selon les traditions de leurs ancêtres — dans des cabanes faites de troncs d'arbre, et n'ont pour tout vêtement qu'une couverture malpropre ; mais dans le voisinage des établissements européens, ils adoptent bien vite les usages des colons. Alors ils se bâtissent des fermes, des moulins à farine ; ils se groupent en villages, et s'associent pour cultiver de vastes étendues de terrain. Quelques-uns de leurs chefs sont même propriétaires de vaisseaux marchands.

Chez ces tribus, les femmes sont généralement mieux traitées que cela n'est ordinairement le cas parmi les peuples nomades. Elles accompagnent leurs maris dans chaque endroit, s'acquittant bien de leurs devoirs domestiques. Tandis que l'homme construit la cabane, cultive la terre, et va à la pêche, elles préparent les aliments, prennent soin des enfants, et tissent avec beaucoup d'habileté le lin de leurs îles, au moyen duquel les naturels fabriquent des nattes et des couvertures fort solides dont

ils s'habillent; ils y appliquent le plus souvent une teinture rouge très éclatante et des dessins coloriés.

Les Maoris appartiennent à la race malaise; leur langage est le malais, que parlent toutes les peuplades de la Polynésie. La Polynésie est le nom que l'on donne à l'ensemble de ces milliers d'îles disséminées depuis les Carolines jusqu'à l'île de Pâques, et depuis les îles Sandwich à celles d'Auckland; ce nom veut dire : *beaucoup d'îles*.

La Nouvelle-Zélande est placée dans la partie du globe la plus opposée à la Suisse; c'est-à-dire que les gens qui y demeurent ont les pieds tournés en face des nôtres : ils sont nos *antipodes*. Ce pays lointain ressemble à l'Italie; il a, comme celle-ci, une chaîne de montagnes traversant les deux îles dans toute leur longueur, des volcans, un climat délicieusement tempéré, agréable et sain, des rivières et des lacs en assez grand nombre. L'été y commence en novembre; et l'hiver, qui n'est là-bas qu'une saison pluvieuse, se montre quand nous avons l'été.

Dans l'île septentrionale, la moins grande des deux, on rencontre des cônes volcaniques isolés, épars, dont les feux sont éteints, sauf le Tongariro d'où s'échappent des vapeurs. Le plus élevé de ces cônes, le Rouhapahou, mesure 9,000 pieds; viennent ensuite le pic Egmont et le mont Edgecombe. Il y a aussi de nombreuses sources d'eau chaude.

L'île méridionale, longue de 150 lieues, d'un aspect sévère et sauvage, a des montagnes très escarpées, dont plus d'une cime est couverte de glaciers. Citons le mont Cook, par exemple, dont le sommet

est à 13,000 pieds, et le mont Franklin qui en a 10,000. Au centre de l'île, on voit un volcan en activité.

Sur les pentes boisées des collines croissent des pins magnifiques qu'on exploite pour la mâture des vaisseaux; quelques-uns de ces arbres atteignent 200 pieds de hauteur et 50 pieds de circonférence autour du tronc. La résine qu'ils fournissent est également l'objet d'un grand commerce. Partout la végétation est fort belle; on voit surtout les fougères, le myrte, le céleri sauvage, les patates et l'yam.

Les Anglais, qui ont pris possession de ces îles en 1830, y ont acclimaté toutes sortes d'animaux domestiques. Il y a plusieurs variétés d'oiseaux, dont quelques-uns fort curieux, entre autres le kioui, qui n'a ni ailes, ni queue; cet oiseau, plus gros que la poule, est armé d'un long bec. Le moa, qui était une espèce plus grande que l'autruche, a complètement disparu. On trouve sur les côtes une extrême abondance de poissons, de crustacés et de coquillages; et l'ours de mer, le lion marin, la baleine fréquentent ces parages.

C'est en 1814 que les missions évangéliques ont entrepris leurs premiers travaux dans ces contrées lointaines. Il n'y avait alors pas un seul Européen à la Nouvelle-Zélande; en 1850 on en comptait déjà 25,000; aujourd'hui, il y en a bien environ 300,000. L'île du Nord, appelée Ika-a-mawi par les indigènes, a pour principales villes :

Auckland, située au fond du golfe de Hauraki, sur la côte septentrionale, fondée en 1841 par les Anglais.

Elle est bâtie sur l'isthme d'Auckland, et est en communication avec l'océan par les deux ports de Waitemata à l'est, et celui de Manukau à l'ouest, lesquels offrent un rendez-vous sûr et commode aux baleiniers de toutes les nations que la pêche amène dans la mer du Sud.

New-Plymouth, au nord du volcan de l'Egmont.

Wellington, sur le détroit de Cook. Cette ville est la capitale de la colonie. — Napier, sur la côte de l'est. — Russell, au nord de l'île.

L'île du Sud, ou Waïpou-Nammou, a pour ports la ville de Nelson, sur le détroit de Cook ; et Dunedin, sur la côte sud-est. L'on s'est porté en masse vers cette dernière ville, depuis quelques années, à cause des riches gisements d'or qu'on exploite dans les environs, et dont les premières traces furent découvertes en 1861.

Mais l'or n'est pas ce qui peut satisfaire le cœur des hommes. Employées selon les pensées de Dieu, les richesses sont un moyen utile de faire du bien ; autrement elles sont un piège et une racine de beaucoup de douleurs et de toutes sortes de maux, et la Parole de Dieu nous dit qu'elles sont la source de « plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition. » (1 Tim. VI, 9-10.) Pour le cœur naturel, elles ne servent qu'à l'aider à satisfaire les désirs de son ambition, de ses convoitises et de son orgueil ; elles ne sauraient jamais procurer à une âme la paix, la joie, le repos, le bonheur, ni lui apporter la vie éternelle. C'est Jésus qui communique ces choses ; Il les donne

gratuitement à quiconque s'approche de Lui, par la foi, comme d'un Sauveur.

On rencontre, en outre, disséminées sur les côtes de l'est, les villes de Picton, Blenheim, Christchurch, Lyttleton, Geraldine, Timaru, Oamaru ; au sud se trouve Invercargill ; Okitika et Greymouth à l'ouest ; et Collingwood au nord. Dans presque chacun de ces endroits, comme dans l'île du Nord, il y a de chers enfants de Dieu qui s'assemblent au nom du Seigneur Jésus, pour lui rendre culte, et qui attendent sa venue.

La religion des insulaires de la mer du Sud se bornait jadis à une aveugle croyance dans l'influence des esprits qui leur étaient, disaient-ils, tantôt favorables, tantôt contraires. Quand l'esprit était en courroux, il leur envoyait des maladies corporelles ; alors il fallait conjurer cette maligne influence par des cérémonies auxquelles se rattachait une grande superstition. Ils adoraient aussi des divinités sous forme d'images de bois et de pierre.


Depuis quelques années, les travaux de missionnaires dévoués et bénis de Dieu ont grandement contribué à faire disparaître l'idolâtrie de ces contrées ; beaucoup de ces pauvres païens ont écouté avec foi le message de l'Évangile et ont reçu le Seigneur Jésus comme leur Sauveur. Nous voulons maintenant, chers enfants, vous donner quelques détails intéressants sur l'œuvre de l'Esprit de Dieu dans ces parages lointains.

Samuel Marsden, occupé des travaux missionnaires, dans la Nouvelle-Galles, au commencement du

siècle, fut le premier qui apporta l'Évangile parmi les Polynésiens. Bien des années s'étaient écoulées sans que l'on remarquât aucun résultat, lorsque enfin on vit un bon nombre de Maoris renoncer au culte des idoles, et professer la foi en la vérité de notre Seigneur Jésus-Christ. Plusieurs d'entre eux n'étaient pas sincères, il est vrai ; mais, pour d'autres, on eut la preuve évidente que le Saint-Esprit avait opéré dans leurs cœurs, et qu'ils étaient devenus d'humbles disciples du Sauveur.

Nous ne pensons pas assez aux difficultés de tout genre que rencontrent la plupart des serviteurs de Dieu, qui s'en vont, la Bible à la main, dans ces contrées éloignées, parmi les sauvages dont le caractère est souvent fier et cruel ; et qui, loin d'écouter les paroles d'amour et de paix que leur apportent ces messagers de la Bonne Nouvelle du salut, cherchent plutôt à mettre à mort ceux-ci par tous les moyens en leur pouvoir. Mais Dieu est plus puissant que le diable et ses instruments ; Il a le pouvoir de garder ses serviteurs et de leur ouvrir les portes, quelles que soient les difficultés, partout où Il a une œuvre de grâce à accomplir. Dans quelques-unes des îles du Sud, où John Williams annonça, l'un des premiers, l'Évangile aux païens, il trouva ces gens qui sacrifiaient du sang humain à leurs horribles divinités, cherchant des victimes parmi les vieillards sans défense et les petits enfants. Rien ne leur semblait trop cruel, lorsqu'il s'agissait d'offrir un culte à leurs idoles.

*(La suite prochainement.)*



Odeur de mort pour la mort,

et

Odeur de vie pour la vie.

« Car nous sommes la bonne odeur de Christ pour Dieu à l'égard de ceux qui sont sauvés et à l'égard de ceux qui périssent : aux uns une odeur de mort pour la mort, et aux autres une odeur de vie pour la vie. »

(2 Cor. II, 15-16.)

..... Elle entra dans ma chambre, soutenue avec soin et tendresse par son mari. Elle paraissait fanée comme une fleur cueillie. Ses yeux éteints, ses traits amaigris, son visage hâve et fatigué, disaient assez le mal qui la minait. La rougeur passagère de ses joues semblait être l'imitation triste et dérisoire des roses de la jeunesse et de la santé qui l'avaient quittée pour toujours. L'homme le plus inattentif pouvait voir au premier coup d'œil quelle était la gravité de son état, et le médecin le plus ignorant aurait déclaré son mal sans remède. Son mari, qui la soutenait, était aveuglé sur son état par son affection pour elle, quoique l'on eût pu répéter au sujet de cette pauvre malade les paroles de Job : « Mon haleine est corrompue, mes jours s'éteignent, le sépulcre m'attend. » (Chap. XVII, 1.) L'amour, l'impuissant amour d'ici-bas avait réuni tous ses efforts pour entourer ce pauvre corps défaillant de toutes sortes de vêtements coûteux et recherchés, afin de cacher les ravages d'un mal inexorable,



mais en vain. Bien que son mari l'eût enveloppée de soies précieuses, de chaudes fourrures ; bien qu'un voile délicat couvrit et abritât sa figure défaite, et que des bijoux étincelants brillassent sur sa main tremblante, celui qui considérait les symptômes de ce triste cas voyait de suite que tout ce que l'on tentait pour déguiser l'amère réalité, ressemblait aux efforts que ferait quelqu'un pour parler joyeusement à ses amis, tandis que ses yeux seraient voilés par le chagrin.

Le devoir du médecin, dans un cas pareil, est de donner tout le secours et toute la consolation possibles. Il doit offrir tout l'encouragement et toute l'espérance que la science possède et que l'art peut encore employer.

Lorsque j'eus fait cela, je me tournai vers la malade et lui parlai de Celui qui, envoyé par Dieu, apporta la vie et l'incorruptibilité hors du tombeau — non point directement du ciel, comme l'homme aimerait à le supposer — mais, chose étrange, inattendue, hors du tombeau même ; hors de *son propre tombeau* ! Je lui dis l'amour tendre et la grâce merveilleuse de Dieu, le Père, qui envoya le Fils pour chercher et sauver des êtres perdus ; le dévouement de Celui qui vint faire la volonté de Dieu, de ce Fils de Dieu qui, ayant la vie en Lui-même, entra dans l'empire de la mort pour lui arracher ses victimes. C'est ce qu'il fit pour Lazare qui resta quatre jours dans le sépulcre, ayant, comme le dit Job, la fosse pour père, et les vers pour mère et pour sœur. (Chap. XVII, 14.) Puis, ce même Lazare fut vu assis

à table avec Celui qui l'avait ressuscité d'entre les morts, avec Celui qui pouvait dire en parlant de Sa propre personne : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. » Quelle joyeuse nouvelle que celle de la grâce de Dieu; quel merveilleux bienfait, toujours nouveau pour le cœur lassé et altéré de vérité, que la voix de Celui qui dit : « Je suis la vérité, et le chemin et la vie; nul ne vient au Père que par moi. »

Mais hélas ! chez la mourante que j'avais devant moi, ce récit rencontra des oreilles fermées. La Parole, qui nous montre le Christ crucifié et ressuscité, tomba parmi les épines; la semence fut étouffée par les soucis de ce monde et par la tromperie des richesses. Comme un homme qui se noie, elle s'accrochait à l'herbe du rivage, méprisant le canot de sauvetage; elle saisissait avidement tout remède pour son pauvre corps, mais se détournait avec indifférence de la Parole de la Vie éternelle. Elle ne voyait en Lui aucune beauté qui le lui fit désirer !

Quelques jours plus tard, le mari désolé vint seul chez moi, me dire que les forces s'en allaient. La fin approchait avec ses signes irrécusables; l'habitation terrestre de celle qu'il chérissait comme la femme de sa jeunesse, allait se dissoudre; le dernier moment était là dans toute son amertume.

Alors qu'il se levait pour partir, je lui dis :

— Maintenant nous avons parlé de son pauvre corps périssable; qu'avez-vous à me dire de son âme immortelle? Vous avez entendu ce que je lui

ai dit; pensez-vous qu'elle l'ait reçu comme la Parole de Dieu?

Il me regarda tristement, gardant le silence.

— Comment! repris-je, point de réponse à un pareil message de Dieu, lorsque la terre va lui manquer sous les pieds? point de réponse? elle n'a besoin de rien?

Son silence continuait à exprimer une négation bien assez évidente. Je répétais, comme si je me fusse parlé à moi-même: — Comment! aucun résultat d'un pareil message?

A ces mots il leva les yeux; puis souriant avec simplicité, il me dit: — Votre message a eu un résultat.

— Comment? Chez qui?

— Chez moi. Je l'ai reçu, pour ma propre âme, comme étant LA PAROLE DE DIEU.

---

### L'attente de Walter.

Les passagers des bateaux qui font le service entre les deux rives du fleuve M<sup>'''</sup> ont pu voir sur la plage, quand il fait beau, un pauvre garçon infirme dont le corps a presque atteint la taille d'un homme, mais dont les membres desséchés et inertes sont restés ceux d'un enfant.

On le transporte d'une place à l'autre, dans une petite voiture, assez semblable à un char d'enfant, et pendant que les barques se frayent un passage

au milieu des navires de tous pays qui sont à l'ancre le long du rivage, il charme les passagers en jouant de la flûte d'une façon qui indique un goût musical assez développé. Les quelques sous qu'il reçoit, sans les demander jamais, lui sont donnés de bon cœur, tant à cause de son talent naturel qu'à cause de l'expression honnête et droite de ses grands yeux bleus.

— Pauvre garçon ! dit un jour une dame en passant, et d'une voix assez basse, pensait-elle, pour n'être pas entendue. Quelle vie il mène ! Quelle triste perspective il a devant lui ! Que peut-il attendre de l'avenir ?

Le pauvre enfant avait entendu ; ses yeux remplis de larmes le disaient assez ; mais bientôt un radieux sourire illumina son visage ; et, comme la dame, en se rendant au bateau, repassait tout près de lui, il lui dit avec une douceur extrême, mais d'un ton pénétrant :

— Madame, j'attends le jour où j'aurai des ailes.

Heureux Walter ! pauvre, infirme, dépendant, mais accomplissant selon ses forces la tâche journalière, en attendant avec patience le moment où, sur des ailes célestes, avec un corps glorieux semblable à Jésus lui-même, il montera à la rencontre du Seigneur, pour être toujours avec Lui, dans le repos, dans la gloire et dans le bonheur éternels.

---



### **Un appel pressant.**

Chers enfants, dès votre jeune âge,  
Donnez votre cœur au Sauveur.  
Écoutez son pressant message  
Qui vous apporte le bonheur.

Écoutez : Sa voix vous appelle ;  
Il vous invite avec amour.  
Il donne la vie éternelle  
A qui croit en Lui sans détour.

Hâtez-vous ! la porte est ouverte,  
Il faut aller dès à présent.  
Entrez ! ce serait votre perte  
De négliger le bon moment.

Car le jour vient, prompt et rapide  
 Comme le larron dans la nuit,  
 Où Dieu chassera le timide  
 Et ceux que le diable séduit.

Dans la sombre et funeste place  
 On regrettera, mais trop tard,  
 D'avoir remis le jour de grâce  
 Par un coupable et vain retard.

Enfants, que rien ne vous arrête :  
 Jésus ouvre ses bras, son sein ;  
 Il dit : Venez, la place est prête ;  
 Je suis la Porte et le Chemin.



### Le prophète Malachie.

#### SECONDE PARTIE.

(Chap. III, 7-18 ; IV.)

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, chers enfants, en vous parlant des deux divisions du livre de Malachie, la seconde partie, que nous allons examiner maintenant, est une sorte de confirmation de la première.

Les sujets qui y sont traités peuvent se ranger sous trois paragraphes :

§ 1. Le prophète reproche au peuple son infidélité à payer les dîmes ; il le sollicite à s'en acquitter, afin que les canaux de la bénédiction de Dieu s'ouvrent de nouveau en leur faveur. (Ch. III, 7-12.)

§ 2. Il reproche à la multitude rebelle leur dureté

de cœur envers Dieu, et loue le résidu fidèle qui tient bon pour le Seigneur. (Ch. III, 13-18.)

§ 3. Il annonce que le jour de l'Éternel va venir ; jour grand et terrible, dans lequel les impies trouveront un juste châtement, et qui sera suivi de bénédiction et de gloire pour ceux qui craignent le Seigneur. (Ch. IV.)

### § 1. *L'infidélité du peuple.*

(Chap. III, 7-12.)

« Depuis le temps de vos pères vous vous êtes détournés de mes statuts, et ne les avez point gardés... L'homme pillera-t-il Dieu, que vous me pilliez ? Et vous dites : En quoi t'avons-nous pillé ? Vous l'avez fait dans les dîmes et dans les offrandes. Vous êtes certainement maudits, *parce que vous me pilliez*, vous, toute la nation. » (III, 7-9.)

Non-seulement les Juifs trompaient l'Éternel en apportant à son autel des offrandes défectueuses, souillées, comme nous l'avons déjà vu, mais à ce crime ils ajoutaient celui de refuser le paiement des dîmes qui étaient dues à la maison de Dieu. Mais il y a encore pardon et miséricorde par devers Dieu ; il les sollicite, par la bouche de Malachie, à s'acquitter de toutes les dîmes. C'est un dernier appel adressé à leurs consciences endurcies ; et s'ils l'eussent écouté, ils auraient aussitôt vu s'accomplir pour eux ces promesses divines : « Dès maintenant éprouvez-moi en ceci... si je ne vous ouvre les canaux des cieux, et si je ne répands en votre faveur la béné-

diction, de sorte que vous n'y pourrez point suffire. Et je réprimerai pour l'amour de vous le dévora-teur, et il ne vous ravagera point les fruits de la terre; et vos vignes ne seront point stériles dans la campagne... Toutes les nations vous diront heureux, parce que vous serez un pays souhaitable, a dit l'É-ternel des armées. » (III, 10-12.) Mais à la fin tout cela sera vrai pour eux, alors que leurs cœurs de pierre auront été changés en des cœurs de chair par la puissance miséricordieuse de leur Seigneur.

§ 2. *La fidélité du résidu au milieu de la multitude rebelle.*

(Chap. III, 13-18.)

« Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel y a été attentif, et l'a ouï; et on a écrit un livre de mémoires devant lui, pour ceux qui craignent l'Éternel et qui pensent à son nom. Et ils seront miens, a dit l'Éternel des armées, lorsque je mettrai à part mes plus précieux joyaux; et je les épargnerai, ainsi qu'un homme épargne son fils qui le sert. » (III, 16-17.)

La nation juive montrait toujours, par sa conduite, qu'elle était encore ce même peuple auquel Moïse avait été obligé de dire plus de mille ans auparavant : « Vous avez été rebelles au Seigneur depuis le jour que je vous ai connus. » (Deut. IX, 24.) Et Dieu lui-même disait d'eux : « C'est un peuple dont le cœur s'égaré, et ils n'ont point connu mes voies. » (Ps. XCV, 10.) Il y avait néanmoins parmi eux encore



un résidu de quelques gens craignant Dieu, qui ne se laissaient pas entraîner par le torrent de la corruption. Ceux-ci se consolait entre eux par les promesses faites aux fidèles ; l'Éternel était attentif aux siens et prenait soin d'eux jusqu'à ce que le moment de la délivrance finale fût venu. En vue de cette délivrance qui sera apportée par le Messie lui-même, venant mettre à part ses plus précieux bijoux, il valait la peine de se convertir, c'est-à-dire de se tourner vers Dieu ; car on verrait alors « la différence qu'il y a entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne l'a point servi. » (Vers. 18.) Immense, en effet, est cette différence ; on la voit d'une manière solennellement saisissante au commencement du chapitre IV : « Tous les méchants seront comme du chaume, et ce jour qui vient les embrasera, et ne leur laissera ni racine ni rameau. Mais pour vous qui craignez mon nom se lèvera le soleil de justice, et la santé sera dans ses ailes. » (Vers. 1-2.)

On rencontre souvent cette expression « le résidu » dans l'Écriture. Ce terme qui signifie « le restant, » ou « ce qui reste, » est fréquemment employé dans le langage biblique pour désigner la partie fidèle et pieuse d'un peuple ; il est parfois appliqué à d'autres nations qu'Israël ; comme, par exemple, « le résidu de Syrie, le résidu d'Asdod, le résidu des Philistins, le résidu de l'Idumée, le résidu des Gentils. » Cependant cette locution désigne, dans la plupart des cas, la partie repentante et pieuse d'Israël, alors que la nation en masse s'est

complètement éloignée de Dieu; elle désigne plus spécialement la portion de cette race qui sera mise à part dans des jours encore à venir, et deviendra le noyau vivant du peuple rétabli, heureux et prospère durant le millénium.

Tant que la nation maintint le témoignage et le culte de Jéhova suffisamment pour que Dieu pût la reconnaître comme un même tout, il n'y eut pas lieu de parler d'un « résidu. » Mais quand les dix tribus eurent tout à fait abandonné le culte de l'Éternel, et établi celui de Bahal, le Seigneur se réserva sept mille hommes de reste en Israël, qui n'avaient point fléchi leurs genoux devant Bahal. C'était « le résidu » de ce temps-là. (1 Rois XIX, 18.)

De même en Juda, quand Hozias et Achaz renièrent l'Éternel d'une manière extrêmement grave, la prophétie d'Ésaïe commence à reconnaître l'existence d'un « résidu. » Après avoir entendu la sentence d'un aveuglement infligé à la nation, sentence qui devait s'accomplir durant toute la période de leur longue dispersion, le prophète reçoit cette révélation : « Cependant il y restera *une dixième partie*, et elle sera aussi de nouveau désolée; mais comme le térébinthe et le chêne auxquels il reste un rejeton après leur chute, de même une sainte semence sera son rejeton. » (Ésaïe VI, 13.)

Jérémie prophétisait à la veille de la captivité de Babylone, et il vécut assez pour être témoin de cet événement et pour le raconter. Les péchés de Manassé avaient rempli Jérusalem de sang innocent; c'est pourquoi Jérémie reçoit la commission de dé-

clarer aux Juifs que leur jugement, longtemps différé de Dieu, allait recevoir son exécution. C'était maintenant un jugement inévitable; et nulle intercession, pas même celle d'un Moïse ou d'un Samuel, ne pourrait le détourner. Le prophète déplore le sort qu'il a d'être chargé d'un tel message; c'est alors qu'il est consolé par une assurance de miséricorde envers « le résidu » : « Ceux qui seront restés de toi ne viendront-ils pas à bien? et ne ferai-je pas que l'ennemi viendra au devant de toi [ou te traitera bien] au temps de la calamité et au temps de la détresse? » (Jérém. XV.) Jérémie, et le résidu dont il faisait partie, étaient ainsi distingués de la nation méchante et apostate. Ils devaient, il est vrai, être emmenés en captivité et subir le joug de l'étranger, comme les autres, mais l'Éternel ferait que l'ennemi « les traiterait bien. »

Ézéchiél, qui prophétisait un peu plus tard que Jérémie, rend aussi témoignage de la conservation d'un « résidu » au milieu des péchés de Juda. Il voit, dans une vision, six hommes armés pour détruire; et au milieu d'eux un autre homme vêtu de lin, portant un cornet d'écrivain sur ses reins. Dieu crie à ce dernier : « Passe par le milieu de la ville, par le milieu de Jérusalem, et mets une marque sur les fronts des hommes qui gémissent et qui soupirent à cause de toutes les abominations qui se commettent au dedans d'elle. » (Ézéch. IX, 4.) Les six hommes armés devaient passer après lui, et frapper à mort sans épargner personne; mais il leur était expressément recommandé de ne s'approcher « d'au-

cun de ceux sur lesquels était la marque. » « Le résidu » devait être épargné.

Pendant les soixante-dix années de la captivité, Ézéchiél, Daniel, Sadrac, Mésac, Habel-Négo, et tous ceux qui avaient le même esprit qu'eux, formèrent le vrai « résidu » d'alors. Il est intéressant de remarquer comment ces hommes, tout en n'étant point exemptés du sort général de la nation quant à l'assujettissement au joug des Gentils, furent cependant honorés de Dieu, comme dépositaires de ses secrets et confesseurs de son Nom.

A l'expiration des soixante-dix ans de leur exil à Babylone, un certain nombre de Juifs retournèrent à Jérusalem. Parmi eux nous trouvons « le résidu » en des hommes de Dieu, tels que Esdras, Néhémie, Zorobabel, Jéhosuah, Aggée et Zacharie. « L'Éternel, notre Dieu, nous a maintenant fait grâce pour un petit moment, de sorte qu'il a fait que *quelques-uns de nous sont demeurés de reste.* » (Esd. IX, 8.)

« Tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas Israël, » disait l'apôtre Paul. (Rom. IX, 6.) En effet, ce n'est que dans un bien petit nombre d'entre eux que se trouvait l'esprit et le vrai caractère du résidu, et avant que *la voix de la prophétie* cessât de se faire entendre, Malachie distingue de la manière la plus solennelle, comme nous vous l'avons montré au début de notre paragraphe, entre le vrai « résidu » et la masse de la nation, soit peuple, soit sacrificateurs.

Le résidu a le même caractère en tout temps. Il y en a un au milieu de la chrétienté professante et

mondanisée ; lequel est composé de tous ceux qui confessent de leur bouche le Seigneur Jésus, et qui croient dans leur cœur que Dieu L'a ressuscité d'entre les morts. (Rom. X, 9.) Il est dit d'eux qu'ils sont sauvés : ils n'ont rien affaire avec les terribles jugements de la fin, parce que « celui qui croit ne vient point en jugement. » Le résidu juif de la fin, avant d'entrer dans la bénédiction, aura à traverser ces jugements qui précéderont le règne glorieux de leur Messie ; mais celui qui attend Jésus venant du ciel chercher les siens, montera à sa rencontre dans les nuées en l'air avant que vienne ce jour de la vengeance dans lequel les saints seront semblables à Celui qui exécutera le jugement, et l'accompagneront comme étant le cortège de sa gloire.

Jeune lecteur qui parcourez ces pages, êtes-vous du nombre de ceux qui, ayant cru en Jésus, peuvent s'approprier cette consolante et glorieuse promesse : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. » (Luc XII, 32.) ?

*(La fin prochainement, D. V.)*



### Le petit Jean.

Le petit Jean, comme on l'appelait, était un enfant extrêmement fluet et délicat, mais d'une intelligence et d'une sensibilité extraordinaires. Il avait une tante chrétienne, et il goûtait un plaisir tout particulier à l'entendre lui raconter des histoires de la Bible. Quand elle venait à lui parler des beautés



du ciel, il demandait souvent : « Et moi, tante, aurai-je une robe blanche, aurai-je une palme à la main ? » Les récits étaient toujours trop tôt terminés, car il n'était jamais las de les écouter. Entendait-il d'autres enfants tenir de mauvais propos : « Tu n'iras pas au ciel, leur disait-il, puisque tu parles ainsi. »

Il craignait surtout de mentir et de désobéir à sa mère. Un jour, je le trouvai au bord du lac, jouant avec des camarades de son âge. — Que fais-tu ici ? lui dis-je ; as-tu demandé permission à ta maman ?

— Non.

— Tu vas venir avec moi à la maison ?

— Oui.

Et il continua de s'amuser encore un moment. Soudain, se ravisant, il rassembla tous ses jouets avec son ordre habituel, et dit d'un air sérieux et contrit :

— Je veux aller vers maman ; je veux lui demander pardon d'être sorti sans permission.

Une fois, il lui arriva de casser un petit pot. Craignant d'avouer la chose, il remit l'ustensile à sa place en rapprochant les deux morceaux. Quand sa mère découvrit le dommage :

— Dis-moi, Jean, lui demanda-t-elle, qui a cassé ce pot ?

— Ce n'est pas moi, maman.

— Cependant je te l'avais prêté. Oserais-tu me mentir ?

— Pardon ! pardon ! maman, s'écria-t-il tout en larmes ; maman ! je ne mentirai plus.

A l'âge de cinq ans, le cher petit Jean fut atteint de la dyssenterie. Quand on le mit au lit, sa première demande fut : — Maman, y a-t-il des lits au ciel pour s'y coucher ?

Dès lors, durant tout le cours de la maladie, soit qu'on lui présentât un remède ou quelque autre chose, il disait : — J'aime mieux m'en aller au ciel.

Quand les souffrances étaient aiguës, il s'écriait : — Maman, mène-moi au ciel, vers le bon Dieu ; je veux y aller en courant. Et chaque fois qu'il en parlait, c'était avec un désir plus intense.

Sa fin approchait ; et la pauvre mère était assise près du lit, pleurant beaucoup, tandis que le petit malade était assoupi. Tout à coup il ouvrit de grands

yeux étincelants, et d'une voix sonore : — Maman, dit-il, ne pleure pas; je serai si bien au ciel ! Adieu ! maman.

Il s'assoupit de nouveau encore un moment, puis il rouvrit les yeux pour la dernière fois, et s'écria d'une voix haute :

— Adieu ! maman... Au revoir ! Adieu.

Et il s'envola pour toujours.

Chers petits lecteurs, avez-vous aussi entendu la voix du Sauveur qui dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas, car à de tels est le royaume des cieux. » (Matth. XIX, 14.)

---

### Les îles de la mer du Sud.

(Suite et fin de la page 55.)

John Williams, dès qu'il arriva parmi eux, s'appliqua à l'étude de leur langue dont il fut maître en peu de mois ; il leur montra la manière de bâtir des maisons plus commodes et plus saines que les misérables huttes dans lesquelles ils vivaient pêle-mêle ; il leur inculqua le goût de l'ordre et de la propreté, et gagna peu à peu leur confiance par le bienveillant intérêt qu'il leur témoignait.

Tant de sollicitude et de dévouement lui gagnèrent l'attachement de ces pauvres idolâtres, qui se mirent à écouter avec intérêt les bonnes paroles qu'il leur disait touchant le Sauveur dont ils n'avaient jamais entendu parler. Plusieurs d'entre eux reçurent avec foi le message du salut par Christ, et par le désir qu'ils manifestèrent d'être baptisés, ils montrèrent



qu'ils étaient devenus chrétiens. Quel changement ce fut pour ces âmes, précédemment plongées dans les ténèbres de l'aveuglement et de l'ignorance, d'être amenées à connaître le seul vrai Dieu, qui est lumière et qui est amour, et de pouvoir l'adorer comme leur Père et Jésus-Christ comme leur Seigneur et Sauveur. Jadis les prêtres païens leur imposaient des obligations excessivement dures : ainsi, les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, les arbres étant des objets de culte, disaient-ils, chacun de ces malheureux indigènes devait se choisir parmi ces choses son idole particulière, et tout ce qui tenait à la nature de l'objet choisi devenait « tabu, » c'est-à-dire sacré, pour l'individu ; il ne pouvait plus s'en servir, encore moins y toucher ; était-ce un pommier, par exemple ? les pommes devenaient « tabu » pour l'adorateur : il n'en pouvait plus manger une seule, sous peine de mort ; était-ce un porc ? la viande en était prohibée ; était-ce un épi de blé ? l'usage du pain était défendu ; une pierre ? on n'osait plus s'asseoir sur aucune. Ils étaient encore assujettis à toutes sortes d'autres ordonnances, dont l'observance, comme tout ce qui est imposé par la volonté humaine, ne les conduisait qu'à la misère et la dégradation les plus profondes. Aussi quelle heureuse chose ce fut pour eux, comme pour tout pauvre pécheur qui est amené dans la lumière de Dieu, de comprendre que le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché ; et qu'en secouant le joug des ordonnances, quelles qu'elles soient, l'on charge le joug de Celui qui a dit : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je

suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau est léger. » (Matt. XI, 29-30.)

Les Européens ont aussi introduit dans presque toutes les îles de la mer du Sud, la charrue et d'autres outils de campagne, tellement que l'agriculture prospère dans beaucoup d'endroits et y apporte ses bienfaits. On enseigne, en outre, aux insulaires à lire et à écrire, on les met au fait des arts les plus utiles de la vie civilisée ; on traduit dans leur langue la Bible et d'autres livres profitables et instructifs, en sorte que de toutes manières on peut reconnaître la bonté de Dieu envers les pauvres Maoris.

Parmi beaucoup de faits intéressants que l'on pourrait raconter de l'œuvre de Dieu au milieu d'eux, on cite le suivant : Un vieillard, nommé Pohipohi, chef d'une importante tribu, ayant reçu l'évangile, s'était fait amener en litière, de six lieues loin, pour recevoir le baptême. Faisant allusion à sa vie passée, écoulée dans les ténèbres du paganisme, il disait, en frappant le sol avec son pied : « Je ne pensais alors qu'à la terre ; maintenant mes pensées sont fixées sur un héritage céleste. »

Il y a, en général, chez les enfants de ces contrées, un grand désir de s'instruire, et c'est avec avidité qu'ils saisissent toutes les occasions qui se présentent à eux d'acquérir quelque connaissance nouvelle. Les récits de la Bible, en particulier, sont ce qui les captive le plus. Voici, chers jeunes lecteurs, deux traits à l'appui de ce que nous venons de vous dire.

Un missionnaire, habitant l'île d'Aitutaki, se te-

naît, un dimanche soir, dans la vérandah (espèce de galerie couverte) placée devant sa maison. Le soleil venait de disparaître derrière les flots de la mer Pacifique, les occupations du jour étaient terminées, et le pieux serviteur de Dieu profitait de cette fraîche et tranquille soirée pour élever son cœur à Dieu et implorer sa bénédiction sur l'œuvre de l'Évangile, sur les écoles, et sur lui-même.

Tout était silencieux et calme ; un petit bruit se faisait entendre seul dans le feuillage d'un buisson voisin. Le missionnaire pensa que c'était la brise qui s'élevait, et ne s'en inquiéta pas davantage ; mais la répétition fréquente du même bruit le convainquit qu'il ne pouvait pas provenir du vent ; il s'avança donc, écarta les branches longues et touffues, et regarda. Que vit-il dans ce lieu ? Trois petits enfants ! Deux d'entre eux dormaient profondément dans les bras l'un de l'autre ; mais le troisième était encore éveillé, et c'était lui qui avait fait entendre le bruit sous le feuillage.

— Que faites-vous ici, mes enfants ? demanda le bienveillant monsieur.

— Nous sommes venus, maître, pour y dormir, répondit l'enfant.

— Et pourquoi donc voulez-vous dormir ici ? N'avez-vous point de demeure ?

— Oh ! oui ; mais en venant dormir ici, nous sommes sûrs d'être prêts dès que le premier coup de la cloche de l'école se fera entendre demain matin.

— Vos parents le savent-ils ?

— Les miens le savent, et ces deux enfants n'ont point de parents ; ils sont orphelins.

Dans les îles de la mer du Sud, les nuits ne sont, il est vrai, ni si fraîches, ni si humides que chez nous ; mais le missionnaire examina le temps et s'aperçut bientôt qu'une violente pluie allait tomber. Il éveilla, en conséquence, les dormeurs, et mena les trois petits garçons dans son grand vestibule, où ils purent reposer tranquillement. Ah ! quelle ne fut pas la joie de ce chrétien, en apprenant qu'ils venaient si volontiers à l'école, pour entendre parler du ciel et apprendre à connaître Celui qui en est la porte et le chemin.

Dans un autre endroit, à Pipiricki, on voit fréquemment des enfants s'en aller à l'école, à la nage. Lorsque la cloche sonne, s'ils n'ont pas un canot à leur portée, ils font un paquet de leurs habits, le mettent sur leur tête et traversent résolûment, en nageant, la rivière qui les sépare de la maison où ils vont si joyeusement écouter les enseignements qu'on leur donne.

Supposez maintenant que ces petits insulaires pussent, de ce pays éloigné, porter leurs regards, un matin, dans quelques-unes de nos écoles, et y voir un grand nombre d'enfants qui arrivent trop tard et se mettent nonchalamment à leur place, lorsqu'une partie de l'heure est déjà écoulée ; que penseraient-ils de ces écoliers ? Y a-t-il quelques-uns de nos jeunes lecteurs qui se sentent humiliés en lisant cette histoire ? Eh bien ! qu'ils essaient à l'avenir de montrer à leurs maîtres, par plus d'empressement et de ponctualité, qu'ils ont profité de l'exemple que leur donnent ces enfants de la Polynésie, si zélés à profiter des moyens que Dieu met à leur

portée pour leur bien-être spirituel et leurs progrès intellectuels.

Encore un fait extrêmement touchant, pour terminer nos récits sur les îles de la mer du Sud et leurs habitants. Une jeune fille de la Nouvelle-Zélande, amenée en Europe pour son éducation, y apprit à connaître le Sauveur et devint une de ses chères brebis. Lorsque vint le moment pour elle de retourner dans sa patrie, quelques-unes de ses compagnes cherchèrent à l'en dissuader, lui disant : « Pourquoi retourner à la Nouvelle-Zélande, maintenant que vous êtes habituée à vivre dans notre pays dont vous appréciez les agréments et les avantages, dont vous aimez les vertes campagnes, les frais ombrages et les belles montagnes ? — Notre climat convient mieux à votre santé. — Et puis le vaisseau qui vous emmènerait pourrait faire naufrage sur l'océan. — Et qui sait si vos compatriotes, en vous revoyant, n'auraient pas l'idée de vous tuer pour vous manger ? — Personne ne pense plus à vous, là-bas. On vous a sans doute oubliée. »

Mais elle, pour toute réponse à tant d'arguments de toutes sortes, dit : « Comment pouvez-vous supposer que je puisse garder pour moi seule la « Bonne Nouvelle ! » Pensez-vous que je me contenterais d'avoir, pour moi-même, pardon, paix et vie éternelle, sans aller dire à mon cher père et à ma chère mère comment ils peuvent les obtenir aussi ? Dussé-je pour cela traverser l'océan à la nage, je le ferais ! »





### Le maçon tessinois.

Un récit publié l'année dernière dans la *Bonne Nouvelle*, sous le titre de « La Bible dans la muraille, » m'a rappelé un fait dont j'ai été témoin et que je veux vous raconter, mes chers enfants, avec le désir que cela vous amène à apprécier davantage le bonheur que vous avez de posséder si facilement ce précieux Livre de Dieu.

Un ouvrier maçon, tessinois d'origine, travaillait aux réparations d'une maison de campagne, dans le canton de Vaud. Le monsieur qui l'employait lui demanda un jour s'il avait un Nouveau Testament :

« Hélas ! non, Monsieur, répondit-il. Une bonne dame m'en avait donné un l'année passée ; mais quand je suis rentré dans mon village en hiver, chacun fut désireux de le lire, et j'ai dû le prêter ; puis, lorsque je suis reparti au printemps, on n'a pas voulu me le rendre. Je le regrette beaucoup. »

Naturellement le monsieur lui promit de lui en procurer un autre exemplaire ; et, en effet, quelques jours plus tard, il lui présentait un Nouveau Testament en italien. L'ouvrier le prit de ses deux mains, sans dire un mot ; il l'ouvrit et se mit à lire à demi-voix, lentement, avec beaucoup de peine, car évidemment la chose ne lui était pas facile. Il continua cette lecture debout, sans faire un mouvement, durant trois-quarts d'heure ; puis, sans paraître s'être aperçu de la fuite du temps, il remercia chaudement le monsieur et ajouta : « Je suis si content de posséder de nouveau ce livre ; soyez sûr, Monsieur, que celui-ci ne sortira pas de mes mains et que je ne le prêterai à personne. » — « Au contraire, mon ami, je vous engage beaucoup à en faire part à vos amis, même à le laisser dans votre village ; et si vous revenez au printemps prochain, je vous en donnerai encore un. » Il secoua la tête d'un air indécis, comme s'il ne voulait pas suivre ce conseil.

Espérons que Dieu, dans sa grâce, a ouvert le cœur du maçon tessinois pour recevoir les paroles de vie contenues dans le Saint Livre ; et qu'ayant trouvé pour lui-même le divin Sauveur Jésus-Christ, il aura cherché à le faire connaître à ses alentours.

---

## En Christ, ou hors de Christ.

Lecteur ! vous êtes en Christ et sauvé, ou hors de Christ et perdu ; il n'y a point de milieu. L'Évangile de la grâce de Dieu, l'Évangile de Christ est devant vous ! Est-ce là ce que vous entendez ? Est-ce là ce que vous avez cru ? Dieu vous parle de son Fils ; il veut diriger vos regards vers lui ; il vous dit ce que vous êtes, il vous dit ce que Christ est, ce qu'il a fait pour un pécheur tel que vous. Dieu rend témoignage de son Fils ; et toute la question est : Avez-vous cru le témoignage de Dieu lui-même ? Pour ceux qui ont cru, ce témoignage est celui-ci : « Que Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils. » (1 Jean V, 11.) Le chrétien est un pécheur pardonné, sauvé, ayant maintenant la vie éternelle ; en Christ, il est mort et ressuscité, appelé à marcher avec Dieu, comme vivant de la vie nouvelle qu'il a reçue en croyant.

Cher lecteur, où en êtes-vous ? Si, par grâce, vous avez été amené à regarder, comme pauvre pécheur perdu, à Jésus, vous êtes sauvé. (Romains X, 9.) Que Dieu vous donne de croire *tout* son témoignage à l'égard de son Fils ! « Je vous ai écrit ces choses, dit Jean, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (1 Jean V, 13.)

---





UNE RUE A JÉRUSALEM.

**Le prophète Malachie.**

SECONDE PARTIE.

*(Suite et fin.)*

**§ 3. Le jour du Seigneur.**

*(Chap. IV.)*

« Car voici, le jour vient, ardent comme un four ;  
et tous les orgueilleux, et quiconque vit sans loi, se-

ront comme du chaume ; et le jour qui vient, a dit l'Éternel des armées, les embrasera et ne leur laissera ni racine ni rameau... Voici, je vous envoie Élie, le prophète, avant que le jour grand et terrible de l'Éternel vienne. » (Vers. 1, 5.)

Ce « jour de l'Éternel, » dont il est souvent fait mention dans les prophètes de l'Ancien Testament, est aussi appelé « jour du Seigneur » au chapitre III, 1-2 de notre livre, et dans plusieurs passages du Nouveau Testament que nous vous citerons. C'est le même jour qui est nommé « jour ou jours du Fils de l'homme » dans Matth. XXIV, Luc XVII, et Actes XVII. Le « jour du Seigneur, de l'Éternel, du Fils de l'homme » est toujours désigné dans la Parole de Dieu comme un jour de rétribution, de vengeance et de jugement. Outre les passages que nous venons d'indiquer, voici, chers enfants, quels sont ceux qui parlent du « jour du Seigneur » :

« Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne la grande et éclatante journée du Seigneur. » (Actes II, 20 ; comparez Joël II, 28-32.)

« J'ai jugé de livrer un tel homme à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus. » (1 Cor. V, 5.)

« Vous êtes aussi notre sujet de gloire dans la journée du Seigneur Jésus. » (2 Cor. I, 14.)

« Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. » (1 Thess. V, 2.)

« Nous vous prions, frères, ... de ne pas vous laisser promptement bouleverser... ni troubler...

comme si le jour du Seigneur était là. » (2 Thess. II, 1-2.)

« Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur. » (2 Pier. III, 10.)

Il ressort évidemment, de telles déclarations, que les croyants n'ont point à redouter « le jour ; » il ne les concerne pas directement ; ils sont « du jour. » (1 Thess. V, 5.) Effectivement nous savons, par de nombreux témoignages de l'Écriture, que les saints, c'est-à-dire tous ceux que la grâce a mis à part pour le salut, sont enlevés de la terre avant ce « jour. » (1 Thess. IV, 14, 16-17 ; 1 Cor. XV, 20, 23, 51-52 ; Col. III, 4 ; etc.) Il faut en outre que l'homme de péché soit révélé au monde, dans l'intervalle qui s'écoule entre l'enlèvement des saints et l'apparition du Seigneur avec eux ; puis le Seigneur, quand il reviendra dans son jour, consumera cet inique par le souffle de sa bouche, et l'anéantira par l'apparition de sa venue. (2 Thess. II, 6-8.) En même temps, il détruira ceux de ses ennemis qu'il trouvera vivants sur la terre, savoir ceux qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, et qui, n'ayant pas cru la vérité, ont pris plaisir à l'injustice. (Vers. 10-12.)

Quelle sera la portion des croyants dans ce jour ? La plupart d'entre nos jeunes lecteurs n'ignorent pas que les saints seront alors dans la gloire et dans le repos avec le Seigneur. (Rom. VIII, 17 ; 2 Thess. I, 7, 10, 12 ; etc.), et qu'ils apparaîtront avec lui en gloire, quand il sera manifesté à ce monde pour le jugement et pour le règne. Leur introduction préala-

ble auprès du Seigneur sera le premier acte qu'il accomplira à sa venue, soit par la résurrection de ceux d'entre eux qui se sont endormis en Christ, soit par la transmutation de ceux qui sont demeurés vivants. (1 Thess. IV, 16-17.)

Quand le Seigneur viendra chercher les siens, la rencontre aura lieu *dans* les nuées en l'air, en dehors et à l'insu du monde (1 Thess. IV, 17) ; quand il apparaîtra pour le monde, dans Son « jour, » il viendra « sur ou avec les nuées, et tout œil le verra » (Apoc. I, 7 ; comp. Dan. VII, 13 ; Matth. XXIV, 30 ; XXVI, 64 ; Marc XIII, 26 ; XIV, 62 ; Luc XXI, 27 ; Apoc. XIV, 14, 16) ; et tous les saints seront avec lui (Zach. XIV, 5), semblables à lui (1 Jean III, 2), à l'abri du jugement (Jean III, 18 ; V, 24 ; 1 Thess. I, 10) ; ils reviendront avec lui pour juger et pour régner (1 Cor. VI, 2 ; 2 Tim. II, 12 ; Jude 14-15 ; Apoc. V, 10 ; XIX, 14 ; XX, 4, 6 ; XXII, 5.)

Dans d'autres passages de la Parole, il est parlé du « jour de Christ, » du « jour de Jésus-Christ, » de la « journée de Jésus-Christ. » (Voyez 1 Cor. I, 8 ; Phil. I, 6, 10 ; II, 16.) C'est encore ici le jour du Seigneur, mais envisagé sous un aspect plus général, en vue surtout de montrer que la bénédiction est la part des saints, manifestés alors comme appartenant à Christ, et comme étant, par conséquent, hors de toute atteinte des jugements.

Revenons maintenant à notre chapitre. Le verset 2 nous fait voir qu'il y aura à la fin un résidu pieux d'entre les Juifs, comme ce fut le cas au temps de Malachie et durant toute l'histoire de ce peuple,

ainsi que nous l'avons vu dans notre précédente Étude. Le Seigneur déclare à ceux qui font partie de ce résidu, qu'il les tient inscrits dans son livre de mémoire, et qu'au jour prochain où paraîtra le soleil de justice, il les mettra à part comme ses plus précieux joyaux. Ce Soleil, qui est le Seigneur lui-même, leur apportera la santé dans ses ailes ; tandis que le jour de la vengeance, ardent comme un four, dévorera les autres qui seront foulés aux pieds comme de la cendre. Telle est la solennelle différence qu'il y a entre le juste et le méchant. (Vers. 3.)

Toutes choses étant rétablies par la présence glorieuse de Celui à qui elles appartiennent, on se souviendra de la loi de Moïse, si longtemps méprisée par un peuple incapable de l'observer ; le peuple, restauré en grâce, sera rendu capable par son libérateur de servir fidèlement, en tous points, le Dieu de l'alliance. (Vers. 4.) L'on verra alors les effets de la mission de l'Élie promis, la réalité et les vertus de cette mission qui agira avant la manifestation du Messie lui-même, en convertissant le cœur des pères envers les enfants et le cœur des enfants envers leurs pères, afin qu'il y ait un résidu séparé pour Dieu, béni de lui, et tout disposé à recevoir le Seigneur venant cette fois dans sa magnificence royale. La malédiction aussi sera détournée de dessus la terre de dilection. (Vers. 5-6.)

Nous avons vu au chapitre III de notre prophète, que Jean-Baptiste était venu dans l'esprit et la puissance d'Élie (Luc I, 17) ; dans les évangiles, il est identifié avec l'Élie de Malachie quant à la mission,

non pas personnellement; et revêtu de cette mission, il est venu pour préparer la voie du Seigneur : Israël a été mis à l'épreuve au temps de Jean, et le peuple a été démontré apostat par la mission qui lui était envoyée, sauf un petit résidu qui a reçu le message. Hélas ! ils étaient incrédules, ils n'avaient pas d'oreilles pour écouter ; ils rejetèrent le messenger du Seigneur, ils rejetèrent le Seigneur lui-même ; en sorte que tout ce qui les concerne prophétiquement a été suspendu, ils sont demeurés et demeurent encore sans bénédiction, jusqu'à ce que cette autre œuvre glorieuse que Dieu accomplit maintenant à l'égard de l'Église ait reçu son plein effet.

Or les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir : c'est un principe invariable, dont nous vous avons souvent fait remarquer la réalité, chers enfants. Dieu sera donc fidèle à Israël, quoiqu'Israël ait toujours été trouvé infidèle, ainsi que toute son histoire le prouve, histoire qui n'est autre chose que le tableau du cœur des hommes et de leurs dispositions naturelles. A la fin, « le libérateur viendra de Sion, et détournera de Jacob l'impiété. » (Rom. XI, 26.) Que la fidélité et la grâce de Dieu sont étonnantes et magnifiques ! « Sa justice et sa grâce demeurent éternellement. »

Chers jeunes amis, avez-vous reçu le message de la grâce de Dieu, qui vous est annoncé à présent de sa part ? Bientôt le soleil de justice se lèvera ; à plus forte raison l'étoile du matin, qui paraît avant le jour, est-elle près de poindre à l'horizon. Pouvez-vous attendre avec bonheur le moment de la voir

briller? C'est Jésus, aussi, qui est « l'Étoile brillante du matin; » elle se lèvera pour ceux qui veillent dans la nuit. Nous qui croyons, nous n'attendons pas « le jour » avant « l'étoile, » parce que nous serons déjà avec le Seigneur et reviendrons avec lui dans ce « jour. » Ce n'est pas pour l'Église que le soleil se lève, mais pour Israël et pour le monde. Pour nous, « le cri de minuit : Voici l'Époux ! » a retenti ; l'étoile du matin, déjà levée dans nos cœurs, va briller à l'horizon. Quel bonheur pour quiconque la verra !

Cher lecteur ! attendez-vous le Fils du Dieu vivant, venant du ciel ? L'attendez-vous comme l'unique et le plus prochain objet de votre espérance ? ou bien êtes-vous du nombre de ceux qui sont « sans Dieu et sans espérance dans le monde, » de ceux « qui habitent sur la terre, » lesquels seront enveloppés dans une subite et terrible destruction quand « le jour du Seigneur » les surprendra comme un voleur ?

---

### Perdu et sauvé.

Sur les côtes de l'Angleterre, on rencontre en divers endroits des parois de rochers à pic, qui s'élèvent à trois ou quatre cents pieds au-dessus de l'océan. Quelques-uns des habitants de la côte cherchent à gagner leur vie, durant une saison de l'année, en allant recueillir sur ces rochers les œufs de certains oiseaux qui viennent y faire leurs nids.

Mes jeunes lecteurs comprendront aisément combien cette occupation est dangereuse, lorsque je leur aurai dit la manière dont ces pauvres gens s'y prennent pour arriver à leur but. Ils commencent par enfoncer une barre de fer au sommet du rocher, à deux pieds environ de son bord ; puis, après y avoir assujéti une forte corde, ils se laissent glisser le long de la corde jusqu'à l'endroit où ils espèrent trouver les œufs. Atteindre cette place est ce qu'il y a de plus difficile dans cette entreprise. Ici et là le rocher s'avance en saillie, et dans les creux qui se trouvent en arrière de cette saillie les oiseaux font leurs nids. Pour arriver là, il n'y a d'autre moyen que celui de se balancer à la corde jusqu'à ce que l'on puisse s'approcher assez de la corniche pour y poser le pied. Le chercheur d'œufs se munit d'une corbeille propre à y déposer les œufs, l'attache sur son dos ; et dès qu'il a été assez heureux pour la remplir, il grimpe le long de la corde, s'aidant des mains et des pieds pour remonter au haut de la côte.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme entreprit ce dangereux métier. Après avoir planté et consolidé la barre de fer au sommet, avoir attaché la corde solidement, il se laissa glisser en bas. Arrivé à l'endroit où il espérait faire une bonne récolte, il se balança devant le rocher jusqu'à ce qu'il fût parvenu à poser ses pieds sur le rebord d'un de ces enfoncements. Il croit détacher sa corbeille, va commencer à y rassembler des œufs, lorsque, ô détresse impossible à décrire, il s'aperçoit qu'il s'est détaché de la corde, et qu'elle vient de lui échapper. Aussitôt il



reconnait toute l'étendue du danger. Personne qui puisse venir le délivrer, qui puisse l'entendre crier au secours ! il n'y a d'autre alternative que de périr de faim, ou de se précipiter dans la profondeur de l'abîme. Quelle affreuse position ! Un cri de terreur traverse les airs, il est saisi d'une angoisse qui ne se peut dépeindre, d'un tremblement par tout son corps. La corde, devenue libre, continue encore ses balancements pendant un certain temps ; mais il remarque qu'à chacun de ses mouvements elle s'éloigne davantage de la place sur laquelle il se tient. « Elle va être dans peu hors de ma portée, » se dit-il à lui-même d'une voix sourde, « je suis perdu, perdu sans retour ; il ne me reste qu'à risquer un saut désespéré pour reprendre la corde, tentative téméraire, mais il le faut. » A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il voit la corde s'approcher de nouveau, il s'élance — il a saisi cette corde de salut et remonte heureusement sur le rocher.

Mon cher petit ami lecteur ! réfléchis un moment au sérieux de cette histoire. La délivrance de cet homme, sauvé selon toute apparence de la mort, peut devenir pour toi un enseignement profitable. Tu te trouves, par rapport à ton âme, dans une position semblable à la sienne. Tu es un pécheur perdu, tu te trouves au bord d'un abîme profond : cet abîme, c'est l'enfer, la perdition éternelle. A chaque instant, tu pourrais y tomber. Il y a un seul moyen d'en être préservé. EN JÉSUS SEUL tu peux être sauvé. Son nom est le seul nom par lequel il nous faille être sauvés. Si cet homme ne se fût pas

élançé du rocher, s'il n'avait pas saisi la corde, certainement il périssait. Et toi, si tu ne délaisses pas tes péchés, si tu ne saisis pas le Seigneur Jésus, tu es perdu pour toujours. Oui, cette vérité est importante : le Seigneur Jésus seul peut te sauver. Tous tes efforts pour bien faire, pour devenir meilleur seront vains. Il n'y a d'autre moyen d'être sauvé que celui-ci, la foi en Jésus. Puisses-tu le reconnaître, puisses-tu devenir aussi sage que cet homme et considérer qu'il ne te reste pas autre chose à faire que de saisir Jésus, si tu veux vraiment être sauvé ! Si tu crois ce que tu viens de lire, tu te hâteras d'avoir recours à Lui, et tu quitteras de suite tout autre chemin pour aller trouver le repos dans ses bras.



### Le printemps.

Qu'elle est douce et jolie  
La saison du printemps !  
La nature embellie  
A des aspects charmants.  
Tout renaît, tout respire  
La vie et le bonheur ;  
Et tout semble nous dire :  
Gloire soit au Seigneur !

(Aux petits.)





## La petite orpheline.

### I.

La mère de la petite Hélène n'était plus; on venait d'accompagner la dépouille mortelle à sa dernière demeure; tous les amis, réunis pour la circonstance, avaient quitté la maison de deuil, et l'on pouvait lire sur la porte d'entrée ces mots : DEUX CHAMBRES A LOUER.

L'oncle Nathan, venu pour recueillir l'orpheline, était resté seul avec elle, quand on vint les prier de passer chez une voisine qui s'était montrée, en toute occasion, la meilleure amie de la défunte. M<sup>me</sup> Vard, tel était son nom, avait constamment entouré la ma-

lade de soins et d'affection pendant ses longues et douloureuses souffrances, et la petite Hélène s'était attachée à cette dame comme à une seconde mère. Lorsque l'enfant entra chez la voisine, sa main dans la main de son oncle, elle fut tendrement accueillie par celle qui partageait de tout son cœur l'amer chagrin de l'orpheline.

— Vous me donnerez quelquefois des nouvelles d'Hélène, dit M<sup>me</sup> Vard à M. Nathan, tout en caressant la tête bouclée de l'enfant, et déposant un baiser sur sa joue. J'ai promis à sa mère de ne pas la perdre de vue tant que je vivrai ; mais pauvre comme je le suis, je n'ai pu promettre davantage.

— Désormais, Hélène sera sous mes soins, répondit l'oncle Nathan, en remerciant M<sup>me</sup> Vard. Je puis facilement me charger de l'enfant de ma sœur Marthe. Mon seul regret est de n'être pas venu plus tôt en aide à ma sœur, dont j'ai ignoré les circonstances pénibles et difficiles jusqu'à la réception de votre lettre. Il est trop tard maintenant, on ne peut retourner en arrière ; mais je vais m'efforcer de réparer vis-à-vis de ma nièce ce que j'ai négligé de faire pour sa mère.

Pauvre oncle Nathan ! ses intentions étaient fort louables, mais il se trompait en croyant pouvoir réparer sa négligence ; l'accomplissement d'un devoir actuel ne peut jamais effacer nos manquements passés. Il n'y a que le sang de Christ qui puisse nous nettoyer de nos péchés ; nos propres efforts, nos bonnes résolutions ne sauraient jamais le faire. Les larmes versées par Marthe dans son abandon, son

angoisse et ses inquiétudes à l'égard de son enfant, ce qui venait parfois troubler la paix de son âme; sa ferme confiance et sa foi triomphante à l'heure de la mort, tout cela est écrit là-haut. Aucune tristesse ne peut l'atteindre, maintenant qu'elle est auprès du Seigneur; elle est à l'abri des peines, des fatigues du désert; elle participe à la joie éternelle avec Jésus, en attendant la manifestation de la gloire. L'oncle Nathan ne possédait pas une espérance pareille : il s'était renfermé dans le cercle de ses affaires, et n'avait qu'un seul but, celui de s'enrichir. Que sa sœur, restée veuve au bout de deux années de mariage, eût vécu dans des circonstances aussi difficiles, et que jusqu'à sa mort elle eût été privée même du nécessaire, lui était certainement pénible; mais il se persuadait qu'elle avait eu tort de ne pas lui faire savoir le dénuement dans lequel elle s'était trouvée. De sa bourse bien garnie, il avait payé les frais funéraires et le loyer arriéré; il s'agissait à présent de rassembler le simple mobilier et les objets de quelque valeur que l'on conserverait pour Hélène.

— Oncle Nathan, demanda la petite fille, ne veux-tu pas aussi prendre mes fleurs ?

— Oh ! non, mon enfant ; comment me charger de ces grands vases si lourds ? Je les vendrais si je pouvais trouver un acheteur ; à la maison ils ne nous rapporteraient rien, nous les laisserons ici.

— Comment, oncle Nathan, s'écria l'enfant étonnée, les fleurs de ma mère resteraient dans cette chambre solitaire !

— Les fleurs n'ont pas de sentiment, par consé-

quent elles ne sentiront pas leur isolement, répondit l'oncle en riant. De plus, ces chambres seront bientôt louées à d'autres personnes qui accorderont bien à ces fleurs un peu de place et un peu d'eau.

— Comment! des étrangers auraient les fleurs de ma mère? demanda l'enfant avec un étonnement croissant. Ils n'auront pas connu ma mère; comment pourraient-ils aimer ses fleurs?

— Si, si, mon enfant, ils aimeront ses fleurs, répondit l'oncle d'un ton rassurant.

Puis il se mit à calculer le peu d'argent qu'on en pourrait retirer en les vendant, ne pensant pas au prix qu'y attachait la petite Hélène, comme souvenir de sa mère. Et tandis qu'il continuait d'emballer diverses choses, l'enfant, toute triste, courut chez M<sup>me</sup> Vard, lui faire part du sort qu'allaient avoir ses fleurs.

— Vous savez, lui dit-elle en pleurant, que lorsque je fus obligée de donner mon petit chat, parce que nous n'avions plus de lait pour le nourrir, ma chère maman me dit qu'on me laisserait toujours mes fleurs, puisqu'elles n'ont besoin, pour vivre, que d'un peu d'eau, que Dieu donne gratuitement. Chère Madame Vard, je ne puis me faire à l'idée que les fleurs de ma mère resteront entre des mains étrangères.

La bienveillante dame savait comment remédier à la chose. Elle consola l'enfant en lui promettant de garder et de soigner les fleurs que sa mère aimait tant, jusqu'à ce qu'une occasion de les lui envoyer se présentât.

L'oncle Nathan ne manquait cependant pas de cœur. Il était, comme on dit dans le monde, un honnête homme, facile et traitable avec chacun, et bon envers sa femme et ses enfants. Mais le travail et le gain avaient été jusqu'ici le but unique de sa vie ; et cette enfant, élevée avec tendresse et dans la crainte du Seigneur, avait des penchants et des goûts qui ne seraient pas compris dans la maison de son oncle. Toutefois celui-ci se sentait porté, malgré lui, à parler à l'orpheline avec une douceur inaccoutumée, et il lui témoignait une sollicitude qu'il n'aurait pas montrée au même degré à ses propres enfants. Quand il fallut quitter la maisonnette où s'était écoulée son enfance, elle pleura beaucoup ; mais l'oncle lui dit affectueusement :

— Voyons, Hélène, prends courage ; tu vas être logée bien plus commodément que tu ne l'as été jusqu'ici.

— Oh ! non, mon oncle, s'écria l'enfant d'une voix entrecoupée par les sanglots, c'est impossible ; notre maison a toujours été une jolie maison.

L'oncle Nathan ne fut pas peu surpris de cette réponse lorsque, pour la dernière fois, il jeta un regard investigateur autour de la sombre chambre, car selon lui il y avait une grande différence entre cette triste demeure et sa grande et belle maison de campagne. Il ne pensait pas qu'il y avait eu aussi une grande différence entre le cœur de sa sœur, tout occupé des choses célestes, et le sien qui se contentait des choses visibles de cette terre. Il y avait également dans le cœur de la jeune fille des profondeurs

qu'il ne pouvait pénétrer. Il fit néanmoins tout ce qu'il put pour égayer sa nièce pendant le voyage, en lui faisant part de ce qui l'intéressait lui-même, lui racontant combien de chars de foin il avait fauchés l'été précédent, combien de bois il avait coupé ; il lui parla du beurre fabriqué par tante Anna, du fil qu'elle avait filé, et d'une quantité de choses de ce genre. Mais on pouvait remarquer bien vite que tous ces détails ne trouvaient pas d'écho dans le cœur de la pauvre enfant.

— Mon oncle, avez-vous aussi des poules, des oies, des canards, des pigeons et des lapins ? demanda-t-elle soudain avec vivacité.

— Oh ! oui, la volaille ne nous manque pas, répondit-il ; et si cela te fait plaisir, tu pourras chaque matin et chaque soir leur porter leur nourriture. Mais nous n'avons ni pigeons, ni lapins, car ces animaux ne valent pas les soins qu'on leur donne.

— Oh ! mon oncle ! j'aime tout ce qui est vivant, objecta l'enfant ; et ma mère avait coutume de dire que chaque animal, chaque insecte est utile à quelque chose, car sans cela Dieu ne les aurait pas créés.

— Tu parles exactement comme ta mère quand elle avait ton âge, répliqua-t-il en souriant. Lorsque nous étions jeunes garçons, mes frères et moi, elle nous recommandait toujours de ne pas faire du mal aux bêtes de la ferme, et mettait à cela une importance extraordinaire, à laquelle nous ne faisons pas attention. Vraiment, quand tu parles, il me semble entendre la voix de ta bienheureuse mère.

(La suite prochainement.)

---



## L'oubli des offenses.

Quelqu'un vint un jour trouver M. L<sup>...</sup> et lui dit :

— J'ai quelque chose contre vous, et je suis venu vous le dire.

— Entrez, Monsieur, répondit-il, vous êtes mon meilleur ami. Si je pouvais engager mes amis à être entièrement francs envers moi, je serais sûr que tout irait bien. Mais, s'il vous plaît, nous commencerons par appeler la bénédiction de Dieu sur notre entrevue.

Ils s'agenouillèrent. M. L<sup>...</sup> fit à haute voix une simple et fervente prière, et quand il se releva, il dit :

— Je vous serais bien obligé, Monsieur, de me faire connaître à présent ce que vous avez contre moi.

— Oh ! répondit celui-ci, je ne sais vraiment plus ce que c'était. Je l'ai oublié, et je crois que j'avais tort.

« ... Vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné. »

(Éphés. IV, 32.)

« ... Vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. »

(Col. III, 13.)



## Le prédicateur et les brigands.

Un prédicateur se rendait un jour dans un village où il allait régulièrement annoncer la Parole de Dieu. En chemin il est arrêté par trois brigands ; l'un d'eux saisit les rênes de son cheval ; le second lui présente un pistolet et lui demande sa bourse ; mais le troisième reste simple spectateur. Le pieux voyageur les regarde tous les trois en face et leur dit avec sérieux : — Amis, avez-vous prié Dieu avant de sortir de votre maison ? Lui avez-vous demandé de bénir aujourd'hui vos entreprises ?

Ils furent un moment étourdis de cette question ; après s'être remis, l'un d'eux dit : — Nous n'avons pas le temps de répondre à de telles questions ; il nous faut votre argent. — Je ne suis qu'un pauvre prédicateur de l'Évangile ; mais je vais vous donner le peu que je possède. Il n'avait avec lui que 2 francs 50 c. — N'avez-vous pas une montre ? donnez-la-nous. Après la montre, ce fut le tour des poches de la selle. — Qu'avez-vous là-dedans ? demandèrent-ils. — Des livres chrétiens, une paire de souliers et une chemise de rechange. — C'est encore pour nous.

Le prédicateur mit pied à terre. On s'empara des poches, mais on ne demanda plus rien. Aussitôt le prédicateur commença à déboutonner et à ôter son surtout, en disant aux brigands : — Voulez-vous mon surtout ? — Non, vous êtes un homme généreux, nous ne voulons pas le prendre. — Je vous ai, ajouta-t-il, donné tout ce que vous m'avez demandé, et je vous

aurais donné davantage encore ; mais j'ai une prière à vous adresser. — Et laquelle ? — Que vous vous agenouilliez avec moi et que vous me permettiez de prier le Dieu tout-puissant de tourner vos cœurs vers Lui. — Je ne veux rien des biens de cet homme, dit le chef des brigands. — Ni moi non plus, dit un autre. Tenez, voilà votre montre, voilà votre argent, voilà les poches de votre selle. Si nous prenions ce qui vous appartient, la justice de Dieu nous frapperait.

Et ils rendirent au voyageur tout ce qu'ils lui avaient pris. Mais le digne homme n'était pas satisfait : il se mit à genoux, et l'un des voleurs s'agenouilla aussi ; à l'ouïe de la prière, celui-ci pleura, confessa son crime, dit que c'était la première fois de sa vie qu'il se laissait entraîner à un pareil acte, et que ce serait la dernière. A-t-il tenu parole ? c'est ce qui n'est connu que de Celui qui est lumière, et devant lequel rien n'est caché.

---

### Demain.

Ainsi qu'un messager rapide  
J'ai vu s'enfuir un autre jour,  
Messager riant ou perfide,  
Joyeux ou triste, tour à tour.  
Aujourd'hui fuit ; *demain* s'avance ;  
Que sera-t-il : sombre ou serein ?  
Dois-je avoir crainte ou confiance ?  
Pour moi qu'apportera *demain* ?

*Demain*, redoutable mystère,  
 Fantôme qu'on ne peut saisir,  
 Tes secrets, pourquoi nous les taire?  
 — Mais qui peut sonder l'avenir?  
 Quelle main peut lever le voile  
 Qui te cache à tout œil humain?  
 Vous qui lisez dans une étoile,  
 Dites, qu'apportera *demain*?

Dieu retient *demain* ou le donne,  
 Selon ses souverains décrets.  
 Mortels! ce jour n'est à personne :  
 Ne formez pas de vains projets.  
 C'est aujourd'hui que Dieu convie,  
 Il vous invite à son festin ;  
 Tout est prêt, son œuvre est finie :  
 Ne renvoyez pas à *demain*.

Sur toi, mon Dieu, je me repose ;  
 Sur ton bras je veux m'appuyer.  
 Tu peux changer l'épine en rose,  
 Tu peux aplanir mon sentier.  
 Si *demain* m'apporte l'épreuve,  
 Je la verserai dans ton sein ;  
 De ton amour ma foi s'abreuve,  
 Je t'ai confié mon *demain*.

Mais de l'airain qui compte l'heure  
 Le timbre a résonné dix fois,  
 Puis tout se tait : il ne demeure  
 Que le souvenir de sa voix.  
 Le temps s'enfuit, et sur son aile  
 Va paraître un nouveau matin :  
 Puissé-je, en ta gloire éternelle,  
 Te voir, Jésus! avant *demain*.





**Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui,  
et éternellement.**

Sur l'océan de cette vie  
Quand mon esquif est ballotté,  
Quand Satan cherche, avec envie,  
A troubler ma félicité;  
Bon Berger! je t'ai pour asile,  
Et jamais tu ne défaudras :  
L'amitié terrestre est mobile,  
Toi, Jésus! tu ne changes pas.

Quand d'une troupe meurtrière  
Je me verrais environné,

Lorsque de mon père et ma mère  
 Je devrais être abandonné,  
 Seigneur! tu demeures fidèle;  
 Nul ne m'ôtera de tes bras;  
 Je suis à l'abri sous ton aile,  
 Car, Jésus! tu ne changes pas.

Hélas! tu sais, mon cœur varie,  
 Mon esprit est changeant et froid.  
 Ah! qu'à toi mon âme se lie  
 Pour te suivre au chemin étroit.  
 La voie est souvent raboteuse,  
 Et tout appui manque ici-bas :  
 En toi seul mon âme est heureuse ;  
 Toi, Jésus! tu ne changes pas.

Puis, il me reste l'espérance  
 De te voir, Sauveur glorieux!  
 Et d'être enfin, par ta puissance,  
 Fait semblable à toi dans les cieux.  
 Seigneur, tu fus hier le même ;  
 Tu l'es ce jour ; tu le seras  
 A jamais, Rédempteur suprême!  
 Car, Jésus! tu ne changes pas.

E. R. G.



### La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde.

Nous avons terminé, chers enfants, nos études sur les livres de l'Ancien Testament, et avant de passer à l'étude du Nouveau, nous jetterons un coup d'œil général sur l'ensemble des vérités qui se sont déroulées devant nous en examinant ces divers livres. Ces vérités nous ont fréquemment conduit à faire allu-

sion au Nouveau Testament qui, vous ne l'ignorez pas, jeunes lecteurs, est comme la clef de l'Ancien.

On trouve, d'un bout à l'autre de l'Écriture, que Dieu y rend témoignage de Lui-même dans le monde de ténèbres au milieu duquel nous vivons. C'est un témoignage digne d'être cru, et celui qui le reçoit a scellé que Dieu est vrai. De ce témoignage dépend notre salut ; aussi qu'elle est misérable la condition de l'homme qui le rejette, c'est un état de perdition pour l'éternité. « Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand ; car c'est ici le témoignage de Dieu qu'il a rendu au sujet de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au dedans de lui-même ; celui qui ne croit pas Dieu l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils. Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. » (1 Jean V, 9-12.) N'est-ce pas un privilège immense que de posséder les pensées de Dieu lui-même, d'être appelés ses amis, et de jouir de fait de cette précieuse relation avec Lui par la possession des plus vrais et des plus intimes témoignages de ses pensées et de ses affections. Or c'est envers l'homme que les affections de Dieu se déploient et se manifestent ; Dieu le montre dans la manière dont il agit à l'égard de l'homme ; ce sont là ces voies divines dans lesquelles les anges même désirent de regarder de près. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, » écrit l'apôtre,

« qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure, immarcessible, conservé dans les cieux pour vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi, pour un salut qui est prêt à être révélé au dernier temps ; en quoi vous vous réjouissez, tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire, afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvé par le feu, soit trouvée tourner à louange, à gloire et à honneur, dans la révélation de Jésus-Christ, lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse, recevant la fin de votre foi, le salut des âmes ; duquel salut les prophètes qui ont prophétisé de la grâce qui vous était destinée, se sont informés et enquis avec soin, recherchant quel temps ou quelle sorte de temps l'Esprit de Christ qui était en eux indiquait, rendant par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient ; et il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils administraient ces choses, qui vous sont maintenant annoncées par ceux qui vous ont annoncé la bonne nouvelle par l'Esprit Saint envoyé du ciel, dans lesquelles des anges désirent de regarder de près. » (1 Pierre I, 3-12.)

Si l'homme est l'être au sujet duquel le caractère



et les voies morales de Dieu se manifestent de la manière la plus complète, la plus parfaite et la plus admirable, ce n'est pas que l'homme mérite en aucune manière ce privilège. Il est pécheur, il est déchu, il est descendu au plus bas de l'échelle des êtres intelligents ; vil esclave de ses passions, il ressemble, hélas ! à la brute dans ses désirs, à Satan dans son orgueil ; il a de hautes prétentions en fait de science et d'intelligence ; il a la connaissance du bien et du mal, mais avec une conscience qui le condamne ; il souffre avec la création déchue, et il soupire après un monde meilleur auquel il ne peut pas atteindre et craignant même d'y parvenir ; il sent bien qu'il devrait être en relation avec Dieu, seul objet digne d'une âme immortelle, mais il est séparé de Dieu par ses péchés ; il a une telle soif d'indépendance qu'il méconnaît Dieu et cherche à démontrer qu'il n'y a point de Dieu. L'homme est, à la fois, capable des aspirations les plus élevées, dont son orgueil même se nourrit, et des plus basses convoitises ; néanmoins Dieu a choisi le cœur de l'homme pour en former la harpe divine sur laquelle l'harmonie de ses louanges pourra résonner et résonnera aux siècles des siècles.

L'homme, par lui-même, est incapable de juger justement de sa propre condition devant Dieu ; il est également incapable de connaître Dieu, et n'en a pas même le désir. Il faut, pour qu'il soit connu, que Dieu se révèle Lui-même, et sa manière d'agir avec l'homme est en vue d'amener celui-ci à Le connaître. Lorsque, par grâce, je suis amené à connaître Dieu

selon ce qu'il est en sainteté, en justice, en amour, et comme étant Celui qui est lumière, j'apprends en quelque mesure à me connaître moi-même, je me juge dans cette lumière et je rends justice à Dieu.

Dieu n'a pas l'occasion de se faire connaître aux anges de la même manière; un ange, vous le savez, n'a aucun besoin de miséricorde, de grâce, de pardon, de justice divine; il n'a pas besoin de la sacrifice de Christ pour le maintenir debout, le soutenir dans la faiblesse, le restaurer; il n'a rien à faire avec la résurrection d'entre les morts; en conséquence de toutes ces choses, les anges ne sont pas faits semblables à Christ, ils ne sont pas faits une même plante avec lui, ils ne sont pas identifiés avec lui. Les anges sont un témoignage de la puissance créatrice et conservatrice de Dieu, ils excellent en force (Ps. CIII, 20), ils sont des créatures qui ont gardé leur état originaire, état auquel ne s'appliquent ni la grâce, ni la rédemption, ni la patience, ni la justice divine: ils sont appelés à sonder les voies merveilleuses de Dieu à l'égard de l'homme.

La grâce et la puissance divines ne déploient leurs effets que dans la nouvelle vie que Christ communique à toute âme régénérée, à quiconque naît de nouveau par la foi en Lui. Ces effets, quand ils sont produits, amènent l'homme déchû à juger tout le mal selon les affections divines qui ont été formées en lui par la foi, et à jouir du bien tel qu'il se trouve en Dieu lui-même et dans tout ce qui vient de Lui. En connaissant Dieu comme celui qui est amour, on Lui donne avec joie la place qui lui appartient, et l'homme

reprend ainsi sa position de dépendance, la seule qui convienne à une créature. C'est avec bonheur que l'on dépend de Dieu, quand on le fait comme des fils en relation avec leur père. Quand l'âme jouit de cette relation, la dépendance en toute chose est douce et précieuse. Christ a pris cette position de dépendance parfaite dans une obéissance parfaite, afin de nous introduire avec Lui dans la même position.

En un mot, Dieu a trouvé l'occasion de manifester son caractère, de montrer ce qu'Il est lui-même, dans toutes les conditions diverses où l'homme s'est trouvé, toutes les différentes phases qu'il a traversées dans son histoire. L'homme était, de par Dieu, un être innocent et heureux ; il est tombé dans le péché par sa propre faute, en voulant faire sa propre volonté ; et maintenant, déchu, coupable, il est dans l'état où la grâce de Dieu peut le rencontrer, pour agir envers lui dans le déploiement de toutes les richesses de cette grâce, avec justice, et l'élever à une position qui glorifie le Dieu d'amour. Dieu, dans sa souveraine bonté, descend jusqu'au plus profond de la misère de l'homme, et l'amène jusqu'en sa propre présence et dans sa propre gloire. Christ a parfaitement accompli à la croix l'œuvre qui règle la question de nos péchés ; bienheureux celui qui, par la foi, est mis au bénéfice de cette œuvre par laquelle nous sommes approchés de Dieu. « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. »

Ce sont ces voies de Dieu à l'égard de l'homme que nous nous proposons, le Seigneur aidant, d'examiner avec vous, chers enfants, dans des articles

subséquents ; et nous nous aiderons pour cela, comme nous l'avons déjà fait aujourd'hui, d'un travail écrit par un cher serviteur de Dieu sur le même sujet.

*(La suite prochainement.)*

---

### L'incendie dans la forêt.

(ALLÉGORIE)

Conduis-moi sur cette roche, qui est trop haute pour moi.

(Ps. LXI, 2.)

Je dirai à l'Éternel : Tu es ma retraite et ma forteresse.

(Ps. XCI, 2.)

Qui est-ce d'entre nous qui pourra séjourner avec le feu dévorant ?

(És. XXXIII, 14.)

C'était le soir. Le soleil qui se couchait illuminait la forêt de ses derniers rayons ; les grandes ombres noires des sapins se projetaient sur le vert éclatant du gazon de la clairière. Tout était vie et mouvement, les oiseaux chantaient dans les branches, les insectes bourdonnaient dans l'air ou sous les longues herbes. Le merle, le rossignol, la fauvette, le chardonneret entonnaient, chacun à sa manière, leur hymne du soir ; on entendait retentir au loin la plainte du ramier et le cri du coucou ; l'écureuil sautait de branche en branche ; le pic s'élevait lentement le long d'un tronc d'arbre. Des scarabées de toutes couleurs couraient sur le sol, traversant les bataillons

actifs et silencieux des fourmis. Mille petits insectes formaient dans les airs une ronde fantastique, une abeille passait en bourdonnant, de joyeux papillons voltigeaient çà et là, et sur le ruisseau d'élégantes demoiselles au corsage d'azur se miraient dans l'eau. C'était un délicieux tableau de paix et de bonheur.

Mais, non loin de là, à la lisière de la forêt, le spectacle était bien différent. La brise du soir avait ranimé sur le pré un feu mal éteint, et des flammes immenses s'élançaient dans les airs. Elles enveloppaient les broussailles qui se consumaient en pétillant, elles entouraient les troncs des grands sapins, dont le feuillage se fanait à leur attouchement, et dont les rameaux craquaient et pleuvaient çà et là, jusqu'à ce que l'arbre tout entier s'affaissât sur lui-même, et vint tomber lourdement à terre, comme frappé par la hache du bûcheron. Les animaux effrayés s'enfuyaient en poussant des cris de détresse, quelques-uns étaient atteints par la flamme et périssaient affreusement. Parmi les fuyards se remarquait un ramier, qui se dirigeait à toute volée vers la partie de la forêt que l'incendie n'avait pas encore atteinte. Il arriva bientôt dans la paisible clairière, dont rien n'avait encore troublé le repos, et vola droit à son nid, où l'attendait sa famille. — « Sauvez-vous ! sauvez-vous ! si vous tenez à votre vie, » s'écria-t-il en arrivant. — « As-tu perdu l'esprit ? lui répondit sa compagne, tu vas éveiller les petits ; vois comme ils dorment bien ; tu es fatigué, la nuit tombe, viens te reposer auprès d'eux. » — « Me reposer ! exclama le pigeon, quand notre vie est en danger

Ah ! il ne s'agit maintenant ni de dormir ni de se reposer, mais de s'enfuir au plus vite. Un horrible incendie dévore la forêt ; déjà des milliers d'animaux y ont péri ; les flammes consumeront bientôt cette clairière, et ce sera fait de nous si nous ne partons pas sans délai. » — « Mais, où aller dans ce cas ? s'écria douloureusement sa compagne, le feu nous atteindra partout ! » — « Non, je connais une retraite assurée, une roche élevée où nous serons en parfaite sûreté ; il ne s'agit que d'y voler sans retard. Éveille les petits pendant que je vais avertir les voisins, et nous partirons. »

En disant ces mots, il s'approcha d'une fourmilière et exposa en peu de paroles l'objet de sa démarche. Un murmure d'étonnement circula dans les rangs pressés des travailleuses, qui s'arrêtèrent pour l'écouter, mais cette hésitation ne dura qu'un instant. — « Mon cher voisin, dit une vieille fourmi, vous vous êtes sans doute bien fatigué aujourd'hui, et vous ne savez plus guère ce que vous dites. Votre discours n'a pas le sens commun. Voyons, enfants, ajouta-t-elle en se tournant vers ses compagnes, ne perdons pas davantage notre temps à écouter des rêveries inutiles ; nous avons encore beaucoup de provisions à rentrer avant le coucher du soleil. » — « Avant le coucher du soleil ! répondit vivement le pigeon ; tout sera brûlé avant ce temps ! » .... Mais personne ne l'écoutait plus, et les actives ouvrières reprirent leur travail avec plus d'entrain que jamais. Alors le ramier se dirigea vers un écureuil qui, leste et joyeux, sautait dans les branches d'un chêne. —

« Mon cher ami, lui dit-il, un grand danger nous menace, le bas de la forêt est en feu. » — « Ne vous moquez pas de moi, » interrompit vivement l'écureuil. — « Je parle très sérieusement, répondit le pigeon ; bientôt les flammes environneront cet arbre, et nous serons tous consumés si nous restons ici. » — « Et que comptez-vous donc faire pour échapper ? » demanda l'écureuil d'un ton railleur. — « Je compte me retirer sur cette roche que vous voyez là ; elle est inaccessible au feu. » — « Bon voyage, donc ! » cria l'écureuil en s'éloignant ; et comme le pigeon le suivait en le pressant de nouveau : — « Laissez-moi en paix, lui dit-il avec humeur, j'ai une grande partie de chasse aux noisettes arrangée au clair de lune avec des amis ; ne m'ennuyez pas. »

Le pigeon s'éloigna tristement, et, traversant la clairière, passa au milieu d'un groupe d'insectes qui dansaient joyeusement dans un rayon de soleil. — « Suivez-moi ! cria-t-il à cette troupe légère, suivez-moi, si vous voulez éviter une mort affreuse au milieu des flammes ! » — « Quelles flammes ? s'écria une jolie mouche au corsage doré, où les voyez-vous ? » — « On ne les voit pas encore, répondit le pigeon, mais elles viendront ici, c'est certain ; nous n'avons que le temps de nous enfuir au plus vite. » — « Eh bien ! enfuyez-vous si vous y tenez, dit un cousin avec impatience ; pour nous, nous avons bien autre chose à faire. Allons, amis, à nos places, et reprenons notre danse. Nous ne vivons qu'un jour ; jouissons-en, et vive le plaisir ! »

Désappointé, le ramier revint un instant sur ses

pas ; puis, apercevant un pic solitaire, qui fouillait consciencieusement l'écorce d'un arbre, il s'adressa à lui. Son message fut écouté avec attention ; mais, après quelques moments de silence, le pic lui dit : — « Je ne crois que ce que je vois ; je n'ai pas vu le feu, rien n'en annonce l'approche, je ne sais pas pourquoi j'irais m'enfuir et quitter ce tronc qui m'offre des trésors d'insectes. Vous êtes frappé de panique, mon cher pigeon, calmez-vous, et raisonnez un peu froidement. Prouvez-moi à l'évidence que le feu est sur le point d'arriver ici, et je vous croirai. » — « Mais, répondit vivement le pigeon, quand l'évidence sera là, ce sera trop tard ; il faut me croire ! » — « Allons, j'en ai assez entendu comme cela, dit brusquement le pic ; bonsoir ! bonsoir ! » Et là-dessus il recommença à frapper son arbre avec énergie.

Le pigeon était bien découragé ; pourtant il continua son œuvre charitable. En divers endroits, ses efforts furent cependant couronnés de succès. Quelques petits oiseaux, une souris, un ou deux lézards, un hérisson et une chouette se trouvèrent bientôt réunis sur la roche. Ils venaient de s'y installer quand le feu atteignit la clairière, qu'ils avaient quittée sur le conseil du pigeon. De leur retraite ils pouvaient voir la flamme consumer leurs anciennes demeures, ils entendaient le craquement des arbres qui tombaient. Puis tout étant consumé, le feu s'éteignit, et l'on ne vit plus qu'un sol noirci et couvert de débris fumants. — « Que sont devenus nos anciens compagnons ? disait gravement la chouette en examinant ce triste tableau. S'ils avaient voulu nous



écouter, ils n'auraient pas péri. Ils n'ont pas voulu croire ! Il leur semblait avoir des motifs suffisants de rester là-bas. L'amour du travail, l'attrait du plaisir, la froide raison les ont détournés de pourvoir à leur salut. Hélas ! hélas ! »

« Car le fort sera de l'étope, et son œuvre une étincelle ; et tous deux brûleront ensemble, et il n'y aura personne qui éteigne le feu. » (Ès. I, 31.)

« Mais moi, je chanterai ta force, et je louerai dès le matin à haute voix ta gratuité, parce que tu m'as été une haute retraite, et mon asile au jour que j'étais en détresse. » (Ps. LIX, 16.)



## La petite orpheline.

### II.

Lorsque, après deux jours de voyage, la voiture de l'oncle Nathan s'arrêta devant chez lui, nos voyageurs furent bientôt entourés de toute la famille ; les aînés contents de retrouver leurs chevaux, les plus jeunes courant joyeusement à la rencontre de leur père, tandis que tante Anna restait absorbée dans la contemplation de sa pauvre petite nièce. Elle se tenait à distance de l'enfant pour mieux l'observer, au lieu de la serrer dans ses bras, et de lui donner le baiser de bienvenue. C'était pourtant une brave femme, toute disposée à recevoir l'infortunée : car c'était leur devoir, disait-elle, d'aider leurs parents



pauvres ; mais elle ne pensait pas que la jeune orpheline eût besoin d'autre chose que d'un abri, ni qu'il lui fallait un cœur maternel et des témoignages d'affection. Loin de là, tante Anna pensait aux services que l'enfant pourrait rendre dans le ménage.

— Comme la petite a grandi depuis son dernier séjour chez nous, dit-elle à son mari ; elle est maintenant en âge d'être utile à quelque chose ; d'ailleurs les enfants doivent apprendre de bonne heure à être prévenants avec les grandes personnes.

Après avoir fait ses remarques sur la bonne mine de l'enfant, et observé qu'elle devait être en état de travailler comme toute autre fille de sa taille, elle rentra précipitamment en disant : — Pendant que je

cause, mon beurre ne se fait pas. Je n'ai pas une minute à perdre; va dans la chambre, Hélène, pour le débarrasser de ton chapeau et de ton manteau.

Tante Anna était une femme d'ordre, active et minutieuse, qui voulait que chaque chose se fit en son temps, mais elle n'avait pas le loisir de témoigner de l'amitié à la petite Hélène. Hélas ! à ses yeux, un travail non-interrompu devait être la seule préoccupation de la vie; montrer de l'affection à quelqu'un lui paraissait du temps perdu. Les livres n'étaient, selon elle, qu'un délassement bon pour des paresseux; et maintes fois elle reprocha à son mari ce genre de dépense, et aux garçons le temps qu'ils employaient à la lecture. Elle leur représentait souvent que leur père et elle-même avançaient en âge; et qu'après eux il n'y aurait plus personne pour augmenter leur fortune. Oncle Nathan assistait chaque dimanche à un service religieux avec ses fils; mais quant à sa femme, toujours affairée, elle prétendait que toutes les fois qu'elle y était allée, il était advenu pendant son absence ceci ou cela de fâcheux, qui n'aurait pas eu lieu autrement. Hélas ! son train de campagne était son trésor; et là où était son trésor, là aussi était son cœur.

La petite Hélène, heureusement, n'avait pas beaucoup compté sur la tendresse et l'affection de sa tante; aussi fut-elle plutôt agréablement surprise en voyant que celle-ci n'était ni d'humeur sombre, ni disputeuse, mais qu'elle avait ses bons côtés, pourvu qu'elle ne fût empêchée et contrariée en rien dans ses occupations.

— Puis-je aller voir labourer oncle Nathan? demanda Héléne à sa tante, le jour suivant.

— Oui, mon enfant, vas-y si tu veux; et ne sois pas sans cesse après moi à me tourmenter de questions. J'ai encore une vingtaine de livres de beurre à battre, avant que Tom aille au marché.

— Vraiment, tante, j'en suis fâchée pour toi, répondit Héléne, qui regardait la chose comme un grand malheur; puis elle courut dehors rejoindre son oncle, et s'amusa beaucoup à le regarder marchant derrière sa charrue, et traçant de beaux sillons dans toute la longueur du champ.

— Eh bien! mon enfant, aimerais-tu aussi avoir une ferme? lui demanda-t-il pour interrompre le silence.

— Oh! non, mon oncle; je ne voudrais qu'un petit coin de terre, dont j'arracherais les mauvaises herbes, et où je planterais, sèmerais des fleurs que je soignerais et arroserais.

— A ta place, j'aimerais mieux semer du fenouil qui rapporterait quelques sous chez le pharmacien, répliqua-t-il. Pour pouvoir vendre des fleurs, il faudrait être plus près de la ville, car elles risqueraient d'être fanées avant d'arriver sur le marché.

— Je ne les vendrais pas, mais j'en ferais chaque matin un bouquet pour en orner la chambre des pauvres et des malades. Oh! mon oncle, s'écria-t-elle soudain, regarde là-bas: il y a un homme tout en guenilles, les bras levés en haut; quel air terrible! il doit être ivre ou fou.

A cette exclamation, l'oncle Nathan et son fils par-

tirent d'un éclat de rire : — Ce n'est qu'un épouvantail, mon enfant, dit le premier ; ce sont des morceaux de bois recouverts de vieux habits ; on fait cela pour effrayer les oiseaux, car quand ils viennent me voler mon blé, ils croient que c'est moi et s'enfuient au plus vite.

— Veux-tu donc que les oiseaux meurent de faim, mon oncle ? demanda-t-elle tristement.

— Qu'ils meurent ou qu'on leur tire dessus, cela m'est égal, répondit l'oncle.

— Mais Dieu fait attention aux oiseaux, objecta l'enfant.

— Comment le sais-tu ? demanda le paysan, s'arrêtant un instant appuyé contre sa charrue.

— Parce que la Bible en parle beaucoup, fut la réponse d'Hélène. Le roi David a dit : « Le passereau même a bien trouvé sa maison, et l'hirondelle son nid où elle a mis ses petits. » Le Seigneur Jésus disait aussi qu'aucun passereau ne tombe en terre sans la permission de notre Père céleste. Et sais-tu, mon oncle, que Dieu qui aurait pu charger un homme d'apporter du pain à Élie, lui envoya un corbeau ? Il est aussi écrit que nous devons être simples comme des colombes. C'est ma chère maman qui m'a appris tout cela.

— A-t-on jamais vu un enfant raconter autant de choses ? dit Nathan à part lui. Eh bien ! Hélène, continua-t-il, tu auras un petit coin de terre pour planter des fleurs ; et toi, Benjamin, tu lui prendras quelques oiseaux dans tes lacets, puisqu'elle les aime tant.

— Non, mon oncle, je n'en veux à aucun prix, s'é-

cria Héléne; c'est justement parce que je les aime que je préfère les voir en liberté. J'aime les voir quand ils volent, j'aime écouter leurs chants dans le feuillage, tandis qu'un oiseau en cage me rend triste. Non, Benjamin; et si cela ne te donne pas trop de peine, j'aimerais mieux que tu me procurasses des plantes et des graines.

Oubliant sa charrue, l'oncle Nathan se rapprocha de l'enfant et lui demanda avec intérêt : — Quelles sont les fleurs préférées, chère petite ?

— Maman aimait beaucoup la rose de Saron et le lis de la vallée, parce que le Seigneur se compare à eux, répondit Héléne. J'aimerais tant avoir des lis. L'hiver passé, ma pauvre maman ne sachant comment se procurer des vêtements chauds pour elle et pour moi, me fit apprendre par cœur ce beau verset : « Étudiez les lis des champs, comment ils croissent; ils ne travaillent ni ne filent; cependant je vous dis que même Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi ? » Et sais-tu, mon oncle, le Seigneur nous vint en aide; maman se rappela qu'elle avait serré un morceau d'une étoffe, de quoi me faire un manteau, et plus tard elle eut aussi de l'argent pour s'acheter une mante. Elle m'a recommandé de penser à ce verset; et de prier le Seigneur, si je venais à manquer de quelque chose, m'assurant qu'il me donnerait certainement le nécessaire.


— Et il le fera, dit doucement l'oncle Nathan, en essuyant une larme qui avait coulé sur sa joue brunie.

Selon toute apparence, il se réveillait dans le cœur du vieillard un sentiment qu'il avait ressenti dans sa jeunesse ; c'était un effet de l'évangile qu'il avait entendu une fois, mais plus tard l'ambition des biens de ce monde était venue étouffer le germe de l'œuvre divine dans son âme. Ni la prédication de chaque dimanche, ni la mort de son unique sœur, n'avaient remué sa conscience ; mais le Seigneur se servait de cette simple enfant pour jeter au milieu des ténèbres de cette âme endormie dans ses péchés, un rayon de la lumière d'en haut. Dieu établit sa louange « par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent. » Dès lors il se fit chez l'oncle Nathan un changement remarquable. Il resta longtemps accablé sous le poids de ses péchés, jusqu'à ce qu'enfin il trouva, aux pieds de Jésus, la paix et le repos de son âme.

Quant à Hélène, il ne se passait pas de jour qu'elle ne fit part à son oncle bien-aimé ou à ses cousins, de quelqu'une de ces instructions bibliques qu'elle avait reçues sur les genoux de sa mère. Elle ressemblait à ces fleurs suaves et délicates, qui parlent d'humilité aux orgueilleux et d'encouragement aux affligés. Ses enseignements enfantins étaient pour le cœur de ceux qui l'entendaient ce qu'est la rosée aux fleurs embaumées. Peu à peu une influence des plus bénies se fit sentir autour d'elle ; la Parole de Dieu, qui jusqu'alors était demeurée un livre fermé pour l'oncle et ses enfants, fut lue, reçue et appréciée par

chacun d'eux. Les choses du temps présent, la nourriture qui périt, ne furent plus le seul but de leur vie, la seule recherche de leur esprit ; car la grâce de Dieu, qui communique une nouvelle vie à quiconque reçoit Jésus par la foi comme Sauveur, vint faire naître en eux d'autres besoins, d'autres affections ; ils trouvèrent dans cette grâce une réponse à tout ce que le cœur renouvelé peut désirer ; et la Parole du Seigneur leur apportait cette nourriture et ce rafraîchissement dont toute âme a besoin dans cette terre aride, altérée, sans eau. En un mot, le salut était réellement entré dans cette maison.

Plusieurs années se sont écoulées. Vigoureux encore, oncle Nathan, entouré de ses fils, ressemble à un chêne garni de ses branches. Il a une épreuve dans sa vieillesse, celle de voir tante Anna toujours la même, quant à l'état et aux dispositions de son cœur. La pauvre femme, usée et fatiguée par le travail, ne paraît pas vouloir se séparer de ses trésors et de ses idoles ; elle s'y cramponne au contraire avec une ardeur pleine d'angoisse. Et la petite orpheline, qu'est-elle devenue ? Elle n'est plus avec eux ; l'heureuse enfant s'en est allée s'épanouir là où aucun orage ne peut la briser, où la brûlante chaleur du jour ne peut la flétrir. Son corps repose au milieu des lis qu'elle avait plantés, mais son âme est retournée à Celui qui, de bonne heure déjà, l'avait manifestée comme étant au nombre de ses agneaux.







**Un insensé selon le monde, mais sage selon Dieu.**

Tel fut le cas d'un pauvre homme, dont les amis m'ont raconté l'histoire, et je désire vous la rapporter, mes chers lecteurs. Il mourut dans un état que ses alentours taxaient de folie, parce que dans ses rêveries il parlait d'un serpent qui l'avait mordu, et d'un *autre* qui l'avait guéri. Parlait-il d'un autre serpent, ou de quelque ami, c'est ce qu'on ne put jamais définir; mais ce que chacun affirmait, c'est qu'il n'avait pas été guéri. On le disait malade, et malade d'esprit, parce que, bien qu'il eût été élevé dans la religion catholique et qu'il eût conservé un grand respect pour les prêtres, il n'avait voulu se

laisser approcher par aucun d'eux les derniers temps de sa vie : même avant de mourir, il avait refusé « l'extrême-onction, » à laquelle les papistes attachent une si grande importance à l'heure de la mort, et qui aurait été un bienfait dans son état de folie, prétendait-on, si seulement il eût voulu la recevoir. Le fait qu'il avait repoussé tous les secours de la religion suffisait pour qu'on le traitât d'insensé. On racontait que ce vieillard, qui était aveugle, avait toujours été un homme étrange, déjà avant d'avoir, comme on disait, perdu la tête ; et les dernières années de sa vie, il passait son temps à courir partout, mendiant sa subsistance, et se plaignant à tout venant de la lourde charge qu'il avait à porter, fardeau que personne ne connaissait que lui seul, car sa besace n'était pas grande, et en outre, comme vous pouvez le penser, elle était plus souvent vide que pleine. Ce qu'il y avait de plus singulier encore, c'est que tout en se plaignant de sa charge, il murmurait comme à part lui ces mots : « Quand donc aurai-je assez ? quand aurai-je assez ? »

Mais c'était bien plutôt dans le temps où on ne le regardait que comme un peu original, qu'il était un insensé ; et depuis que tout le monde le croyait fou, il était pour la première fois de sa vie dans son bon sens.

Vous serez bien aises, à présent, chers enfants, d'avoir l'explication de la mystérieuse histoire de notre pauvre aveugle. Pour cela, suivons-le un instant par la pensée dans une de ses courses solitaires à travers champs et bois ; tout dans la nature,

autour de lui, était animé par un brillant soleil de printemps, les oiseaux faisaient entendre leurs joyeux chants dans les grands arbres et dans les haies touffues, les abeilles voltigeant en tous sens bourdonnaient dans les prés fleuris; en un mot tout paraissait renaître aux chauds rayons de l'astre du jour, et respirer avec délices l'air pur et vivifiant de la saison nouvelle. Seul, l'infortuné demeurait indifférent à cette scène de bonheur : il était comme accablé sous le poids de son chagrin, son fardeau était si lourd à porter. C'était le prêtre qui l'en avait chargé, et il se croyait obligé de le porter jusqu'à ce que « sa Révérence » voulût bien l'en délivrer moyennant des conditions que le pauvre malheureux ne pouvait remplir. Voici ce qui en était : Tourmenté par le sentiment de ses péchés, il était venu se confesser au curé, quelque temps auparavant, dans l'espoir d'obtenir l'absolution. L'ecclésiastique lui dit qu'il ne pouvait accorder la chose que pour une certaine somme. Comment le pauvre homme parviendrait-il à l'économiser sur les quelques sous qu'il recevait de la charité publique ? C'était là sa préoccupation constante et pourquoi il se répétait sans cesse à lui-même cette question : « Quand donc aurai-je assez ? Quand aurai-je assez ? »

C'est dans ce courant de sombres pensées qu'il poursuivait sa course champêtre, insensible à tout ce qui dans la création proclamait la bonté de Dieu. Soudain son attention fut attirée par un bruit de pas derrière lui : c'était un promeneur qui bientôt l'eut rejoint. Comme à l'ordinaire l'aveugle demanda l'aumône, et

quelques sous tombèrent dans son chapeau. L'étranger continuait sa route, lorsqu'il entendit le mendiant murmurer sa phrase habituelle d'un ton si plaintif et trahissant une si profonde détresse que cela excita sa pitié, et revenant sur ses pas il lui demanda ce qui le tourmentait. La question était faite avec tant de bonté que, sans voir la figure du passant, l'aveugle se sentit attiré vers lui tellement qu'il lui ouvrit son cœur, et lui exposa comment depuis longtemps il soupirait après la délivrance, non d'un fardeau matériel ni de ses infirmités corporelles, mais du poids insupportable de ses péchés.

Mais si les prêtres étaient sans miséricorde, Dieu avait des pensées de grâce à l'égard de ce malheureux. C'est Lui qui envoyait dans ce moment un de ses serviteurs sur le chemin de l'aveugle, pour annoncer à celui-ci le pardon de ses péchés. Le prenant par la main, l'étranger le conduisit sous un arbre, et s'asseyant à côté de lui il ouvrit sa Bible au III<sup>e</sup> chapitre de l'évangile de Jean. Il lui expliqua comment Moïse éleva le serpent au désert, et pourquoi il le fit; comment Israël, ayant péché, de terribles serpents furent envoyés sur eux et les mordaient, en sorte qu'un grand nombre de ceux d'Israël mourut; comment Dieu ordonna à Moïse de faire un serpent d'airain et de le mettre sur une perche, afin que *quiconque* le regarderait après avoir été mordu fût guéri. Puis il lui expliqua comment ceux qui entendent le message de l'Évangile et le croient, sont ceux qui *regardent et vivent*; » car « comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le

Fils de l'homme soit élevé afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Par conséquent, la seule chose que lui, pauvre pécheur, avait à faire, était de croire au Seigneur Jésus-Christ et à l'efficacité de son sang versé sur la croix, lequel « purifie de tout péché, » et cela sans argent, sans aucun prix. L'étranger ajouta encore que comme le serpent d'airain était une figure de ceux qui mordaient les Israélites, ainsi le bien-aimé Fils de Dieu, qui n'a pas connu le péché, « fut fait péché pour nous afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. »

Pauvre vieillard ! combien cette sublime révélation de l'immense amour de Dieu lui parut merveilleuse ; combien toutes ces vérités si nouvelles pour lui frappèrent agréablement ses oreilles ; et lorsque plus tard il les reçut par la foi dans son cœur, le fardeau de ses péchés fut ôté à jamais ; il fut fait « une nouvelle création dans le Christ Jésus. »

Quelques mois après, le même serviteur de Dieu, revenant dans cette contrée, désira revoir le vieil aveugle. Il trouva bien sa maison, mais vide. Le vieux pèlerin avait achevé sa pénible course terrestre, car Dieu l'avait retiré dans son repos auprès de Lui, peu de temps auparavant. Des voisins chez lesquels l'étranger prit des informations, racontèrent à leur manière que l'aveugle était mort fou ; et que ce qui le prouvait, c'est que, avant de mourir, il parlait sans cesse d'« un serpent qui l'avait mordu, et d'UN AUTRE qui l'avait guéri. » Voilà ce que les pauvres sages de ce monde appelaient « mourir fou, »

ignorant que le bienheureux vieillard avait été guéri pour toujours par la vertu du précieux sang de cet AUTRE qui était Jésus.

*« Car la pensée de la chair est la mort ; mais la pensée de l'Esprit, vie et paix ; parce que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. »*

(Romains VIII, 6-7.)



### **La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde.**

*(Suite de la page 108.)*

Au sixième jour de la création, Dieu fit l'homme. Il le créa innocent, c'est-à-dire sans méchanceté, ni corruption, ni convoitise et sans la connaissance du bien et du mal. L'homme, on peut le dire, n'avait pas besoin de cette connaissance ; il n'avait pas besoin de savoir discerner ce qui était bon de ce qui était mauvais ; il n'était pas nécessaire qu'il sût faire la différence entre le bien et le mal, puisqu'il n'avait qu'à jouir avec reconnaissance du bien qui l'entourait. En même temps que l'homme avait tout ce qu'il fallait pour être heureux en Éden, Dieu voulait qu'il fût obéissant ; et son obéissance fut mise à l'épreuve par la défense que lui fit son Créateur de manger du fruit de l'arbre qui était au milieu du jardin. « L'Éternel Dieu commanda à l'homme, en disant : Tu mangeras librement de tout arbre du jardin ; mais

quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point; car, dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. » (Genèse II, 16-17.) L'homme a désobéi; alors le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort.

L'homme ne tomba pas sans avoir été tenté. Le serpent suggéra à son esprit un doute à l'égard de Dieu, et ce doute suffisait déjà pour séparer son cœur de Dieu; or, dès que la créature s'éloigne de son Dieu, elle tombe, parce qu'elle n'est pas capable de se garder elle-même, pas plus qu'elle ne saurait garder ce que Dieu lui confie. (II, 15.) Le doute, en s'emparant d'Adam, fit naître en lui la propre volonté, la convoitise et l'orgueil, un orgueil qui n'était rien moins que la folle prétention d'être égal à Dieu. (III, 1-6.) Or la volonté propre, la convoitise et l'orgueil sont les trois grands traits qui caractérisent tous les hommes dans leur état naturel, comme descendants d'Adam.

L'homme, donc, en voulant se rendre lui-même indépendant de Dieu, se sépara de Lui; et dans cet état d'éloignement, il ne peut plus supporter la présence divine: au contraire, cette présence qui venait éclairer de sa lumière la condition de l'homme et lui faire sentir ce qu'il était devenu, cette présence qui lui rappelait sa faute et ce qu'il avait perdu, ne pouvait être pour lui que la chose la plus insupportable, la plus intolérable. L'homme pouvait se couvrir à ses propres yeux et tâcher de se faire illusion à lui-même, mais devant Dieu il savait qu'il était nu, et il cherche follement à se soustraire à la présence de

Celui qui voit tout, qui connaît tout, en se cachant parmi les arbres du jardin.

La question de Dieu : « Adam, où es-tu ? » était à la fois touchante et accablante pour l'homme. Pourquoi, en effet, l'homme, quand il entendit la voix de l'Éternel qui se promenait dans le jardin à la fraîcheur du jour, avec cette divine familiarité qui pouvait entrer en communication avec une créature innocente, — pourquoi l'homme ne courait-il pas au-devant de Dieu ? Où était Adam ? — Hélas ! il était dans le péché et la nudité.

Tel est l'effet de la parole de Dieu : elle met l'homme à découvert devant Dieu : « Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire. » (Hébreux IV, 12-13.) La vérité est terrible, lorsque la conscience est mauvaise ; elle dévoile la fausseté, l'indépendance, le vain orgueil de l'homme naturel, ainsi que sa folie et son ingratitude.

Mais remarquez ici, chers enfants, que la grâce de Dieu brille déjà dans sa beauté au moment où le péché est entré dans le monde. Dieu fait une promesse, en disant : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta postérité et sa postérité ; celle-ci te broyera la tête, et tu lui broyeras le talon. » (Genèse III, 15.) C'est une promesse faite « à la posté-



rité de la femme ; » le premier Adam n'était pas la postérité de la femme ; c'est le dernier Adam qui est cette postérité, et c'est à lui que la promesse fut faite. Or ce dernier Adam, chers jeunes lecteurs, c'est le Seigneur Jésus : « Le premier homme est tiré de la terre, — poussière ; le second homme est venu du ciel. » (1 Cor. XV, 47.) Il est, Lui, le remède au péché et à toutes ses mortelles conséquences. Remarquez, en outre, que la promesse fut faite avant qu'Adam déchu eût été chassé du paradis. C'est d'abord l'homme qui s'est enfui loin de Dieu, avant que Dieu l'eût mis hors de la paisible demeure dans laquelle il l'avait placé ; mais l'Éternel a dû chasser Adam et Ève du jardin, parce qu'il fallait que son autorité fût maintenue ; il n'était pas possible que le péché demeurât impuni ; il fallait que le jugement intervint. La sainteté de Dieu ne peut pas supporter le mal, elle a en horreur le péché, elle le repousse ; puis, le Dieu saint est aussi un Dieu juste, et sa justice maintient l'autorité qui appartient au Dieu trois fois saint en exécutant un juste jugement contre quiconque fait le mal. (Genèse III, 24.)

Ainsi l'homme fut banni du paradis, et le monde commença. En disant que le monde commença, nous voulons parler du monde comme système organisé et administré par les hommes, indépendamment de Dieu et de ses droits sur la création tout entière. Le monde ne connaît ni Dieu, ni ceux qui sont nés de Lui » (1 Jean III, 1, 6), et son prince c'est le diable. L'homme a péché contre son frère dans le monde, comme il avait péché contre Dieu dans le

paradis ; et nous trouvons, n'est-il pas vrai, chers enfants, dans la mort d'Abel le « juste » l'image frappante de la mort du vrai « Juste, » le Seigneur lui-même. (Genèse IV, 1-15.) Une fois exclu de la présence de Dieu, l'homme, accablé sous le poids de sa peine, cherche à embellir la terre et à mettre de l'ordre dans le monde, car il ne lui restait rien autre. « Alors Caïn sortit de devant la face de l'Éternel, et habita au pays de Nod, vers l'orient d'Éden. Puis... il bâtit une ville, et appela la ville Hénoc, du nom de son fils ; ... et Jubal fut le père de tous ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue ; ... et Tubal-Caïn fut forger de toute sorte d'instruments d'airain et de fer. » (IV, 16-22.) La civilisation, les arts et les plaisirs d'une vie de luxe occupèrent et développèrent l'intelligence de l'homme, qui s'était perdu lui-même en sortant de sa relation avec la sainteté et les perfections divines de son Créateur. Mais là où la volonté de l'homme n'est pas bridée, réprimée par un pouvoir supérieur, une puissance divine, la civilisation ne saurait mettre un frein aux convoitises du cœur humain et à leurs déplorables fruits ; la civilisation, dont on fait un si grand cas dans le monde, peut tromper, pour un moment, le jugement de l'homme quant au véritable état de son cœur, en occupant son intelligence, mais elle ne saurait mettre un frein à la violence de la volonté propre qui ne cherche qu'à satisfaire ses goûts ambitieux et ses passions à travers tous les obstacles. « Et la terre était corrompue devant Dieu, et remplie d'extorsion. » (VI, 11.) Tel était l'état du monde d'alors ; et le

monde qui n'a pas changé aujourd'hui, sera le même, ou plutôt ira en empirant jusqu'au moment où le Seigneur viendra contre lui en jugement.

Au milieu du bruit de la terre  
 Oh ! parle-moi, puissant Sauveur !  
 Entoure-moi de ta lumière,  
 Mets ton empreinte sur mon cœur !

Mon âme vers toi se retire ;  
 Que ferait-elle loin de toi ?  
 Prendrait-elle part au délire  
 De l'insensé qui vit sans loi ?

Écouterait-elle ce monde  
 Qui t'offense et se réjouit,  
 Et dont le bonheur ne se fonde  
 Que sur un faux bien qui périt ?

Quand je vois la foule empressée  
 Se disputer ce bien d'un jour,  
 Vers toi j'élève ma pensée,  
 Et tout devient grandeur, amour.

Seigneur ! donne-moi ta sagesse ;  
 Mets une garde à mes discours.  
 Si le méchant parle et me presse,  
 Viens près de moi, sois mon secours.

*(La suite prochainement.)*





CÈDRE DU LIBAN

### Un jardinier devenu roi de Sidon.

Sidon, ville de la Phénicie, est célèbre dans l'histoire ancienne ; elle est située sur la côte orientale de la Méditerranée, dans une plaine étroite, au pied du Liban, et son antiquité est très grande, puisqu'elle fut fondée par Sidon, l'aîné des onze fils de Canaan. Elle n'était d'abord, selon toute probabilité, qu'un établissement de pêcheurs, lesquels, en se familiarisant avec la mer, finirent par

devenir de fameux navigateurs (Ézéch. XXVII, 8) ; en outre leur ville était dotée par la nature d'un port excellent, en sorte que ces circonstances réunies firent bientôt de cette place un centre commerçant et maritime des plus importants, dont la renommée s'étendait au loin.

Homère, un auteur païen, en parlant de leur commerce florissant, mentionne que les Sidoniens possédaient de nombreux vaisseaux qui parcouraient toutes les mers, et qui étaient réputés les plus rapides voiliers du monde.

La Bible fait souvent allusion à Sidon, et fréquemment elle la nomme en même temps que Tyr sa rivale, que vous trouverez sur la carte à trente kilomètres plus au sud. Au chapitre X de la Genèse, on lit que « les limites des Cananéens furent depuis Sidon jusqu'à Gaza. » A l'époque de Josué, elle avait acquis déjà une importance considérable, et l'on sait que ses rues étaient d'une longueur de plusieurs lieues : « Ils les battirent et les poursuivirent jusqu'à Sidon la grande. » (Josué XI, 8 ; et XIX, 28.)

Lors de la conquête de Canaan, Sidon échut en partage à la tribu d'Aser pour former la limite septentrionale de la terre promise, mais les Hébreux ne parvinrent jamais à se rendre maîtres de cette cité. (Comp. Juges I, 31 ; III, 1-3 ; X, 11-12 ; XVIII, 7.)

On y fabriquait du verre, des toiles de lin d'une extrême finesse, des étoffes précieuses et toute sorte d'objets d'art. Ses ouvriers étaient fort recherchés, et Salomon en fit venir un grand nombre pour les employer à la construction du temple de Jérusa-

lem ; « car, disait-il, il n'y a point de gens parmi nous qui s'entendent, comme les Sidoniens, à couper le bois. » (I Rois V, 6.) Dans I Chroniques, XXII, 4, on voit que « les Sidoniens et les Tyriens amenaient à David du bois de cèdre en abondance. » Au retour de la captivité, les enfants d'Israël réclamèrent de nouveau le secours des Sidoniens et des Tyriens pour le relèvement de la maison de Dieu. (Esdras III, 7.)

Tout en faisant partie de la confédération phénicienne dont le sénat siégeait à Tripolis, Sidon, de même que Tyr, avait conservé la liberté de se gouverner elle-même, et cette ville avait ses rois particuliers dont l'histoire nous a transmis les noms de quelques-uns. C'était parmi les plus riches marchands d'entre eux que les habitants de la populeuse cité choisissaient leurs souverains. (Comp. Ésaïe XXIII, 2, 8 ; Jérémie XXV, 22 ; XXVII, 3.) Elle atteignit l'apogée de sa prospérité de l'an 1500 à 1200 avant Jésus-Christ. Au temps de David, vers l'an 1000, elle paraît être sous la dépendance de Tyr, puis, plus tard, sous celle des Syriens, celle des Chaldéens et celle des Perses, tout en conservant ses rois nationaux. L'an 351 avant Jésus-Christ, elle fut détruite par Artaxercès, après que quarante mille vaincus eurent péri dans la lutte. Mais bientôt les vaillants défenseurs s'émancipent, relèvent la ville de ses ruines, et se placent sous la protection d'Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine. Celui-ci déposa Straton que le roi Darius avait établi comme gouverneur de Sidon, et permit aux habitants de

nommer un roi de leur choix. Les Sidoniens voulurent un rejeton de la race royale ; mais il ne restait plus du sang de leurs anciens rois qu'Abdolonyme, lequel était réduit par la pauvreté à exercer le métier de jardinier. Ce fut lui que l'on proposa : on prépara un manteau royal de grand prix que Héliestion, lieutenant d'Alexandre, et les habitants les plus distingués de la ville furent chargés de lui présenter, en lui annonçant qu'il était appelé au trône. Le pauvre vieillard ne savait ce qu'on lui voulait. « Respectez mon âge, disait-il ; pourquoi vous railler de ma misère ? » Longtemps, il lui sembla que c'était un songe. Il finit par demander avec instance qu'on donnât la royauté à un autre qui fût plus digne que lui de cet honneur. Sans égard à ses représentations, on le dépouilla des haillons qui témoignaient de sa misère ; on le lava ; on lui mit le riche manteau de pourpre tout brodé d'or ; on le proclama roi en plein air, et on lui prêta le serment de fidélité.

Alors, tombant à genoux, il s'écria d'une voix étouffée par les soupirs : « Dieu de miséricorde, comment te témoigner ma reconnaissance pour tant de bonté. Je ne suis qu'un pauvre pécheur, indigne d'un si haut rang ; mais puisque tu as voulu qu'il en fût ainsi, fais-moi la grâce, donne-moi la capacité de gouverner mes sujets selon la divine volonté. »

Ensuite Abdolonyme fut présenté au roi de Macédoine, qui lui dit : « Toi qui es issu du sang des rois, comment as-tu pu supporter une si affreuse misère ? » — « Plût au ciel, répondit-il, que je pusse supporter l'éclat de la dignité royale, comme j'ai

supporté ma misère ; je n'avais pas beaucoup, mais j'avais toujours assez et j'étais content. » Alexandre lui fit de grands présents et l'enrichit des dépouilles des Perses.

Sous le gouvernement d'Abdolonyme, Sidon fut un état puissant et prospère, parce que rien n'est plus facile au Seigneur que de faire beaucoup de peu et avec peu.

De terribles prophéties, prononcées contre Tyr et Sidon, se sont accomplies sur ces villes, à cause de la corruption et de la méchanceté qui y régnaient par suite du luxe et de l'oisiveté qu'amènent avec elles les richesses amassées en vue de la satisfaction des convoitises et des ambitions du cœur naturel. « Fils d'homme, tourne ta face vers Sidon, et prophétise contre elle ; et dis : Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Voici j'en veux à toi, Sidon, ... j'enverrai donc dans elle la mortalité, et le sang dans ses places, et les blessés à mort tomberont au milieu d'elle par l'épée qui viendra de toutes parts sur elle ; et ils sauront que je suis l'Éternel. » (Ézéch. XXVIII, 21-23.) — « Qu'ai-je aussi à faire de vous, Tyr et Sidon, et de vous toutes les limites de la Palestine ? Me rendrez-vous ma récompense, ou me voulez-vous irriter ? Je vous rendrai promptement et sans délai votre récompense sur votre tête. » (Joël III, 4.) — « Sois honteuse, ô Sidon ! » (Ésaïe XXIII, 4.) — « Ainsi m'a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Prends de ma main de ce vin de cette fureur-ci, et en fais boire à tous les peuples auxquels je t'envoie. Ils en boiront, et



ils en seront troublés, et ils en perdront l'esprit, à cause de l'épée que j'enverrai parmi eux. Je pris donc la coupe de la main de l'Éternel, et j'en fis boire à toutes les nations auxquelles l'Éternel m'envoyait; ... à tous les rois de Tyr, et à tous les rois de Sidon. » (Jérémie XXV, 15-22.) — « Ainsi m'a dit l'Éternel : Fais-toi des liens et des jougs, et les mets sur ton cou; et les envoie au roi d'Édom, et au roi de Moab, et au roi des enfants de Hammon, et au roi de Tyr, et au roi de Sidon. » (XXVII, 2-3.) — « Le jour vient pour ravager tous les Philistins; pour retrancher à Tyr et à Sidon quiconque restera pour les secourir. » (XLVII, 4.)

Ces prédictions eurent un commencement d'accomplissement à l'occasion des guerres dont nous avons déjà parlé; puis la décadence annoncée à ce peuple égaré dans ses voies, loin de Dieu, vint à son comble sous l'empire romain, alors que cette puissance ennemie prit possession de la Judée et de la Syrie, dont Tyr et Sidon partagèrent le malheureux sort, 64 ans avant la venue du Christ.

Le Seigneur Jésus fait allusion à la chute de ces deux villes, lorsqu'il reproche à Chorazin et à Bethsaïda leur incrédulité : « Mais je vous dis, ajouta-t-il, que le sort de Tyr et de Sidon sera plus supportable au jour de jugement que le vôtre. » (Matth. XI, 22.)

Ainsi, l'ancienne magnificence de Sidon a complètement disparu pour toujours; ses vaisseaux marchands ont cessé de sillonner les mers; son port est obstrué par les sables amoncelés, et sur les ruines

de l'antique et opulente cité phénicienne s'élève aujourd'hui la pauvre bourgade de Saïda où l'on rencontre, en fait de restes d'une splendeur déchue, quelques colonnes brisées et de nombreux fragments de mosaïques. Il y a aussi dans les flancs de la colline voisine nombre de tombeaux intéressants au point de vue de l'art et de la science historique.



### Le cocotier.

Le cocotier est un palmier à feuilles ailées, longues de douze à quinze pieds, larges de trois pieds environ, et composées de deux rangs de folioles. Du milieu de ces feuilles sortent de longues spathes qui s'ouvrent par le côté et laissent échapper une panicule de fleurs sessiles, d'un blanc jaunâtre. Les fleurs femelles sont à la base, et les fleurs mâles, beaucoup plus nombreuses que les autres, occupent le sommet de la panicule. Aux fleurs femelles succèdent des fruits appelés *cocos* ovoïdes, à trois angles arrondis. La première enveloppe, ou *brou*, est épaisse, très fibreuse et unie, de couleur gris-brun à l'extérieur. Au-dessous de ce brou se trouve une coque à peu près de la grosseur d'un œuf d'autruche, marquée à sa base de trois trous inégaux, contenant une amande à chair blanche, ferme et d'un goût fort délicat.

Un voyageur parcourait ces pays situés sous un ciel brûlant, où la fraîcheur et l'ombre sont si rares et où l'on ne trouve qu'à des distances considérables

quelque habitation où l'on puisse goûter un repos que la fatigue de la route rend si nécessaire. Accablé et haletant, ce pauvre voyageur aperçoit une cabane entourée de quelques arbres au tronc droit, élevé et surmonté d'un gros bouquet de feuilles très grandes, dont les unes relevées et les autres pendantes avaient un aspect élégant et agréable ; rien d'ailleurs, autour de cette cabane, n'annonçait un terrain cultivé. A cette vue qui ranime ses espérances, le voyageur rassemble ses forces épuisées, et bientôt il est reçu sous ce toit hospitalier. Son hôte lui offre d'abord une boisson aigrelette, qui le désaltère et le rafraîchit. Lorsque l'étranger eut pris quelque repos, l'Indien l'invita à partager son repas : il servit divers mets contenus dans une vaisselle brune, luisante et polie ; il servit aussi du vin d'une saveur extrêmement agréable. Vers la fin du repas, il offrit à son hôte des confitures succulentes, et lui fit goûter d'une fort bonne eau-de-vie. Le voyageur étonné demanda à l'Indien qui, dans ce pays désert, lui fournissait toutes ces choses. — « Mes cocotiers, lui répondit-il. L'eau que je vous ai offerte à votre arrivée est tirée du fruit avant qu'il soit mûr, et il y a quelquefois des noix qui en contiennent trois ou quatre livres. Cette amande d'un si bon goût est le fruit dans sa maturité ; ce lait, que vous trouvez si agréable, est tiré de cette amande ; ce chou si délicat est le sommet d'un cocotier ; mais on ne se donne pas souvent ce régal, parce que le cocotier dont on a ainsi coupé le chou, meurt bientôt après. Ce vin, dont vous êtes si content, est aussi fourni par le cocotier : on

fait pour cela des incisions aux jeunes tiges des fleurs, il en découle une liqueur blanche qu'on recueille dans des vases, et qui est connue sous le nom de *vin de palmier*. Exposée au soleil, elle s'aigrit et donne du vinaigre. Par la distillation, on en obtient cette bonne eau-de-vie que vous avez goûtée. Ce même suc m'a encore fourni le sucre pour ces confitures que j'ai faites avec l'amande. Enfin toute cette vaisselle et ces ustensiles qui nous servent à table, ont été faits avec la coque des noix de cocos. Ce n'est pas tout ; mon habitation elle-même, je la dois tout entière à ces arbres précieux : leur bois a servi à construire ma cabane ; leurs feuilles sèches et tressées en forment le toit ; arrangées en parasol, elles me garantissent du soleil dans mes courses ; ces vêtements qui me couvrent sont tissus avec les filaments de ces feuilles ; ces nattes qui me servent à tant d'usages différents en proviennent aussi. Les tamis que voilà, je les trouve tout faits dans la partie du cocotier d'où sort le feuillage. Avec ces mêmes feuilles tressées on fait encore des voiles de navires ; l'espèce de bourre qui enveloppe la noix est bien préférable à l'étope pour calfeutrer les vaisseaux ; elle pourrit moins vite et se renfle en s'imbibant d'eau. On en fait aussi de la ficelle, des câbles et toutes sortes de cordages. Enfin, je dois vous dire que l'huile délicate qui a assaisonné plusieurs de nos mets, et qui brûle dans ma lampe, s'obtient en exprimant l'amande fraîche. » (La fin au prochain numéro.)

---



**La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde.**

*(Suite de la page 131.)*

Nous avons vu, chers enfants, dans notre précédent article, comment la terre était devenue ce que la Parole appelle *le monde*. Sortie si belle des mains du Créateur qui avait pu dire, en considérant ses œuvres que « voilà tout ce qu'il avait fait était très bon, » elle était devenue entre les mains des hommes, faisant leur volonté propre, une « terre corrompue devant Dieu et remplie d'extorsion » ou de violence. Mais la grâce de Dieu ne se laisse jamais sans témoignage au milieu des déplorables consé-

quences du péché de l'homme; au contraire, elle trouve, dans le triste état de choses qui résulte de la désobéissance, l'occasion de se montrer dans toute sa beauté et sa perfection, et cela déjà en Éden, au moment où le péché y est entré. Le jugement que Dieu prononce alors sur le Serpent, annonce en même temps « la postérité de la femme. » Cette postérité, ainsi que nous vous l'avons dit, c'est Jésus, le Sauveur. Ensuite, dans l'exemple d'Abel qui, bien qu'il soit mort, parle encore (Hébreux XI, 4), nous avons d'un côté le témoignage de la puissance du mal et de Satan dans le monde, et de l'autre côté le témoignage de la réception que Dieu réserve au juste, s'approchant de Lui par un sacrifice qui reconnaît le péché et qui en fait l'expiation. Abel pose la base d'une espérance étrangère à ce monde; c'est une espérance céleste qui a pour objet Celui que Dieu a reçu, mais que le monde a rejeté en le sacrifiant à la haine des méchants.

L'enlèvement d'Énoch, qui « marcha avec Dieu » (Genèse V, 24-24; Hébreux XI, 5-6), confirme cette espérance et contribue à assurer la foi de ceux qui croient que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le craignent; qui croient qu'il y a une félicité que le monde ne peut ni donner, ni ôter. Ces choses, quoiqu'elles fussent encore obscures, n'étant que l'ombre des choses à venir, nourrissent et soutinrent la foi de ceux qui eurent le désir de marcher avec Dieu, tandis que le mal allait toujours croissant; et quand ce mal fut arrivé à son comble, Dieu suscita encore un autre témoignage dans la per-

sonne de Noé ; mais celui-ci dut traverser le jugement qui mit fin par un terrible déluge à l'effrayant développement de l'impiété qui n'avait cessé de prévaloir, malgré tous les témoignages déjà donnés. Le témoignage apporté par Noé (Genèse VI, 8-22 ; VII-IX ; Hébreux XI, 7) n'était pas en rapport avec les affections qui animent le cœur des saints ; il n'était pas d'une nature propre à séparer l'âme pieuse du monde ; mais il était un témoignage du jugement du monde lui-même, jugement qui, tout en montrant qu'un gouvernement divin s'exerçait, fut le moyen de préserver de la ruine générale un petit résidu juste, dans l'arche du salut que Dieu lui avait montrée.

Une longue période de temps s'est écoulée depuis le bannissement d'Adam du paradis terrestre jusqu'au déluge de Noé ; mais durant tout ce temps l'humanité ne formait qu'une seule famille, une race unique ; en outre, il n'y avait point encore d'idolâtrie dans le monde, et l'homme était abandonné à ses propres voies, bien que Dieu ne se laissât pas sans témoignage : mais il n'y avait pas de répression extérieure du mal. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le mal devint tellement insupportable qu'il ne fallut rien moins que le déluge pour y mettre fin.

Après ce jugement de Dieu par les eaux, un monde nouveau commença, et le principe du gouvernement fut introduit sur la terre : en vertu de ce principe, l'homme qui verserait le sang de l'homme devait être mis à mort. « Celui qui aura répandu le sang de l'homme dans l'homme, son sang sera répandu ; car

Dieu a fait l'homme à son image. » (Genèse IX, 6.) Dieu mettait ainsi un frein à la violence et à la pratique du mal ; mais le cœur de l'homme, dans un monde éloigné de Dieu, n'en demeurerait pas moins ce qu'il était. « L'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal *en tout temps*. » (Genèse VI, 5.) « Le cœur des hommes est plein au dedans d'eux-mêmes d'envie de mal faire. » (Ecclés. VIII, 11.) « Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses ; qui le connaîtra ? » (Jérémie XVII, 9.) Quant à Noé, hélas ! il fit comme Adam avait fait dans le paradis, et comme tous les hommes ont fait depuis que le péché est entré dans le monde : il faillit à la position dans laquelle Dieu l'avait placé après le déluge.

Puis vient l'histoire de la tour de Babel, qui donne naissance à deux grands principes qui caractérisèrent désormais le monde, et qui subsistent encore de nos jours. Ce sont :

1<sup>o</sup> L'humanité *divisée* en tribus et en nations, prenant *les démons pour leurs dieux*.

2<sup>o</sup> Dieu prenant un homme dans sa grâce, duquel il fait le chef d'une famille, la souche d'une race *qui Lui appartient* en propre.

En effet, jusqu'à Babel, soit avant, soit après le déluge, il n'y avait eu qu'une seule race humaine, une seule famille. Dès lors, en conséquence du jugement que Dieu fit tomber sur les hommes en confondant leur langage, parce qu'ils cherchaient à s'élever sur la terre et à se faire un nom, en s'établissant un centre civil et politique qui les rendit forts ; en conséquence



de ce jugement, disons-nous, les hommes ne purent plus s'entendre : ils durent forcément se séparer et se disperser, et la gigantesque tour, témoin de leur folie et de leur orgueil, demeura inachevée. Ainsi commencèrent les peuples, les familles et les langues ; et des démons prennent la place de Dieu lui-même devant les yeux et l'imagination des hommes ; l'idolâtrie paraît et règne au milieu des nations, même parmi ceux que Dieu avait le plus rapprochés de Lui, la race de Sem. Ce n'est plus seulement l'homme mauvais, corrompu, péchant contre Dieu dans l'activité d'une volonté indépendante ; mais l'homme ôtant à Dieu sa place, méconnaissant Dieu, et reconnaissant des démons pour ses dieux.

Ce fait donne lieu à la vocation d'Abraham. Le Dieu de gloire apparaît à Abraham et l'appelle à quitter son pays, sa famille et la maison de son père. « Or l'Éternel avait dit à Abram : Sors de ton pays, et d'avec ta parenté, et de la maison de ton père, et viens au pays que je te montrerai ; et je te ferai devenir une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom grand, et tu seras bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » (Genèse XII, 1-3.) « Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât en Charran, et il lui dit : Sors de ton pays et de ta parenté, et viens au pays que je te montrerai. Alors, sortant du pays des Chaldéens, il habita en Charran ; et de là, après que son père fut mort, Dieu le fit passer

dans ce pays où vous habitez maintenant. » (Actes VII, 2-4.) « Vos pères, Taré, père d'Abraham et père de Nachor, ont anciennement habité au delà du fleuve, et ont servi d'autres dieux. Mais j'ai pris votre père Abraham de delà le fleuve, et je l'ai fait aller par tout le pays de Canaan, et j'ai multiplié sa postérité. » (Josué XXIV, 2-3.) Il fallut qu'Abraham rompit entièrement avec tout l'ordre de choses établi par Dieu, même dans les relations les plus intimes ; il faut qu'Abraham soit pour Dieu et pour Dieu seul. La grâce souveraine l'a choisi : étant appelé de Dieu, il marche par la foi et les promesses lui sont données ; il devient le chef d'une race qui devait hériter des promesses en dehors du monde. Ce principe peut trouver son application d'une manière spirituelle dans les chrétiens, comme il s'applique selon la chair à Israël ; mais en quelque manière que cela s'applique, même s'il s'agit de Christ lui-même, l'héritier de la promesse tire ses droits du fait qu'il est « la semence » ou « la postérité d'Abraham. » (Voyez Romains IV, 9-18 ; Galates III, 7-18, 29 ; Actes III, 25 ; etc.) La graine de l'olivier se retrouve dans ceux qui croissent sur la racine d'Abraham, le père de tous les croyants ; que ce soit dans un peuple, comme Israël qui était la semence selon la chair, ou dans ceux qui, ayant cru sur le principe de la foi, ont part aux bénédictions promises, parce qu'ils sont « de Christ » la vraie semence de la promesse.

(La suite prochainement.)



## Le cocotier.

(Suite et fin de la page 140.)

L'étranger écoutait avec étonnement et admirait comment ce pauvre Indien, n'ayant que des cocotiers, avait néanmoins par eux absolument tout ce qui lui était nécessaire. Lorsque le voyageur se disposait à partir, son hôte lui dit : « Je vais écrire à un ami que j'ai à la ville ; vous vous chargerez, je vous prie, de mon message. » — « Oui, et sera-ce encore le cocotier qui vous fournira ce qu'il vous faut ? » — « Justement, reprit l'Indien ; avec de la sciure des branches j'ai fait cette encre, et avec les feuilles ce parchemin ; autrefois on en faisait toujours usage pour les actes publics et les faits mémorables. »

Nous ajouterons deux observations à ce récit : d'abord que le cocotier, dont les fruits sont si précieux, n'en donne pas seulement une fois par an comme les autres arbres, mais qu'on en fait jusqu'à deux ou trois récoltes la même année. Notre seconde observation portera sur le soin avec lequel la noix du cocotier est enveloppée et défendue, soin qui est en rapport avec le lieu où croit cet arbre. C'est le plus souvent au bord de la mer, ce qui fait que ses fruits sont exposés à y tomber ; et s'ils n'étaient pas aussi bien garantis, ils se noieraient ou se pourriraient sans être d'aucune utilité ; au lieu de cela, ils nagent sans que l'humidité les pénètre, et on les recueille sans qu'ils aient été endommagés.

D'après ce que nous venons de dire, nous voyons

que le cocotier est un de ces rois-végétaux que la main bienfaisante du Créateur a dotés d'une manière si libérale, qu'à eux seuls ils peuvent fournir tout ce qui est nécessaire à la vie. Nous serons encore plus frappés de cette bonté de Dieu si nous réfléchissons que le cocotier croit dans ces pays où la chaleur et la stérilité du sol rendent les habitations plus rares, où par conséquent les hommes vivent isolés et manqueraient souvent de ce qui leur serait nécessaire si, comme nous, ils étaient obligés de le tirer de tant de sources différentes; mais un Indien, avec ses cocotiers, comme nous avons pu nous en convaincre par le récit qui précède, possède absolument tout ce qu'il lui faut pour ses besoins temporels.

Cet intéressant cocotier, fournissant ainsi à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance, ne nous conduira-t-il pas à considérer que ces besoins ne sont pas les seuls auxquels il faille penser : que ceux qui regardent notre âme sont bien autrement importants, et que si c'est pour l'homme un grand bonheur de posséder un arbre tel que le cocotier, il y a un bonheur bien plus réel encore qui consiste à trouver à satisfaire les besoins de notre âme? Eh bien! Dieu, plus admirable encore dans la grâce que dans les œuvres de ses mains, a répondu d'avance à tout ce que nous pouvions demander, dans l'envoi de son fils unique, le Christ, notre Sauveur. Comme un arbre inappréciable, le Christ est pour ceux qui croient en lui, de quelque nation qu'ils soient, un sûr abri contre les traits de la justice divine; cette justice éternelle n'atteindra jamais

ceux qui se sont jetés entre les bras du Sauveur, lequel sera pour eux « comme le lieu auquel on se retire à couvert du vent, et comme un asile contre la tempête; comme les ruisseaux d'eau dans un pays sec, et l'ombre d'un gros rocher en une terre altérée. » (Ésaïe XXXII, 2.) Mais un asile n'est pas tout : il faut encore à l'homme des aliments pour conserver sa vie ; l'arbre de l'Indien lui en donnait abondamment; notre âme de même trouve auprès de son Sauveur tout ce qu'il faut pour l'entretien de la vie spirituelle; il nous le dit lui-même : « Je suis venu afin que mes brebis aient la vie, et *qu'elles l'aient en abondance.* » (Jean X, 10.) Il nous donne le pur lait de sa Parole, afin que nous croissions par lui à salut (1 Pierre II, 2); il nous fortifie et nous guérit par l'huile de sa grâce et le vin de son amour (Luc X, 34); il nous revêt des vêtements du salut, et nous couvre du manteau de la justice (Ésaïe LXI, 10). En un mot, nous trouvons en Jésus tout ce qui est nécessaire à notre âme, car il est, Lui, véritablement *l'arbre de vie.* (Apoc. XXII, 2; II, 7.)

(Leçons de botanique.)



### Louange au Seigneur.

Louons de tout notre cœur  
 Le Seigneur;  
 Qu'envers lui le faible enfant  
 Soit reconnaissant.  
 Dans sa grandeur adorable,  
 Ce Sauveur si charitable,  
 Bien qu'il soit au paradis,  
 Veille sur les plus petits.





**« Lâchez la branche ! »**

Henri et Alice C<sup>m</sup> demeuraient dans une grande maison d'un des riches quartiers de Londres. Leurs parents étaient des gens mondains qui n'aimaient pas le Seigneur Jésus, et n'avaient jamais cherché à lui plaire. Ils se rendaient à l'église le dimanche matin, et cela leur suffisait. Jamais M. et M<sup>me</sup> C<sup>m</sup> ne parlaient à leurs enfants de l'amour de Jésus, de sa mort sur la croix ; Henri et Alice ne connaissaient donc pas leur Sauveur.

Un jour du mois de juin, Henri avait alors neuf ans et Alice en avait sept, le facteur leur apporta une lettre pendant qu'ils étaient à déjeuner. La lettre était de leur tante Marie qui demeurait au bord de la mer, et qui invitait les enfants à passer un mois chez elle.

Les enfants furent enchantés ; ils prièrent leurs parents de les laisser aller ; puis, après que le projet eut été bien discuté, on décida que Henri et Alice accepteraient l'invitation de leur tante, et partiraient dans trois jours pour la rejoindre au bord de la mer.

Henri était un brave petit garçon qui n'avait peur de rien ; il se réjouissait beaucoup de grimper sur les rochers et de se baigner dans la mer. Sa sœur, qui était une douce petite fille, aimante et timide, se réjouissait plutôt de pouvoir ramasser des coquillages et creuser des trous dans le sable.

Le jour du départ arriva enfin ; et, après un assez long voyage, ils arrivèrent à leur destination. Tante Marie était à la gare pour attendre les enfants ; elle les reçut très amicalement. Elle n'avait pas vu son neveu et sa nièce depuis trois ans, et fut très surprise de voir combien ils avaient grandi. Eux l'avaient tout à fait oubliée, mais son accueil était si gracieux, son sourire si doux et si aimable, qu'ils perdirent bientôt leur timidité, en sorte qu'avant même d'arriver à sa petite maisonnette sur le rocher, ils jasaient avec elle, sans le moindre embarras.

Aussitôt qu'ils eurent pris le thé qu'on leur avait préparé, ils désirèrent naturellement sortir de la

maison pour voir tout ce qu'il y avait à voir; mais leur tante ne leur permit pas d'aller bien loin de peur qu'ils ne se fatiguassent.

Pendant quelques jours ils s'amuserent à courir autour des rochers, à cueillir des fleurs, à charrier du sable, pour en faire de grands tas sur le rivage. Henri se procura un petit bateau qu'il faisait voguer sur l'eau, et Alice reçut de sa tante une pelle et un petit baquet.

Leur tante Marie était chrétienne, c'est-à-dire qu'elle connaissait et qu'elle aimait le Seigneur Jésus. Son plus grand plaisir était de parler de lui, ou encore de le servir et de lui plaire. Elle savait que Henri et Alice n'entendaient jamais parler de Jésus à la maison, et elle désirait leur faire connaître son amour, sa mort pour eux, et leur parler du lieu où il est maintenant. Lorsqu'ils étaient assis ensemble sur le sable, elle leur racontait des histoires de la Bible on leur répétait de jolis petits cantiques.

Un matin, Henri vit deux ou trois jeunes garçons qui grimpaient le long des rochers escarpés, pour prendre des nids que les oiseaux avaient soigneusement cachés dans les trous et les fentes de ces rochers. Henri les regarda pendant assez longtemps en silence; puis, tout à coup, sa petite figure s'anima et se colora. — « Tante Marie, » dit-il, « voulez-vous me permettre de grimper là-haut avec ces petits garçons? je voudrais trouver aussi des nids d'oiseaux. » — « Non, mon enfant, » dit sa tante; « ce que ces garçons font là est très dangereux; ils



sont habitués aux rochers, mais tu ne l'es pas ; je te prie de n'y plus penser. Bâti-moi plutôt un château dans le sable. »

Mais Henri n'avait plus la moindre envie de s'amuser avec le sable ; ses regards restaient fixés sur les jeunes garçons, et sa tante qui s'en aperçut, le rappela près d'elle.

« Viens ici, Henri, » dit-elle ; « n'aimeriez-vous pas, Alice et toi, à entendre raconter l'histoire d'un petit garçon qui monta une fois sur ces rochers ? »

« Oh ! oui, tante, nous l'aimerions beaucoup, » répondirent les enfants, et ils s'assirent bien près de leur tante qui commença ainsi :

« Il y aura un an au mois d'avril, qu'un jeune garçon, nommé Pierre Pegg, résolut de grimper jusqu'au sommet de ces rochers qui sont là devant nous, pour voir s'il y trouverait des nids et des œufs d'oiseaux. Ses camarades lui dirent que c'était très dangereux, parce que le rocher est très escarpé au-dessous de la place où on trouve les nids, et que si son pied glissait il tomberait certainement et se tuerait, ou du moins se ferait beaucoup de mal. Mais Pierre était décidé à essayer, et, sans vouloir rien écouter, il commença à grimper. Il lui fallut beaucoup de temps pour arriver jusqu'aux trous du rocher où les oiseaux faisaient leurs nids, parce qu'au lieu de pouvoir grimper directement, il dut faire de grands détours, s'accrochant, pour ne pas tomber, aux herbes et aux petits buissons qui croissaient dans chaque fente. Deux ou trois enfants le regardaient d'en bas ; et au moment où Pierre atteignait

enfin son but, un marin qui passait près de là, regarda aussi. En voyant Pierre, il hocha la tête et dit que ce pauvre garçon avait fait une folie, et qu'il aurait bien plus de peine à redescendre qu'il n'en avait eu à monter.

Cependant Pierre avait réussi à mettre sa main dans le trou du rocher; mais n'y trouvant pas de nids, il voulut commencer à redescendre. Ceux qui étaient en bas le regardaient anxieusement, car il leur paraissait avoir un peu de vertige. C'était vraiment terrible pour Pierre de regarder en bas; il était pourtant obligé de le faire en cherchant son chemin; il fit deux ou trois pas en se tournant en arrière et saisit des deux mains une pointe de rocher qui faisait saillie, mais ses pieds glissaient et il semblait très effrayé. Ça aurait été trop long pour le matelot de monter jusqu'au sommet du rocher, pour jeter de là une corde à Pierre; il attendit donc un peu, pour voir comment il pourrait essayer de l'aider autrement.

Pierre avait lâché la pointe de rocher à laquelle il se tenait, pour essayer de nouveau de descendre par le même chemin qu'il avait pris pour monter. Malheureusement son pied glissa encore; une branche qu'il avait saisie se cassa, et le pauvre garçon commença à rouler le long des rochers.

Le marin et les jeunes garçons qui étaient en bas poussèrent des cris d'angoisse et d'horreur; ils pensaient que Pierre allait être broyé, mais au moment où il arrivait à la partie la plus escarpée, vers le bas du rocher, il étendit ses mains et parvint à saisir les

branches d'un petit buisson. Il y resta accroché, appelant au secours ; mais personne n'aurait pu parvenir jusqu'à lui, car il se trouvait sur une petite anfractuosité du rocher tout juste assez large pour qu'il pût s'y tenir debout, mais qui n'aurait pas supporté un poids plus lourd que le sien. Une seule chose lui restait à faire pour sauver sa vie : Le bon matelot se plaça au pied du rocher au-dessous de Pierre, et lui cria : — « Pierre, si tu veux lâcher le buisson et tomber dans mes bras, je te recevrai et tu seras sauvé. Personne ne peut arriver là où tu es, pour te porter secours. »

Pierre regarda en bas. Il y avait une assez grande distance entre lui et le matelot qui était pourtant un homme grand et fort. — « Je n'ose pas ! » dit-il, parlant avec peine, parce qu'il était terrifié et étourdi par sa chute.

« Lâche seulement la branche, » répondit l'homme ; « si tu restes là-haut, tu mourras de froid, car la nuit vient et la mer va monter ; je ne pourrai même plus rester longtemps ici, l'eau atteint déjà mes pieds ! Sois donc raisonnable, et laisse-toi tomber ; je te promets de te recevoir dans mes bras. »

Le pauvre Pierre ne voulut pas le croire ; il continuait à répéter : — « Non, non, je ne veux pas. Je resterai ici jusqu'au matin, alors quelqu'un viendra à mon secours. »

L'obscurité devenait toujours plus grande et bientôt le marin ne vit plus le pauvre garçon ; il fut obligé de quitter le rocher, car l'eau lui arrivait à mi-jambes, et il en eut même jusqu'à la ceinture en

tournant le rocher pour retourner au village. Il courut jusqu'aux premières maisons et raconta ce qui était arrivé. Plusieurs hommes se réunirent sur le sommet avec des cordes ; mais ce fut inutile, car de cette hauteur ils ne pouvaient pas voir l'endroit où était Pierre ; et, si même ils l'avaient vu, le pauvre garçon était trop engourdi par le froid pour pouvoir saisir la corde qu'on lui aurait jetée.

« Le lendemain, son corps fut amené au rivage par les vagues ; il était mort depuis bien des heures. Sans doute, il était tombé du rocher pendant la nuit. »

« Oh ! tante Marie ! » s'écrièrent les enfants, « pourquoi ne s'est-il pas laissé tomber dans les bras du marin ? il aurait été sauvé. »

« Ah ! mes chers enfants, c'est parce qu'il n'avait pas foi aux paroles du marin. Pierre préférait compter sur ses propres forces : il faisait comme beaucoup d'autres personnes que je connais. »

« J'aurais sauté, tante Marie, » dit Henri.

« N'en sois pas trop sûr, mon cher enfant ; mais je veux te mettre à l'épreuve d'une autre manière et voir si tu es vraiment plus sage que la plupart des autres garçons. Si je te disais que tu es en grand danger ; mais qu'en faisant une chose très simple, en ayant confiance en Celui qui est bien plus fort et bien plus compatissant que le marin qui offrait de sauver le pauvre Pierre, tu pourrais être tiré de ce danger et mis en sûreté pour toujours, crois-tu que tu m'écouterais et que tu ferais ce que je te dirais ? »

« Je suis sûr que je le ferais, chère tante, je ne suis pas un poltron, » dit Henri qui espérait que sa

tante allait lui indiquer quelque action hardie et courageuse qu'il pourrait essayer de faire.

« Eh bien, écoutez-moi tous les deux. Vous avez fait jusqu'ici votre propre volonté depuis votre naissance. Il vous a été dit de la part de Dieu qui vous a créés de ne pas faire certaines choses, et vous les avez faites sans penser à Lui. Vous avez quelquefois désobéi à vos parents ; vous n'avez pas toujours dit la vérité, et tout cela montre bien que vous êtes des pécheurs. Vous ne pouvez donc pas être en paix avec Dieu et vous auriez peur de le rencontrer. Vos pieds ont glissé : vous êtes en danger ; comme Pierre Pegg et tous les pécheurs qui restent loin de Dieu, vous êtes sur le bord d'un affreux précipice ; un pas de plus vous placerait peut-être là où il n'y aurait plus aucun espoir de vous sauver ! — Cependant, maintenant encore, au moment où je vous parle, une invitation est adressée à tous ceux qui se sentent en danger ; ils sont appelés à se jeter dans les bras du Seigneur Jésus qui est puissant pour sauver. Lui sait que vous serez perdus, si vous restez éloignés de lui ; et il a dit à ses serviteurs de vous avertir du danger, et de vous engager d'une manière pressante à venir à lui. Je crois, Henri, que si je te disais de faire quelque action grande et difficile, tu essaierais de la faire ; mais ce n'est pas là le message que j'ai pour toi et pour Alice. La Parole de Dieu dit que vous êtes en danger d'aller dans le feu de l'enfer, et que si vous ne renoncez à faire quoi que ce soit par vous-mêmes, si vous ne vous jetez dans les bras de Jésus, croyant qu'il peut vous sauver et que le sang

qu'il a versé sur la croix peut vous laver de tous vos péchés, vous êtes perdus. »

« Qu'est-ce que c'est que d'être *perdu*, ma chère tante ? »

« Cela veut dire être éloigné de Dieu pour toujours et subir un châtement éternel; c'est être misérable, seul, et n'avoir personne pour vous consoler; être dans la souffrance et n'avoir personne pour vous faire du bien; regretter amèrement et pour toujours de n'avoir pas écouté la douce voix de Jésus pendant qu'il était temps.

» Dieu est saint et juste; il ne peut pas permettre à l'homme d'aimer le péché et de vivre dans le péché, sans lui infliger un châtement. Mais Dieu aime les pauvres pécheurs, et il a donné son Fils unique afin qu'il mourût sur la croix pour eux. Jésus a pris sur lui le châtement que nous méritions vous et moi; en le subissant, il a ôté le péché du monde; il est ressuscité des morts sans qu'il restât une seule trace de péché devant Dieu. Dieu ne veut pas que vous soyez punis et que vous soyez perdus pour toujours. Il a dit, au contraire : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

» Maintenant, chers enfants, ne dites pas comme Pierre Pegg : « J'aime mieux rester là où je suis. » Reconnaissez le Seigneur Jésus comme votre Sauveur; jetez-vous dans ses bras; ayez confiance en lui et en sa Parole; alors vous pourrez le louer et le bénir pendant toute l'éternité. »

Henri renonça à grimper sur les rochers. Il pensa beaucoup à ce que sa tante lui avait dit. Avant que

de venir chez elle, il n'avait jamais rien entendu de ces belles vérités ; maintenant il désirait qu'elle lui en parlât le plus possible.

Quand il rentra à la maison ce soir-là, il alla tout seul dans sa petite chambre et se mit à remercier le Seigneur Jésus de ce qu'il avait fait pour lui. Il lui demanda de l'aider à croire à la Parole de Dieu, afin d'avoir l'entière certitude que ses péchés lui étaient pardonnés pour l'amour de Jésus.

La petite Alice aussi crut à cette bonne nouvelle, et bientôt son plaisir le plus grand fut d'entendre parler de son Sauveur. Lorsque, après une visite de six semaines, elle rentra à Londres, elle raconta à sa mère et à sa bonne tout ce qu'elle avait entendu du Seigneur Jésus.

Enfin, tante Marie espère que ces deux chers petits enfants serviront le Seigneur comme de vrais chrétiens, l'aimant et vivant en lui et pour lui, aussi longtemps que Dieu les laissera dans ce monde.

---

### Un seul Dieu.

« Combien y a-t-il de Dieux ? » demandait-on une fois à un petit garçon.

« Un seul, » répondit-il.

« Comment le sais-tu ? »

« Parce que, dit l'enfant, il n'y a place que pour un seul, car Il remplit la terre et les cieux. »

---

## Dieu compte.

Charles et Ida étaient à jouer dans la salle à manger, lorsque leur mère posa un panier de biscuits sur la table, et sortit.

— Qu'ils ont l'air bons, dit Charles, en avançant sa main pour en prendre un. Maman ne les a sûrement pas comptés ; elle ne s'apercevra jamais qu'il en manque un.

— Mais, Charles ! peut-être que Dieu les a comptés, répondit sa sœur.

Ida avait raison. Dieu *compte*, certainement ; car la Bible dit que « les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. » (Matth. X, 30.)


---

## Ce qu'est Jésus.

Plus puissant qu'un ami, plus tendre qu'une mère,  
Toujours auprès de toi se trouvera Jésus.  
Tes larmes, tes soupirs, ta plus faible prière  
Parviendront jusqu'à Lui, par Lui seront reçus !

Doux et compatissant, de son trône de grâce  
Il t'appelle et te dit : Ouvre-moi tout ton cœur !  
Il est fidèle et bon ; jamais Il ne se lasse  
D'écouter, de bénir, de sauver le pécheur.

Va donc à ce Sauveur, qu'en Lui soit ta ressource :  
Dans tes maux, tes chagrins, Il te soulagera ;  
Des consolations Il t'ouvrira la source,  
Et dans le droit sentier sa main te conduira !







**C'est Dieu qui nourrit les mouettes.**

Dans un endroit retiré, sur la côte, au bord de la grande mer, vivait une fois un petit garçon appelé Jaques.

Jaques allait à l'école, mais il n'avait pas de goût pour l'étude. Toute la peine que l'on se donnait avec lui semblait inutile. On n'aurait cependant pas pu l'accuser d'être paresseux et d'avoir mauvaise volonté; mais il était d'une intelligence si bornée, di-

sait-on, que son maître trouva que c'était inutile que l'enfant en apprît davantage. On le retira donc de l'école, et on l'envoya chez sa grand'maman. Heureusement pour lui cette dame était une bonne personne, très patiente, et ce qui valait mieux encore, elle possédait la foi au Seigneur Jésus-Christ. Avec la confiance qu'elle avait que le Seigneur l'aiderait à instruire cet enfant peu développé, elle entreprit de lui enseigner les choses qu'elle savait; seulement, au lieu de commencer par l'alphabet et l'épellation des mots, elle lui parla d'abord de *l'amour de Dieu*. Tous les livres d'étude et autres furent mis de côté pour le moment : un seul toutefois ne le fut pas. Savez-vous lequel, chers enfants? — La Bible. — Oui, la Bible, le livre par excellence, le livre de Dieu. Elle lui en lisait de temps en temps quelque portion, choisissant celles qui paraissaient l'intéresser le plus, entre autres les passages qui parlent de l'amour de Jésus, de ses tendres soins, de sa sollicitude, et qui montrent comment il mourut sur la croix pour des pécheurs, et ressuscita, en sorte que ceux qui croient en lui reçoivent le pardon de tous leurs péchés et la vie éternelle, pour être à jamais avec lui dans la gloire céleste. Elle lui raconta comment Jésus guérissait les malades et ressuscitait les morts; comment il eut pitié, un jour, d'une grande multitude de gens qui se pressaient autour de lui, et les nourrit avec quelques pains et des poissons; et comment Lui, qui est « le Dieu de toute la terre, » nourrit même les oiseaux de l'air. Tout ceci était nouveau pour Jaques, car non-seulement il ne sa-

vait pas lire, mais on ne lui avait jamais fait entendre la Parole de Dieu. Il ne possédait non plus aucun de ces petits livres, tels que « la Bonne Nouvelle » ou d'autres, que vous, chers enfants, avez l'avantage de lire pour vous instruire dans les vérités bibliques. Un jour que sa bonne grand'mère lui disait que c'était Dieu qui nourrissait tous ces oiseaux que nous voyons voltiger au-dessus de nos têtes et dans nos jardins : — Oh ! non, dit le petit garçon ; c'est *nous* qui donnons des miettes aux poules, le matin. Il avait à peine dit cela qu'un vol de mouettes s'éleva dans les airs. — Et qui nourrit ces oiseaux-là ? demanda la bienveillante aïeule. — Dieu, dit l'enfant après un instant de réflexion. — Oui, répéta-t-il, c'est Dieu qui nourrit les mouettes.

Le temps vint où Jaques dut rentrer à la maison ; mais peu après son retour, son père eut le malheur de perdre, à la suite de circonstances fâcheuses, tout le petit avoir qui les faisait vivre ; et « ils commencèrent d'être dans le besoin. » La mère de Jaques n'aimait pas les dettes ; et leurs voisins et leurs amis ne se doutaient nullement de leur grande détresse. Les pauvres enfants devaient souvent se contenter d'un maigre dîner pour tout repas ; et quand venait le soir, il fallait se coucher en pleurant de faim. Un matin, ils se réveillèrent si affamés, qu'ils se mirent à sangloter. — Jaques, dit la maman, le cœur déchiré, va jouer un peu avec eux au bord de la mer. Le petit Jaques, qui était leur aîné, n'avait guère dormi cette nuit-là, tourmenté qu'il avait été par la faim ; mais ce qui l'inquiétait

encore plus, c'était de savoir comment il pourrait venir en aide à sa chère mère. Personne n'aurait pu deviner l'angoisse de Jaques, en voyant sa gaieté apparente, tandis qu'il conduisait sur le rivage ses frères et sœurs pour leur montrer à faire des petites maisons avec le sable. Pendant qu'ils étaient distraits par cet amusement, Jaques s'éloigna d'eux et s'agenouilla à l'écart pour prier. Les mouettes volaient au-dessus de lui ; puis, frôlant de leur brillant plumage la blanche écume des eaux, elles attrapaient dans leur course rapide et joyeuse, aux chauds rayons du soleil, la pâture qui leur était nécessaire. — Mon Dieu, s'écria le jeune garçon, toi qui nourris les mouettes, pourquoi ne nous donnerais-tu pas du pain ? Il s'imaginait, le pauvre enfant, que si Dieu exauçait sa prière, il allait voir du pain descendre d'en haut jusque vers lui ; aussi il ne cessait, tout en priant, de regarder vers le firmament, attendant de voir arriver la réponse à sa demande, tellement que ses petits yeux lui faisaient mal à force de regarder. Fatigué, et le cœur tout triste, il se leva enfin pour retourner vers ses frères et sœurs ; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il vit à ses pieds, sur le sable, quelque chose briller aux rayons du soleil. Il s'arrêta pour le ramasser, et que pensez-vous que ce fût ? Une belle pièce d'or de dix francs, que les vagues avaient sans doute apportée des profondeurs de la mer jusque sur le rivage, pour fournir la nourriture que Jaques avait demandée dans sa prière.

Oui, Dieu avait entendu son cri, — le cri d'un pe-

tit enfant, et il avait envoyé cette délivrance à l'heure du besoin. Vous pouvez facilement vous représenter qu'après cela, Jaques et ses frères ne restèrent pas longtemps à jouer avec le sable; ils allèrent bien vite à la maison pour déjeuner; et quand leur mère sut comment cet argent leur était venu, et qu'ils pouvaient par conséquent en user légitimement, elle l'employa à l'achat des vivres dont ils manquaient. Dix francs ne sont pas beaucoup pour une famille un peu nombreuse; mais pour celle dont nous venons de vous parler, ce fut le commencement de la délivrance; et pareille au petit nuage, grand comme la main, par un temps de sécheresse, la pièce d'or fut un signe de bénédiction pour cette famille dans la détresse. Le Seigneur ne se lasse pas de bénir; le petit Jaques en eut des preuves multipliées, car il eut la joie de voir que « Dieu, qui nourrit les mouettes, » a soin de ceux qui se confient en lui et répond à tous leurs besoins. Les enseignements de sa chère grand'mère ne furent pas perdus pour lui. « La bonté de Dieu, » si merveilleuse envers lui durant les jours pénibles, difficiles de son enfance, l'a conduit à Christ; et en grandissant, il est devenu un de ses serviteurs pour annoncer l'évangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle de sa grâce et de son amour; cet évangile plus merveilleux encore que les réponses accordées aux prières de la foi, puisqu'il nous dit que : « le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde. » « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui, » « Car Dieu a tant aimé

le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle. » En sorte que « celui qui croit en lui n'est point jugé. » Car « par lui est annoncée la rémission des péchés, et de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui. »

Tel est l'amour de Dieu ! l'amour de Dieu pour les pécheurs, pour ceux qui, au lieu d'aimer Dieu, n'ont fait que pécher contre lui. « Christ est mort pour tous, » et maintenant il vit, et « il est capable de sauver jusqu'au bout ceux qui s'approchent de Dieu par lui. » Voilà ce que dit l'évangile ; et c'est par cet évangile que Dieu vous invite à présent, chers jeunes lecteurs, à venir à Lui, afin que vous soyez sauvés et que vous soyez heureux en Lui dès maintenant et à jamais. Alors vous ferez, comme le petit Jaques, l'expérience que Dieu exauce les prières de la foi ; et qu'il est un ami fidèle dans le besoin, un ami dans le cœur duquel sont des trésors de bénédictions actuelles et éternelles, que nul ne saurait ravir à celui qui les possède.



**La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde.**

*(Suite de la page 146.)*

Dans notre précédent aperçu des voies de Dieu envers ce monde et envers les siens, nous sommes arrivés, chers enfants, à la vocation d'Abraham.

Dans l'exemple de ce patriarche, nous voyons que l'appel et la vocation qui viennent de Dieu, demeurent toujours fermes et ne dépendent en rien, quant à leur accomplissement, des phases ou circonstances que traversent ceux qui sont les objets de ces promesses, « car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. » (Romains XI, 29.) C'est en Christ que les promesses faites aux pères trouvent leur réalisation, car Il est venu les accomplir comme témoin de l'invariable vérité de Dieu. « Car je dis que Jésus-Christ a été serviteur de la circoncision, pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères. » (Romains XV, 8.)

Ces promesses faites à Abraham embrassent toute la race dont il est le chef. Mais l'état du peuple héritier change; ils deviennent bientôt insoucians de leurs privilèges, ils s'éloignent du modèle de foi qu'ils avaient eu en Abraham et soupirent sous le joug d'une impitoyable tyrannie, dans le pays d'Égypte. (Exode I.)

Cet état d'esclavage du peuple amène un événement dans lequel un principe de la plus haute importance est manifesté, savoir le principe de la rédemption ou de la délivrance du peuple de Dieu des conséquences du péché et de la dure servitude sous laquelle il était retenu. En poursuivant notre sujet, nous verrons, chers jeunes lecteurs, d'autres faits très intéressants pour nous dans les fruits de la rédemption.

Tandis que les Israélites étaient sous l'oppression de Pharaon, ils crièrent à l'Éternel des armées; leur

cri monta jusqu'à Lui, et il descendit pour secourir les siens et les délivrer. (Exode II; III; VI, 2-9; Actes VII, 32 et suiv.) Mais le Sauveur est aussi le juste Juge; il fallait que dans ses voies envers les siens il maintint ces deux caractères : celui de Sauveur et celui de Juge; car, s'il doit sauver, il faut en même temps que sa justice soit satisfaite, puisqu'un Dieu qui ne serait pas juste ne pourrait pas, moralement, être un Sauveur; et c'est sous ce dernier caractère que Dieu se montre quand il veut délivrer son peuple. Il avait manifesté sa puissance en ordonnant à Pharaon de laisser aller le peuple sur lequel Dieu avait des droits, et cette délivrance est accomplie sans la bonne volonté de l'homme et par le jugement de Dieu. Ainsi Dieu montre ce qu'il est à l'égard du mal et ce qu'il est dans son amour, en sorte qu'il soit connu. Or les enfants d'Israël étaient en un sens plus coupables que les Égyptiens, car ceux-ci n'étaient pas le peuple choisi de Dieu et n'avaient point de part aux promesses; ainsi donc, à cause de la méchanceté des Israélites, Dieu intervient comme un Juge. Mais le jugement qu'ils avaient mérité, au lieu de tomber sur eux, avait été subi par l'agneau pascal, dont le sang mis sur le linteau et les poteaux des portes disait que tout était parfaitement réglé (Exode XI-XII), et Israël échappe au jugement selon la valeur que le sang de la Pâque avait aux yeux de Dieu. (Exode XII, 7, 12-13, 23.) Dieu juge, et Dieu passe par-dessus son peuple coupable à cause du sang que la foi des Israélites avait reconnu. Mais Israël était encore en Égypte : leur délivrance



n'était pas encore effectuée, bien que, en figure, le prix de la rédemption eût été payé. C'est à la mer Rouge que leur sort va se décider : ils seront sauvés ou ils périront. Arrivés à cet endroit, ils semblent perdus sans espoir : leurs ennemis sont derrière eux, le désert est devant eux ; nulle issue ne s'offre à leurs regards, et la mer, figure de la mort et du jugement, aurait pu les engloutir ; mais ils passent « à sec » à travers les eaux dans lesquelles leurs ennemis trouvent bientôt la mort.

Cet événement, chers enfants, place devant nous un type magnifique de ce que Jésus a opéré pour nous : la mort et la résurrection du Christ nous font passer « à sec » bien loin du lieu où nous étions retenus captifs par Satan et où nous étions ses esclaves. Nous voyons ainsi que la rédemption est plus que le simple fait d'être mis à l'abri du jugement de Dieu ; elle est une délivrance opérée par Dieu. Dieu lui-même intervient pour nous, et nous place dans une position toute nouvelle par un acte de sa propre volonté et de sa propre puissance. « Moi, je vous recevrai ; et je vous serai pour père, et vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant. » (2 Corinth. VI, 17-18.) « Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés. » (Coloss. I, 12-14.)

Nous trouvons dans la délivrance d'Israël les figu-

res des grands faits sur lesquels la bénédiction éternelle des croyants est fondée. Cette délivrance nous montre la propitiation, la rédemption et la justification : la propitiation par le sang qui nous délivre de toute imputation du péché en présence de la justice de Dieu, la rédemption et la justification qui nous mettent à l'abri des exigences de cette justice et nous introduisent, en vertu de la valeur du même sang, dans une position toute nouvelle par la résurrection. « Christ a été livré pour nos fautes, et a été ressuscité pour notre justification. » « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons trouvé aussi accès, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » (Romains IV, 25; V, 1-2.)

Mais d'autres principes importants, comme nous l'avons déjà dit, sont la conséquence de la délivrance par la rédemption : Dieu habite avec les rachetés, il habite au milieu d'eux. Il n'habitait pas avec Adam innocent, ni même avec Abraham, appelé par sa grâce, et qui était héritier de la promesse; mais dès qu'Israël est racheté et délivré par la rédemption, Dieu habite au milieu du peuple. « L'Éternel est ma force et ma louange, et il a été mon Sauveur, mon Dieu fort. Je lui dresserai un tabernacle. » « J'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je leur serai Dieu; et ils sauront que je suis l'Éternel leur Dieu, qui les ai tirés du pays d'Égypte pour habiter au milieu d'eux. » « Et la nuée couvrit le tabernacle d'assigna-

tion, et la gloire de l'Éternel remplit le pavillon... La nuée de l'Éternel était le jour sur le pavillon, et le feu y était la nuit, devant les yeux de toute la maison d'Israël. » (Exode XV, 2 ; XXIX, 45-46 ; XL, 34, 38.) Alors la *sainteté* de Dieu et de ses relations avec son peuple apparaissent pour la première fois. Excepté le seul passage où il est question de la sanctification du septième jour, dans le paradis, c'est-à-dire de la mise à part de ce jour, il n'est plus fait mention de la sainteté d'aucune chose, ni de celle du caractère de Dieu, jusqu'au chapitre XV de l'Exode. Dans le chapitre XV et dans le XIX<sup>me</sup>, nous voyons qu'une fois que la rédemption est accomplie, Dieu se présente sous son caractère de sainteté, et montre la nécessité de cette sainteté pour tout ce qui est en relation avec Lui. Comparez Exode III, 5, où Dieu dit à Moïse : « N'approche point d'ici ; déchausse tes souliers de tes pieds, car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte. »

Une autre vérité découle de la rédemption, savoir le fait que les rachetés ne sont plus à eux-mêmes, mais à Dieu qui les a acquis pour Lui ; ils sont consacrés à Dieu, sanctifiés, c'est-à-dire mis à part pour Dieu. Ensuite ils sont amenés jusqu'à Lui, comme Israël l'était. « Vous avez vu... comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi. » (Exode XIX, 4.)

Après la rédemption, Israël entre dans le désert, lequel nous présente l'image du caractère que revêt le monde pour le peuple de Dieu. Le monde, d'où Christ est absent, devient un désert pour celui qui a

la conscience de sa rédemption ; mais c'est aussi dans le désert que Dieu prend soin des siens. Puis l'Éternel fait entrer le peuple en Canaan, dont il l'appelle à prendre possession d'une manière effective ; fait qui nous montre que les victoires que nous sommes appelés à remporter là sont celles que le croyant doit gagner pour être en état de *jouir* dans ce monde des privilèges célestes qui lui appartiennent. Ces privilèges sont siens avant qu'il ait livré un seul combat, remporté une seule victoire ; mais pour pouvoir jouir de ses privilèges, il faut que le chrétien en prenne possession par des victoires.

Le désert et Canaan préfigurent ainsi les deux parties de la vie chrétienne. Dans l'une il s'agit de patience sous la main de Dieu qui nous conduit ; dans l'autre il s'agit de victoires dans nos combats contre Satan, afin que nous jouissions de nos privilèges spirituels, et que nous devenions des instruments pour que d'autres aussi en jouissent.

*(La suite prochainement.)*

---

« **Faites feu, si vous l'osez.** »

Un journal de la Jamaïque raconte l'émouvant récit qu'on va lire :

« On avait arrêté, et jeté dans la prison de Santiago de Cuba, en attendant son jugement, un marin américain, fils de parents anglais, accusé d'avoir pris part à une expédition de flibustiers. L'accusa-

tion était aussi peu vraisemblable que possible ; néanmoins il fut condamné à être fusillé, malgré les protestations des consuls d'Angleterre et d'Amérique, et le jour de l'exécution de la sentence arriva.

Le prisonnier fut conduit au lieu ordinaire de l'exécution, au milieu d'un déploiement solennel de préparatifs meurtriers. Il fut immédiatement suivi du vice-consul d'Angleterre et du vice-consul d'Amérique. Quand on fut arrivé au lieu du supplice, M. Ramsden lut à haute voix une protestation rédigée au nom de l'Angleterre et de l'Amérique, et dans laquelle il déclarait que le condamné était innocent de ce qu'on lui imputait ; que si on le fusillait, les autorités espagnoles seraient coupables de meurtre et auraient à répondre de leur conduite devant les deux gouvernements. Pendant cette lecture, faite d'un ton ferme et déterminé, le prisonnier s'évanouit d'émotion, et les troupes espagnoles, résolues à tout braver pour avoir la vie de ce malheureux, ne dissimulaient nullement leur impatience.

Les autorités espagnoles se consultèrent, mais bientôt l'on informa M. Ramsden et le consul américain que leurs remontrances venaient trop tard, que le prisonnier avait pris les armes contre l'Espagne, et que la sentence devait nécessairement être exécutée. En même temps, l'on donnait aux soldats les premiers mots du commandement d'exécution : « En joue ! »

Ce fut l'affaire d'un instant ; M. Ramsden et le vice-consul américain se précipitèrent avec le drapeau de leurs nations respectives en avant des cara-

bines espagnoles, et couvrirent le condamné en criant : « Arrêtez ! » M. Ramsden enveloppa alors sa personne et celle du prisonnier dans le drapeau de la Grande-Bretagne et, s'adressant au chef qui commande le feu, il s'écrie :

« Messieurs, en qualité de consul de Sa Majesté Britannique, je ne puis rester là et voir tranquillement l'assassinat odieux d'un innocent. C'est mon devoir de protéger sa vie, et vous ne la lui ravirez qu'à travers ces remparts ! Faites feu, si vous l'osez ! » En même temps il s'était placé devant le marin avec des yeux flamboyants et tout ému d'indignation. Le consul, enveloppé dans le drapeau de l'Union, en avait fait autant. Un instant, les Espagnols restèrent ébahis en présence de l'action héroïque des deux consuls. Quant au pauvre condamné, vaincu par l'émotion, il se laissait soutenir et versait des larmes abondantes. On tint de nouveau conseil, le prisonnier fut reconduit en prison et, le soir arrivé, on le relâchait et on le faisait embarquer par le soin des consuls. »

Quelles durent être la joie et la reconnaissance du jeune marin, condamné innocent à une mort ignominieuse et sauvé par le dévouement des consuls ! Mais combien plus profonde est la joie du pécheur qui, justement condamné à la mort par la sainte loi de Dieu, est enveloppé par Jésus du manteau de la parfaite justice et sauvé par grâce d'une éternelle perdition ! C'est cette joie ineffable du salut que le prophète exprime en disant : « Je me réjouirai extrêmement en l'Éternel, mon âme s'égaie en mon

Dieu ; car il m'a revêtu des vêtements du salut, il m'a enveloppé du manteau de la justice. » (Ésaïe LXI, 10.)

Lecteurs, cette joie du salut, l'avez-vous ? car Jésus n'a pas seulement offert de recevoir le coup de mort ; il l'a reçu. De plus : il ne l'a pas reçu pour défendre un innocent, mais pour sauver des coupables. Dieu est satisfait ; sa justice est pleinement satisfaite par cette substitution du Sauveur saint et juste aux hommes coupables, parce que ce Sauveur juste, *c'était Lui*. Dieu s'est manifesté en chair ; « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes. » (2 Cor. V, 19.) « Il est navré à cause de nos transgressions, il est frappé à cause de nos injustices ; le châtiment qui nous apporte la paix était sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. » (Ésaïe LIII, 5.)

Chers enfants, possédez-vous ce grand salut ? S'il en est autrement, pourquoi mourriez-vous ? Ce salut vous est offert sans argent et sans aucun prix. Dieu vous cherche, car, dans sa grâce infinie, il veut que vous échappiez à la colère à venir. Mais, sachez-le bien, si vous persistez dans l'incrédulité, le jour vient où vous devrez rendre compte à Dieu, parce que vous aurez refusé et rejeté un message de paix et d'amour.

« COMMENT ÉCHAPPERONS-NOUS, SI NOUS NÉGLIGEONS UN SI GRAND SALUT ? » (Hébreux II, 3.)



## Les productions de la Palestine.

Nous n'entrerons pas, chers enfants, dans de longs détails sur les produits naturels de la Palestine ; nous désirons seulement vous en présenter un aperçu d'après les données que nous trouvons dans la Parole de Dieu, à ce sujet, lorsqu'elle parle de ce pays, des peuples qui l'habitaient, et du séjour qu'y a fait le Seigneur Jésus durant les trente-trois ans de sa vie ici-bas.

En parlant des animaux de cette contrée, nous vous dirons que les bœufs y étaient, comme chez nous, d'une grande utilité pour l'agriculture ; on les attelait à la charrue ; on leur faisait fouler le blé avec leurs pieds, au lieu de le battre en grange avec des fléaux ; et on les employait à tirer des fardeaux. « Et voici Saül revenait des champs, derrière ses bœufs. » (1 Sam. XI, 5.) « Élie donc partit de là, et trouva Élisée, fils de Saphat, qui labourait, ayant douze paires de bœufs devant lui. » (1 Rois XIX, 19.) « Tu n'emmuselleras point ton bœuf, lorsqu'il foule le grain. » (Deut. XXV, 4.) « Attellez au chariot les deux jeunes vaches ; ... puis prenez l'arche de l'Éternel, et mettez-la sur le chariot. » (1 Sam. VI, 7-8.)

Les brebis et les chèvres étaient en grand nombre ; elles servaient à la nourriture habituelle et aux sacrifices, et la laine entrant comme la matière principale dans les étoffes qui composaient les vêtements des Israélites. « Va maintenant à la bergerie, et prends-moi là deux bons chevreaux d'entre les chè-



vres, et j'en apprêterai des viandes d'appétit pour ton père. » (Gen. XXVII, 9.) « Si son offrande pour l'holocauste est de menu bétail d'entre les brebis ou d'entre les chèvres, il offrira un mâle sans tare. » (Lévit. I, 10.) « Or David ouït dire que Nabal tondait ses brebis. » (1 Sam. XXV, 4.) « On fit des rouleaux de poils de chèvres pour tabernacle au-dessus du pavillon. » (Ex. XXXVI, 14.)

L'âne, mais un âne d'une espèce plus grande et plus forte que la nôtre, était employé au transport des fardeaux, et servait de monture aux cavaliers. « Les ânes sont pour la famille du roi, afin qu'ils montent dessus. » (2 Sam. XVI, 2.) « Voici, ton roi viendra à toi, ... monté sur un âne. » (Zach. IX, 9.)

Les chameaux, capables de supporter longtemps la soif, offraient une grande ressource pour voyager dans les parties sablonneuses du pays, où les sources manquaient souvent. « Éliézer fit reposer les chameaux sur leurs genoux, hors de la ville, près d'un puits. » (Gen. XXIV, 11.)

Les chevaux qu'on voyait en Palestine, y avaient été amenés de l'Égypte, mais il était défendu d'en posséder beaucoup, afin qu'on ne retournât pas en Égypte pour s'en procurer. « On tirait d'Égypte des chevaux pour Salomon. » (2 Chron. IX, 28.) « Il ne fera point un amas de chevaux, et il ne ramènera point le peuple en Égypte pour faire un amas de chevaux ; car l'Éternel vous a dit : Vous ne retournerez jamais dans ce pays-là. » (Deut. XVIII, 16.)

Il n'était pas permis aux Israélites d'entretenir des porcs, ni de manger leur chair, parce que ces

animaux étaient impurs, et que cette nourriture eût aisément engendré des maladies. « Le pourceau, car il a bien l'ongle divisé et le pied fourché, mais il ne rumine nullement ; il vous est souillé. Vous ne mangerez point de leur chair. » (Lévit. XI, 7.)

Les chiens, en Palestine, erraient sans maîtres, comme c'est encore le cas de nos jours. Ils aimaient beaucoup à boire le sang. Des chiens léchèrent le sang d'Achab, et dévorèrent le corps de Jézabel, quand ce roi et cette reine périrent, après avoir fait injustement lapider Naboth. (1 Rois XXI, 23-24 ; XXII, 38 ; 2 Rois IX, 36-37.) On avait pour ces animaux un mépris singulier, et leur nom était une injure. Abisaï disait à David, en parlant de Simhi : « Comment ce chien mort maudit-il le roi, mon Seigneur ? » (2 Sam, XVI, 9.) Cette expression de mépris subsiste encore de nos jours en Turquie, et dans bien d'autres endroits, semble-t-il.

Parmi les animaux sauvages, nous nous bornerons à citer quelques-uns de ceux dont il est question dans la Bible : ce sont le lion, le léopard, l'ours, le loup, le renard, et le schacol, espèce de renard au moyen duquel Samson ravageait les champs de ses ennemis.

« Samson descendit à Timna, et voici un jeune lion rugissant venait contre lui ; et l'Esprit de l'Éternel ayant saisi Samson, il déchira le lion, comme s'il eût déchiré un chevreau. » (Jug. XIV, 5.) « Bénaja descendit aussi, et frappa un lion dans une fosse en un jour de neige. » (2 Sam. XXIII, 20.) « Le prophète s'en alla, et un lion le rencontra ... et le tua. » (1 Rois XIII, 24.)

« Ils ne révèrent point l'Éternel, et l'Éternel envoya contre eux des lions qui les tuaient. » (2 Rois XVII, 25.)

« Le lion de la forêt les a tués, le loup du soir les a ravagés, le léopard est au guet contre leurs villes. » (Jérémie V, 6.)

« David répondit à Saül : Ton serviteur paissait les brebis de son père; et un lion vint, et un ours, et ils emportaient une brebis du troupeau; mais je sortis après eux, je les frappai, et j'arrachai la brebis de leur gueule; et comme ils se levaient contre moi, je les pris par la mâchoire, je les frappai et je les tuai. » (1 Sam. XVII, 34-35.) « Élisée monta ... à Béthel; et comme il montait ..., des petits garçons... en se moquant de lui, lui disaient : Monte, chauve; monte, chauve. Et il regarda derrière lui, ... et les maudit au nom de l'Éternel; sur quoi deux ourses sortirent de la forêt, et déchirèrent quarante-deux de ces enfants-là. » (2 Rois II, 23-24.)

« Samson prit trois cents renards; il prit aussi des flambeaux, et il tourna les renards queue contre queue, et mit un flambeau entre les deux queues, tout au milieu. Puis il mit le feu aux flambeaux, et lâcha les renards aux blés des Philistins qui étaient sur le pied; et il brûla tant le blé qui était en gerbes que celui qui était sur pied, même jusqu'aux vignes et aux oliviers. » (Juges XV, 4-5.) « Prenez-nous les renards, et les petits renards qui gâtent les vignes, depuis que nos vignes ont poussé des grappes. » (Cant. II, 15.)

(La suite prochainement.)



### Le passereau.

Ne vend-on pas deux passereaux  
pour un sou ? Et pas un d'eux ne  
tombe en terre sans votre Père.  
(Matt. X, 29.)

Tout annonce un prochain orage,  
Au loin s'obscurcit l'horizon ;  
Je vois s'agiter le feuillage,  
Et trembler les fleurs du gazon.

Des monts voisins se perd la vue,  
L'hirondelle a volé tout bas,  
L'éclair sillonne l'étendue,  
L'onde s'agite avec fracas.

Lorsque éclatera la tempête,  
Au milieu des vents et de l'eau,  
Dis donc, où sera ta retraite,  
Faible et timide passereau ?

« Celui dont je tiens l'existence  
» Du passereau prendra pitié ;  
» Par sa céleste providence,  
» Je ne serai pas oublié !

» Il prend soin de tout, comme un père ;  
» Il me nourrit dans sa bonté :  
» Je ne tomberai point en terre  
» Sans sa divine volonté ! »



### Les productions de la Palestine.

*(Suite de la page 179.)*

Les renards ou schacols que Samson employa contre ses ennemis, étaient sans doute cet animal que nous connaissons sous le nom de chacal, qui ressemble à la fois au renard et au loup. C'est une sorte de chien sauvage qui se repaît d'immondices et de cadavres. On les rencontre dans les rues de Jérusalem, dont ils sont en quelque sorte les seuls édiles, car c'est sur eux qu'on se décharge du soin de débarrasser la voie publique des saletés qu'on y jette. « Ceux qui demandent que mon âme tombe en ruine ... seront la portion des chacals. » (Ps. LXIII,

9-10.) « Là les bêtes sauvages des déserts rencontreront les chacals. » (Ésaïe XXXIV, 14.) Mentionnons encore le cerf, le daim, le buffle, le chamois, le chevreuil, et le mouton sauvage. (Deut. XIV, 5.) Les voyageurs modernes ont aussi vu des gazelles en quelques endroits du pays. Quant aux animaux dont il est fait mention dans le livre de Job, la plupart, tels que le béhémoth ou hippopotame, le léviathan ou crocodile, la licorne, ne sont pas indigènes dans la Palestine. (Chap. XXXIX, 12-16; XL, 10, 20.)

Parmi les volatiles, il y avait tous ceux que nous avons en Europe : l'aigle, l'orfraie, le faucon, le vautour, le milan, l'autour, le corbeau, le coucou, l'épervier, la chouette, le hibou, le cygne, le cormoran, le pélican, le plongeon, la cigogne, le héron, la huppe, la chauve-souris (Deut. XIV, 12-18); la perdrix (1 Sam. XXVI, 20); la caille (Ex. XVI, 13; Nomb. XI, 31); le paon, qui était alors un oiseau fort rare, que l'on faisait venir de pays éloignés. De nos jours, il n'est plus nécessaire de faire un long voyage pour s'en procurer, mais dans les anciens temps le paon était un objet digne de la cour de Pharaon (1 Rois X, 22; 2 Chron. IX, 21), d'un prix excessivement élevé par rapport à ce qu'il coûte maintenant. Nommons encore l'autruche, dont il est parlé en Ésaïe XIII, 21; XXXIV, 13; XLIII, 20; et Jérémie L, 39. C'est à tort que nos versions ordinaires ont rendu par « chat-huant » le mot hébreu qui s'applique à l'autruche. La même remarque peut être faite au sujet du verset 3 du chapitre IV<sup>e</sup> des Lamentations, qu'il faut lire ainsi : « Même des monstres marins... allaitent leurs petits; mais la fille de mon peuple est devenue

semblable en cruauté à l'autruche du désert. » Le prophète se sert de cette comparaison, parce que cet animal abandonne ses œufs dans le sable du désert.

Les poissons abondaient dans les cours d'eau et dans les lacs. Les Évangiles nous apprennent que Pierre, André, et les deux fils de Zébédée étaient pêcheurs, et tendaient leurs filets dans le lac de Génésareth. (Matt. IV, 18, 21.)

Si nous jetons un coup d'œil sur le règne végétal, nous trouvons que les principales ressources du pays étaient le froment et l'orge, le vin et l'huile. Salomon dit à Hiram, roi de Tyr : « Je donnerai à tes serviteurs ... vingt mille cores de froment, vingt mille cores d'orge, vingt mille baths de vin, et vingt mille baths d'huile. » (2 Chron. II, 10.) Les Israélites récoltaient aussi de l'avoine, du riz, du seigle, des lentilles, des haricots, des concombres, des melons en abondance ; et en fait de fruits, ils avaient les pommes, les poires, les prunes, les pêches, les abricots, les citrons, les oranges, etc.

Un arbre, maintenant assez rare en Palestine, c'est le dattier. Il était autrefois commun, particulièrement dans les environs de Jéricho, en sorte que cet endroit avait reçu le nom de « ville des dattes. » Nos versions appellent cet arbre le palmier, désignant ainsi le genre sans indiquer l'espèce. Il s'élève jusqu'à cent pieds de hauteur, et atteint l'âge de deux siècles ; il recherche les terrains chauds et sablonneux, mais sans craindre l'humidité. Voyez, chers jeunes lecteurs, combien le dattier est utile et précieux : son tronc droit et élancé porte à son sommet

un bouquet de branches feuillées, élégamment recourbées vers la terre, assez longues d'abord (cinq à six pieds), mais se raccourcissant de beaucoup vers le haut de l'arbre. Ses fruits sont réunis par grappes nombreuses dont chacune porte environ deux cents baies. La datte est grosse comme la prune, mais de forme allongée; sa couleur est d'un rouge sombre, sa chair est fort savoureuse et d'un goût agréable. On les mange fraîches, ou pressées en petits gâteaux; on en fait aussi une boisson rafraîchissante qui rappelle quelque peu le vin; on tire parti même du noyau que l'on moule pour le réduire en farine, laquelle sert à la nourriture des chameaux. Avec les branches de l'arbre on fabrique des paniers, avec leurs fibres des cordes, avec les feuilles des nattes, et le tronc, quoique mou à l'intérieur, est assez solide extérieurement pour servir comme bois de charpente. « Débora se tenait sous un palmier (dattier) entre Rama et Béthel, en la montagne d'Éphraïm; et les enfants d'Israël montaient vers elle pour être jugés. » (Juges IV, 5.) « Les grenadiers et les palmiers, les pommiers et tous les arbres des champs ont séché; c'est pourquoi la joie a cessé entre les hommes. » (Joël I, 12; voyez encore Gen. XLIII, 11.)

Le grenadier, souvent mentionné par Moïse et Salomon, est un arbre haut d'environ dix pieds, dont les rameaux tortueux sont recouverts d'une écorce rougeâtre; ses feuilles, semblables à celle du myrte, sont d'un vert tirant sur le rouge; la fleur est grande, belle, rouge pourpre et d'une forme élégante comme celle d'une cloche; le fruit, gros comme une pomme,



est couvert d'une écorce qui rougit à la maturité; il s'ouvre en quartiers, comme l'orange, et ses neuf ou dix loges renferment des grains pleins de pepins et d'une espèce de jus rouge comme du vin, dont le goût doux aigrelet en fait un rafraîchissement agréable et salulaire.

Les mûriers noirs et blancs (Luc XVII, 6), les caroubiers qui portent des fèves contenues dans de grandes gousses en forme de croissant (Luc XV, 16), les sénévés dont la graine fournit la moutarde (Luc XIII, 19), les lentisques au tronc tortueux, les amandiers qui fleurissent aussitôt après les rigueurs de l'hiver, avant même d'avoir poussé des feuilles, et dont le fruit fournit une huile précieuse (Gen. XLIII, 11; Jérém. I, 11; Ecclés. XII, 5), les oliviers au feuillage vert sombre avec des reflets argentés, sont les arbres les plus répandus dans les plaines de la Judée. Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion de voir l'olivier au midi de la France, peuvent s'en faire quelque idée en le comparant pour la forme et la feuille à notre saule. Sans élégance, plutôt difforme, d'un aspect triste, l'olivier est très sensible aux gelées. Éloigné de plus de trente lieues de la mer, il ne donne pas de fruit. Celui-ci est composé d'un noyau très dur enveloppé d'une pulpe charnue, ferme, très huileuse, la forme en est allongée, la couleur d'un vert-grisâtre; on le mange cru, ou assaisonné avec du sel, ou confit de diverses manières; mais ce qui fait son mérite particulier, c'est l'excellente huile grasse qu'on en retire, et qui tient lieu de beurre; on s'en servait aussi pour l'éclairage et

même pour les embaumements. Ce produit était une source de richesse pour les Hébreux ; il est souvent nommé à côté du blé, de la figue et du vin, parmi les choses qui faisaient partie de leur bénédiction. « Pendant six ans tu sèmeras ta terre, et en recueilleras le revenu ; mais en la septième année tu lui donneras du relâche et la laisseras reposer ; ... tu en feras de même de ta vigne et de tes oliviers. » (Ex. XXIII, 10-11.) « Près des vignes et des oliviers que tu n'as point plantés, tu mangeras et tu seras rassasié. » (Deut. VI, 11.) « L'Éternel, ton Dieu, te va faire entrer dans un bon pays, qui est un pays de torrents d'eau... un pays de blé, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers ; un pays d'oliviers qui portent de l'huile, et un pays de miel. » (Deut. VIII, 7-8.) « L'Éternel a un procès avec son peuple, et il plaidera avec Israël... Tu sèmeras, mais tu ne moissonneras point ; tu presseras l'olive, mais tu ne l'oindras point d'huile, et le moût, mais tu ne boiras point le vin. » (Michée I, 2, 15.) Il y avait jadis de nombreuses plantations d'oliviers sur la montagne qui porte ce nom, à quelques minutes au nord-est de Jérusalem. Aujourd'hui cette colline est entièrement nue du côté oriental ; sur le revers occidental les arbres sont rares, et parmi eux il n'y a plus que quelques oliviers extrêmement vieux, et dont le tronc mesure jusqu'à vingt pieds de circonférence. On les trouve surtout sur l'emplacement de Gethsémané, autrement dit Jardin des Oliviers.

*(La suite prochainement.)*





### Les égouts de Londres.

Le jour où l'incendie de funeste mémoire détruisit le vaste entrepôt de coton, près du pont de Londres (c'était un samedi), un batelier manœuvrait une embarcation à voile, dont il était le patron. Comme il descendait la Tamise, son attention fut attirée par la vive lueur qui rougissait le ciel, et aussitôt la pensée lui vint que ce devait être le reflet de quelque grand embrasement. Il savait que dans des catastrophes de ce genre, les occasions de gagner de l'argent ne

manquaient pas ; et voulant profiter d'une si belle aubaine, il donna l'ordre à son camarade de carguer les voiles et de jeter l'ancre. Cela fait, il se hâta de débarquer, alla boire un coup, se battit avec un matelot contre lequel il avait une vieille rancune, et courut vers le pont de Londres. Effectivement, il ne s'était pas trompé ; un immense incendie accomplissait son œuvre dévastatrice ; mais l'unique préoccupation de ce malheureux était le profit que ce désastre lui procurerait à *lui-même* ; son cœur demeurerait sans pitié ni sympathie pour ceux qui en subissaient le dommage.

Oh ! qu'elle est vraie la description divine que la Parole fait de l'homme dans son état naturel, qui est un état de ruine complète ; elle dit que l'homme est « haïssable, se haïssant l'un l'autre. » (Titre III, 3.) C'est après avoir bu et s'être battu que le nôtre s'achemina vers le pont de Londres ; et pas plus tôt il y fut arrivé, qu'il remarqua l'activité des bateliers, non pas pour aider à conjurer le fléau qui était une cause de ruine pour les uns, et de privation de tout travail pour des centaines d'autres, mais pour transporter des batelées de curieux jusqu'au milieu du fleuve d'où l'on pouvait *jouir*, disaient-ils, beaucoup mieux que depuis terre, *de la vue du feu* dans toute son horrible splendeur. Avide de profiter, lui aussi, de cette source de gain, il rebroussa chemin vers l'embarcadère du Vieux-Cygne ; là il s'empara d'un bateau qui n'était pas à lui, et rama à toute vitesse vers l'un des escaliers du quai, en criant d'une forte voix : « Un franc par tête pour voir le feu. » A peine

eût-il atteint les marches, que jeunes et vieux, hommes et femmes, voleurs et débauchés, sautèrent dans l'embarcation et la remplirent en un clin d'œil. Quand elle ne put plus recevoir personne, elle s'éloigna du bord, et ce fut au milieu des jurements, des imprécations, des blasphèmes, des moqueries et d'obscènes plaisanteries que ces gens se mirent en route pour aller « voir le feu. » Quelle scène ! des flammes gigantesques tourbillonnant dans les airs, le fleuve lui-même comme une mer de feu — car, en effet, l'huile et la graisse qui brûlaient à la surface lui donnaient cet aspect, les cris des pompiers, les huées de la populace excitée, le rugissement incessant des flammes, le sifflet strident et le mugissement palpitant des puissantes pompes à vapeur, les clameurs railleuses et désordonnées de ce qu'on pouvait appeler l'écume du peuple dans la grande cité, semblaient ne justifier que trop l'exclamation d'une femme témoin de ce lugubre événement : « On aurait dit que l'enfer lui-même était déchainé. »

Ceux qui disent que pour connaître le genre humain, il faut étudier les individus qui le composent, auraient pu s'instruire à ce sujet la nuit du terrible incendie des entrepôts de coton, à Londres ; là ils auraient pu voir l'homme tel qu'il est. Puis, si l'on se tourne vers CELUI qui « connaissant ce qui était dans l'homme » (Jean II, 25), a bien voulu, de son plein gré, « mourir pour des impies » (Rom. V, 6), combien son merveilleux amour brille d'une manière éclatante et magnifique. Il a vu l'homme perdu, plongé dans l'insondable abîme de la corruption mo-

rale, ayant un cœur désespérément malin par-dessus toute chose, l'homme méchant de sa nature et dans ses voies, et c'est à cause de cela qu'il est venu pour être « le Sauveur du monde. » (1 Jean IV, 14.)

Mais continuons notre récit. Après avoir passé les deux tiers de la nuit à transporter des curieux, et ramassé ainsi une bonne poignée d'argent, notre héros laissa courir le bateau à la dérive, sans même daigner le reconduire là où il l'avait pris, puis il gagna la taverne la plus prochaine, où il passa le reste de la nuit à boire. Le lendemain, dimanche, à dix heures du matin, il trébuchait dans les rues, n'ayant plus un sou sur lui ; ses lèvres étaient brûlantes, sa tête lourde, ses yeux injectés de sang ; et à la maison sa femme et son enfant, dont il ne prenait aucun souci, souffraient de la faim. En vérité « la voie des transgresseurs est dure » (Proverbes XIII, 15), dure pour eux-mêmes, dure aussi pour les autres.

Tandis qu'il errait à l'aventure, un de ses compagnons, voleur de profession, l'aborda : « Sais-tu, lui dit-il, le moyen de faire sa bourse? » Et continuant sur le même ton, le bandit lui apprit que, parmi les bâtiments incendiés, il y avait trois ou quatre magasins remplis de suif de Russie, et qu'il savait par un des employés au service des égouts que la graisse fondue avait coulé dedans, et qu'au contact de l'eau elle s'était figée formant une masse qui, par places, avait jusqu'à quatre pieds d'épaisseur. « Connais-tu quelqu'un qui nous achèterait de ce suif? » lui demanda encore l'aventurier.

« Oui, répondit le batelier; viens seulement avec moi. »

On trouva bientôt un individu, dont le métier était d'acheter les choses volées. Il leur procura des lanternes, des sacs, une fausse clef pour pénétrer dans les canaux souterrains, et leur promit le paiement de la marchandise dérobée dès qu'on la lui livrerait. Quatre autres compères se joignirent à eux pour tenter la dangereuse entreprise, et à trois heures du matin, alors que les rues étaient désertes et silencieuses, ils se glissèrent furtivement le long d'une ruelle du Borough, ouvrirent avec leur clef une des grilles de l'égout dans lequel ils descendirent.

Arrivés au bas de l'échelle de fer, ils s'avancèrent dans le canal, et marchèrent à pied sec pendant quelque temps. Mais soudain celui qui était à la tête de la bande mit son pied dans l'eau et cria : « Arrêtez, voici de l'eau. » « Si tu as peur, va-t'en périr ailleurs, » lui répliqua-t-on avec accompagnement d'affreux jurements ; et notre héros, le batelier, se mit cette fois à la tête des cinq autres vagabonds. Ils continuèrent à avancer, prêts à commettre tous les crimes, le meurtre même s'il le fallait, plutôt que de renoncer à leur dessein. L'obscur souterrain, enveloppé de ténèbres si épaisses qu'il semblait qu'on dût pouvoir les toucher, était envahi par une armée innombrable de rats dont les cris perçants retentissaient sous les voûtes profondes, pendant qu'ils fuyaient devant l'éclat inaccoutumé des lanternes tenues par trois des hommes, et couraient éperdus, çà et là, cherchant à se réfugier dans les embranche-

ments qui aboutissaient au grand canal. A mesure que les malfaiteurs avançaient, l'eau devenait plus profonde, et ils en avaient jusqu'à la ceinture lorsqu'ils se virent arrêtés par le banc de suif. Ils avaient atteint le but de leur ambition, et tandis qu'ils se préparaient à remplir les sacs, le maître batelier poussa plus avant son voyage nocturne pour se rendre mieux compte de l'importance du butin. Mais à peine avait-il fait soixante pas qu'il entendit derrière lui le cri « Au feu ! » poussé par un de ses camarades ; il se retourna aussitôt, et que vit-il ? Un spectacle qu'il n'oublia jamais depuis : c'était l'égout qui avait pris feu. Une flammèche était tombée d'une lanterne, avait allumé du suif, et en un instant un embrasement considérable s'en était suivi. Tout l'espace qui séparait le batelier du reste de la bande était en feu. Ceux-ci s'enfuirent en poussant des cris d'épouvante, sans chercher à porter secours à leur camarade qu'ils abandonnèrent lâchement. Qu'on se représente l'épouvantable situation de ce malheureux : des troupes de rats affolés venaient se heurter contre lui en poussant des cris sauvages ; devant lui toute issue était fermée par un énorme bloc de suif qui ne manquerait pas de s'allumer dès que les flammes l'atteindraient ; derrière lui c'était une rivière de feu, et au-dessus de sa tête des flots de fumée noire et nauséabonde qui le suffoquaient. Il y avait là de quoi faire défaillir le cœur le plus audacieux ; et quant à lui, à la vue de la scène qui l'environnait de toute part, il sentit son sang se cailler dans ses veines. Les atrocités de sa vie passée tout entière se dressèrent de-



vant lui, et se déroulèrent comme un terrible panorama à son esprit frémissant, et ces souvenirs venaient ajouter à l'horreur de la situation du moment. Se voyant privé de toute possibilité d'échapper, il fit vœu, s'il était délivré, de « réformer complètement sa vie; » promesse que, hélas ! tant d'autres avant lui ont déjà faite à l'heure de la détresse, mais que l'homme n'est pas capable de tenir s'il la fait en comptant sur ses forces propres. Et en supposant même que l'homme pût tenir ses promesses de réforme, cela ne serait nullement suffisant pour faire l'expiation du passé, ou pour sauver dans l'avenir.

*(La fin prochainement.)*

---

La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde.

*(Suite de la page 172.)*

Nous avons vu, chers enfants, dans nos précédents articles, combien de choses instructives nous sont enseignées par le séjour des Israélites au désert. Mais ce n'est pas tout. Un examen attentif des chapitres XV à XVIII de l'Exode nous montre que tout, dans cette partie de l'histoire de ce peuple, est grâce de la part de Dieu pour eux ; mais au chapitre XIX le peuple se place lui-même sous la loi, acceptant de jouir des promesses sous la condition d'obéir d'abord à tout ce que l'Éternel dirait. L'obéissance était leur devoir, comme c'est aussi le vôtre, chers lecteurs ; il n'y a nul doute à cet égard ; mais en faisant

dépendre leur bénédiction de cette condition, les Israélites oubliaient leur faiblesse et assuraient leur perte qui ne se fit pas attendre. En effet, hélas ! avant même que Moïse fût redescendu de la montagne de Sinaï, ils avaient déjà dressé le veau d'or. Néanmoins Dieu, dans sa patience, maintient dès lors, comme auparavant, ses relations avec son peuple par le moyen de l'intercession de Moïse, jusqu'à ce que, selon l'expression de Jérémie, il n'y eût plus de remède.

En faisant les promesses à Abraham, Dieu ne les avait accompagnées d'*aucune* condition, et, en conséquence, Dieu n'avait pas soulevé la question de la *justice*. Mais à Sinaï où Dieu donne la loi au peuple, cette question de la justice est soulevée; et d'abord, Dieu exige la justice de la part de l'homme : c'était le devoir de la créature de vivre selon la justice. La question ne pouvait pas ne pas être soulevée, mais le résultat qu'elle devait produire et qu'elle produisit effectivement, c'est qu'elle aggrava l'état de l'homme. Pourquoi? Parce que l'homme, étant pécheur, ne pouvait faire autrement que violer la loi : une nature pécheresse ne saurait accomplir la justice que cette loi exige, elle en est absolument incapable. Avec une règle qui eût fait son bonheur, s'il l'avait observée, l'homme ne fut pas autre chose qu'un transgresseur de la loi, et devint d'autant plus coupable devant Dieu. Mais la loi avait été donnée à l'homme, au fond, afin de le convaincre de son état de péché; car sous le régime de la loi, le péché devenait une suite de transgressions positives. « Or nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont

sous la loi, afin que toute bouche soit fermée et que tout le monde soit coupable devant Dieu. C'est pourquoi nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi, car par la loi est la connaissance du péché. » « Là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas non plus de transgression. » (Romains III, 19-20; IV, 15.) « Pourquoi donc la loi? Elle a été ajoutée à cause des transgressions, jusqu'à ce que vint la semence à laquelle la promesse est faite... La loi est-elle donc contre les promesses de Dieu? Qu'ainsi n'advienne! Car s'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de faire vivre, la justice serait en réalité sur le principe de la loi. » (Gal. III, 19-21.) Dieu n'eut jamais la pensée de sauver l'homme par le moyen d'une loi, et l'homme a besoin d'être *sauvé*. La loi de Dieu est une règle qui exige la perfection dans l'homme; mais une règle pareille, alors que l'homme était déjà un pécheur, ne pouvait produire d'autre résultat que de mettre à découvert le péché: ainsi la loi qui est une règle parfaite, condamne l'homme qui est un pécheur. Pour vous rendre la chose plus claire, chers enfants, servons-nous d'une comparaison: Une mesure juste et exacte n'ajoute rien à l'insuffisance d'une pièce d'étoffe; loin de là, cette mesure ne fait que prouver l'insuffisance de la pièce. « Par la loi est la connaissance du péché » (Romains III, 29), et par elle la question de la justice dans l'homme a été posée et résolue. La vie était promise à celui qui aurait accompli la loi, mais de fait celle-ci a été un ministère de mort et de condamnation pour ceux qui en ont porté le joug. Elle a démontré que la justice humaine n'existait pas, et a manifesté la culpabilité de l'hom-

me. C'est là un fait et un principe de la plus haute importance.

Nous voyons dans l'histoire d'Israël combien Dieu a usé de toute sa patience envers l'homme sous la loi, le préparant pour une meilleure espérance. Il envoya ses prophètes pour avertir son peuple et pour chercher du fruit dans sa vigne; mais ils furent tous rejetés. A la fin, il envoya son propre Fils, mais les cultivateurs le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Ainsi tout ce que Dieu fit pour gagner la confiance des hommes fut inutile: ils rejetèrent sa miséricorde, alors qu'ils avaient failli complètement aux justes exigences de la loi. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs offenses. » (2 Cor. V, 19.) Mais l'homme n'a rien voulu de cette réconciliation, il ne la désirait nullement; il n'avait aucun désir de Dieu, il ne voulait du Seigneur à aucun prix. En effet, qu'a trouvé Christ dans ce monde où il apportait l'amour de la part de Dieu? Rien que la haine. Quand Jésus se présenta ici-bas comme l'envoyé du Père, les hommes ne virent en lui aucune beauté pour qu'ils le désirassent. « Plusieurs ont été étonnés en te voyant, de ce que tu étais ainsi défait de visage plus que pas un autre, et de forme plus que pas un des enfants des hommes. » « Il n'y a en lui ni forme ni apparence, quand nous le regardons; il n'y a rien en lui à le voir, qui fasse que nous le désirions. Il est le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur; et nous avons comme caché notre visage arrière de lui, tant il était mé-

prisé, et nous ne l'avons rien estimé. » (Ésaïe LII, 14 ; LIII, 2-3 ; comp. Jean XII, 37-40.)

Ainsi l'homme a manqué de toutes manières ; son état de péché a été mis entièrement à découvert. Quand il était innocent, il a abandonné Dieu ; laissé à lui-même, sans loi, après la chute, il a fait de ce monde une scène de corruption et de violence que Dieu a dû effacer de devant ses yeux, en la balayant par le déluge ; placé sous la loi, il l'a violée et s'est prosterné devant des dieux faits de ses mains ; enfin, quand Dieu vint dans sa miséricorde visiter ce monde de péché, manifestant le plus parfait amour, l'esprit charnel de l'homme, qui est inimitié contre Dieu, s'est manifesté dans la réjection et la mise à mort de Jésus. La croix de Jésus est la preuve que l'homme hait Dieu ; car c'est en clouant Jésus à la croix que les hommes ont montré cette haine qui ne veut rien de Dieu, rien de son bien-aimé Fils qu'ils ont rejeté.

Moralement parlant, la croix est la fin de l'histoire de l'homme, qui est désormais, après la plus complète épreuve, démontré un pécheur corrompu et violent, un transgresseur coupable, et pire que cela, un être qui hait le Dieu de bonté.

Nous avons parcouru jusqu'ici l'histoire de l'homme au point de vue de l'épreuve que Dieu a faite de lui ; il nous reste, chers jeunes lecteurs, à étudier ensemble l'histoire de la grâce de Dieu envers l'homme et le gouvernement du monde de la part de Dieu.

*(La suite prochainement.)*

## La Bible à l'île Maurice.

Quoique l'île Maurice soit appelée aussi île de France, et qu'on y parle généralement le français, elle est une colonie de la Grande-Bretagne. Les Anglais ont travaillé beaucoup à y répandre la Parole de Dieu, et la Société de Londres y a une agence active, employant quatorze colporteurs. Le récit de quelques incidents suffira pour donner une idée de ce qu'est l'œuvre faite parmi la population si mélangée de cette île — une île d'à peu près quinze lieues de long sur dix de large, en forme d'œuf et couverte de montagnes arides, mais aussi de plaines fertiles où le sucre, le riz, le maïs et toute espèce de graines croissent également bien.

Voici ce que M. Anderson écrit au sujet de cette contrée : « L'œuvre, dans cette île, me paraît devenir de plus en plus intéressante ; j'ai fréquemment l'occasion d'en constater des résultats bien encourageants. Je rencontrai un jour un respectable vieillard qui avait été baptisé et élevé dans la religion catholique, et je lui demandai comment il avait été converti. Il répondit que c'était en étudiant une vieille Bible qu'un ami lui avait donnée, et au moyen de laquelle il avait été amené à discerner l'erreur de la vérité. Il me dit aussi qu'il attachait un tel prix à ce livre que, lors d'un incendie qui s'était déclaré dans sa maison, la première chose qu'il avait cherché à sauver c'était l'antique volume, qu'il me montra.

» Une autre fois, après une longue discussion avec un monsieur catholique, fort intelligent, ce dernier

lui dit : « Vous êtes un digne homme ; je vous admire en plusieurs choses, mais la lecture de la Bible vous fait du tort. » Il répondit : « Non, au contraire ; s'il y a le moindre bien en moi, c'est à la Bible que je le dois. » Ce vieillard mourut dans la foi.

» Il y a quelque temps, comme je passais dans un endroit reculé du pays, je découvris une petite école d'enfants païens ; c'étaient de petits Indiens enseignés par un vieillard de Madras. Deux gravures, représentant des dieux païens, ornées de guirlandes fanées, étaient les seuls ornements de la salle d'école. Je remarquai un livre sur la table du maître, que je crus être l'Évangile de Matthieu dans l'idiôme tamil. Je le pris et vis que c'était bien cela. L'écolier le plus avancé nous en lut très couramment quelques passages ; ensuite le maître questionna ses élèves sur le deuxième chapitre de cet évangile ; c'était intéressant d'entendre ce pauvre idolâtre à cheveux blancs demander à l'un de ses jeunes écoliers : « Qui était Jésus ? Qui était Hérode ? » etc. On voyait que le livre avait été beaucoup feuilleté ; le brave homme l'avait acheté, à cause du bon marché, comme livre de lecture en langue tamil ; mais le Seigneur avait béni ce petit livre comme étant sa propre Parole.

» Un autre jour, je vis dans une autre partie de l'île un Indien Bengali, absorbé par la lecture d'un petit livre ; — c'était au crépuscule ; il était assis devant la porte de sa cabane. Je lui demandai ce qu'il lisait ; il me tendit son livre en disant : « Oh ! Sahib, c'est un bon livre — un très bon livre. Dieu parle au cœur là-dedans, et le cœur parle à Dieu.

J'aime extrêmement ce livre. » Comme il ne m'en dit pas le titre, je le cherchai à la première page, et vis ces seuls mots écrits : « *Psaumes de David.* » C'est ainsi qu'un païen, un Hindou, témoignait que : « Ta parole est précieuse à mon âme. »

» Une fois, j'essayais de persuader un Chinois d'accepter un exemplaire des Évangiles. Ayant jeté un coup d'œil sur le livre, il refusa de l'examiner, disant que c'était un mauvais livre, qu'il ne désirait pas le voir. Sur ces entrefaites, un jeune Indien entra dans la boutique et commença de suite à discuter avec le Chinois, l'engageant au moins à lire d'abord le livre avant d'en juger. « Car comment pouvez-vous dire qu'une nourriture est malsaine, dit-il, avant de l'avoir goûtée? » Mais le Chinois répliqua : « C'est un livre écrit par les Anglais, dans un esprit rusé ; si je le lisais, mon cœur s'y laisserait prendre, et ainsi je devrais faire tout ce qu'il me commande. »

N'est-ce pas là, chers enfants, un beau témoignage sorti de la bouche d'un païen, et rendu à la puissante efficace de la Parole de Dieu !

La Bible, ah ! mes amis, quel livre précieux !  
 Du Seigneur tout-puissant c'est la sainte Parole !  
 Elle corrige, instruit, sanctifie et console,  
 Montre à l'homme égaré le vrai chemin des cieux.





### Les égouts de Londres.

*(Suite et fin de la page 193.)*

Arrêtons-nous un instant ici, chers lecteurs, pour considérer cet homme plongé dans les entrailles de la terre, abandonné de ses compagnons, laissé seul au milieu des flammes et d'une scène d'horreurs indescriptibles, arrêté au moment même où il violait les lois de Dieu et celles des hommes; ayant la bouche remplie de blasphèmes et d'imprécations, tandis que son âme était torturée par les remords de sa conscience, et que son corps était menacé d'être consumé par le feu ou d'être étouffé par la fumée et les émanations infectes de la matière en combustion !

Considérez-le ! Il avait volé le bateau de son prochain, laissé sa propre famille affamée, pendant qu'il passait la nuit dans ce bateau et qu'il commettait toutes sortes de méchancetés en paroles et en actions, de quoi faire trembler même nos mauvais cœurs. Puis, pour comble d'infamie, il se met à la tête d'une bande de voleurs audacieux ; et maintenant le voilà surpris dans son iniquité, sans autre perspective qu'une mort terrible « et après cela le jugement. » Quel tableau de dépravation et de ruine ! et cependant quelque terribles que nous paraissent les actions de cet homme, elles n'étaient que le débordement, la manifestation de ce qu'est le cœur humain, par nature. — Si les hommes pouvaient se voir comme Dieu les voit ; si la « chair, » dans toute sa laideur, pouvait devenir aussi visible à leurs yeux qu'elle l'est aux yeux de Celui qui « connaît les cœurs » (Actes I, 24), personne ne se ferait d'illusion sur ce que l'homme vaut quant à lui-même.

L'histoire qui précède ne nous montre, après tout, que *l'homme tel qu'il est*, et encore elle nous le montre faiblement. Elle ne fait que soulever le rideau, en quelque sorte, pour jeter une petite lueur sur ce qu'est le cœur naturel de l'homme dans ses machinations, lorsqu'il n'est pas bridé par les circonstances, la crainte de l'homme, l'éducation, ou certains principes moraux ou religieux. Ces choses-là peuvent servir d'écluse au torrent, mais la source du mal est là ; et tant que le pécheur n'est pas amené sous l'efficace de la puissance du sang de Christ et sous l'action de son Esprit, il n'y a pas de remède. Un

homme peut dissimuler le mal pendant toute une longue vie, mais *Dieu le voit*, et Dieu amènera toute œuvre en jugement, même les plus secrètes. (Eccl. XI, 9; XII, 14; Matth. XII, 36.) Puissiez-vous être convaincus de cette vérité, jeunes lecteurs, si vous êtes encore sans Christ! Si, dans la carrière de l'homme dont nous venons de vous parler, si, dans ses associations depuis le moment où il quitta sa propre barque jusqu'à celui où nous le voyons dans le souterrain, en face de la mort et du jugement, on a le commentaire pratique de cette parole : « Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses; qui le connaîtra? » (Jérém. XVII, 9) qu'est-ce que ce cœur, sinon celui de tout homme, même du plus honnête selon le monde? Et que l'homme honnête, moral, puisse en venir, comme le pharisien d'autrefois, à rendre grâces à Dieu de ce qu'il n'est « pas comme le reste des hommes » (Luc XVIII, 11), quelle folie! « Ce qui est né de la chair est chair. » (Jean III, 6.) Qu'était cet homme? sinon « chair. » Quoi, toute sa carrière? sinon la manifestation des fruits de la « chair. » Avec quelle force ces paroles ne ressortent-elles pas, en face d'un pareil tableau de dépravation : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Jean III, 5.)

Revenons à notre récit. Le Seigneur a dit : « Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde; et j'aurai compassion de qui j'ai compassion. » (Rom. IX, 15; Matt. IX, 13.) C'est ainsi qu'il eut compassion de ce misérable pécheur, au moment où tout espoir

d'échapper semblait perdu. Le malheureux était là dans toute l'agonie du remords et de la frayeur, lorsqu'un moyen de salut se présenta tout à coup à son esprit. L'eau lui arrivait à la ceinture, mais il était bon nageur ; et, comme les flammes n'étaient qu'à la surface de l'eau, il pouvait, en nageant au-dessous, éviter une mort terrible. S'approchant du foyer de l'incendie le plus possible, il plongea et nagea jusqu'à ce qu'il fut de l'autre côté, et ainsi il trouva la délivrance. Oui, Dieu épargna sa vie, toute mauvaise qu'elle fût. Vous vous direz, sans doute, chers amis, que cette délivrance, si remarquable, d'une mort affreuse, dut certainement produire l'effet désiré, que cet homme a dû être changé pour le reste de ses jours, et qu'il accomplit probablement les vœux qu'il pouvait avoir faits quand il s'était vu à la dernière extrémité ! Il n'en fut rien, hélas ! Les circonstances ne sauraient changer le cœur. Le feu, la crainte de la mort, les remords de la conscience, même « une attente terrible du jugement » ne peuvent opérer cette « repentance à salut dont on n'a pas de regret. » (2 Cor. VII, 10.) Notre homme n'eut pas plus tôt rejoint ses compagnons, que ses bonnes résolutions disparurent avec ses craintes, et il reprit son ancien train de vie. O dureté du cœur humain, fermé à cette vérité que « la bonté de Dieu pousse à la repentance ! » Celui qui épargna cet homme, en l'arrachant littéralement comme « un tison hors du feu » (Zach. III, 2), le sauvant, comme à travers le feu, du juste jugement qui le menaçait, ne l'abandonna pas à son funeste sort. Béni soit le nom du

Seigneur! « Il aura compassion de celui dont il a compassion. » Le temps vint enfin, où le cœur de cet homme fut brisé; non point par le feu, ni la tempête, ni le tremblement, mais par ce « son doux et subtil » de la précieuse Parole de Dieu. Non, cher lecteur, il n'y a pas d'autre moyen. Celui qui dit : « Soit la lumière, et la lumière fut » (2 Cor. IV, 6), peut seul opérer, et il le fait par sa Parole. « Il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient. » (1 Cor. I, 21.) La moralité peut mettre une couverture sur ce qu'il y a dans le cœur, mais elle ne peut purifier celui-ci. Rien, sinon le sang de Christ, ne peut effacer une seule tache. « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » de péchés, pas de pardon. Vous pouvez oublier les péchés que vous avez commis, mais vous ne pouvez en effacer aucun. A quoi vous servirait-il de vivre désormais d'une façon irréprochable, de manière à ne rien ajouter à la liste des péchés d'autrefois, si l'ancienne dette que vous avez contractée vis-à-vis de Dieu n'est pas acquittée? « Certainement, il n'y a point d'homme juste sur la terre, qui agisse toujours bien et qui ne pèche point. » (Eccl. VII, 20.) Mais « le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de *tout* péché. » (1 Jean I, 7.) La religiosité peut tromper l'âme, mais ne peut la régénérer; il faut être né de nouveau. (Jean III, 3.)

Vous qui parcourez ces lignes, et qui n'avez pas encore la paix, qu'allez-vous faire maintenant? De quel côté vous tournerez-vous? Au dedans de lui-même, l'homme est corruption — au dehors, et tout

autour de lui, il n'y a aucun remède; mais il est écrit, et ce sont les paroles du Sauveur : « Regardez vers moi, et soyez sauvés. » (Ésaïe XLV, 22.) « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » (Jean XIV, 6.) « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matt. XI, 28.) Chers lecteurs inconvertis, puissiez-vous être attirés à Lui dans la puissance de l'Esprit, par la Parole; alors, et seulement alors, vous serez sauvés.

---

### La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde.

(Suite de la page 197.)

La question la plus sérieuse qui puisse se présenter à une âme est celle-ci : « Où trouverai-je la justice devant Dieu ? » L'homme est pécheur; comment peut-il être justifié, rendu juste, de telle sorte qu'il puisse entrer dans la présence de Dieu ? Telle est la question que nous examinerons avec vous, chers jeunes amis.

Dès que l'homme a existé sur la terre, la responsabilité de celui-ci et la grâce qui caractérise Dieu se sont trouvées en présence. Il y avait dans le jardin d'Éden « l'arbre de vie » et « l'arbre de la connaissance du bien et du mal. » (Gen. II, 9.) L'homme innocent ne mangea pas de l'arbre de vie; et une fois qu'il fut devenu un pécheur, la miséricorde de Dieu, aussi bien que sa justice, lui en fermèrent le

chemin (Gen. III, 22-24) ; car cet arbre communiquait la vie, et le pécheur qui en eût mangé fût devenu un pécheur immortel, chose étrange, impossible, insupportable dans l'ordre du gouvernement de Dieu. L'homme avait d'ailleurs mérité d'être chassé du paradis, parce qu'il avait manqué à sa responsabilité vis-à-vis de Dieu ; il avait désobéi.

Aussitôt après la chute, celui qui devait être « la semence de la femme, » « le dernier Adam » fut annoncé. Il appartiendrait à la race humaine par sa naissance, tout en étant « le second homme, venu du ciel, » un homme qui deviendrait une source de vie indépendante d'Adam, et qui détruirait la puissance de l'ennemi ; il serait un objet de foi pour Adam et pour ses enfants, objet qui, reçu dans le cœur, deviendrait la vie et le salut de quiconque l'aurait ainsi reçu. « Le premier homme, Adam, » fut fait « âme vivante, » et il fut perdu ; « le dernier Adam est un esprit vivifiant. » (1 Cor. XV, 45.) Avant que Christ vint en personne sur la terre, c'était la promesse elle-même qui était la source d'espérance ; elle seule, par la grâce, produisait et soutenait la foi. Nous, chrétiens, nous croyons à l'accomplissement de la promesse.

La promesse avait été faite sans aucune condition, par conséquent la question de la justice et celle de la responsabilité n'avaient pas lieu d'être soulevées. Environ deux mille ans après la chute, la loi intervient pour mettre à l'épreuve l'homme qui prétendait pouvoir, par lui-même, se rendre agréable à Dieu. Cette loi est venue poser, comme nous l'avons dit

précédemment, la question d'une justice telle que Dieu était en droit de l'exiger de la créature. Mais l'homme était un pécheur, et la loi n'a fait que le démontrer, parce qu'elle était la règle et mesure parfaite de ce que l'homme, comme enfant d'Adam, aurait dû être. La loi de Dieu, donnée à l'homme dans son état actuel, condamne nécessairement le péché d'un côté, et le démontre nécessairement de l'autre. En ceci consiste de fait l'utilité de la loi, c'est qu'elle donne la connaissance du péché; jamais Dieu n'a donné la loi pour produire la justice, car la justice ne peut être le fruit que d'une puissance morale intérieure venant de Dieu; cette puissance ne saurait être dans les dix commandements gravés sur des tables de pierre. La loi rend le péché excessivement pécheur, et amène la colère de Dieu. Aucune loi ne produit une nouvelle nature en l'homme; or la nature de l'homme étant pécheresse, la loi qui est « juste et bonne » devient « la puissance du péché, » « elle est intervenue afin que l'offense abondât. » (Rom. V, 20.) Ceux qui sont sous la loi, qui veulent faire les œuvres qu'elle commande, sont sous la malédiction, parce que la loi maudit ceux qui lui désobéissent. — Et qui peut obéir à la loi de Dieu? Personne; car la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et elle ne le peut pas. (Rom. III, 19-20; IV, 15; VII, 7-13; VIII, 5-8; 1 Cor. XV, 56; Gal. III, 10, 19-21.) Les promesses de Dieu demeurent fermes et assurées, qu'il en soit béni! Mais l'homme est mis à l'épreuve, afin que la question de savoir s'il peut produire une justice humaine, et s'appuyer sur elle, soit tranchée



définitivement. (Rom. X, 3.) Cette question vidée a montré que quelle que fût la patience de Dieu, l'homme responsable de sa conduite ne pouvait pas obtenir la vie par une justice qu'il aurait à accomplir lui-même.

Avant d'aller plus loin dans notre étude des voies de Dieu, nous voudrions engager chacun de nos lecteurs à bien peser la portée de la loi sur la conscience. Si la loi est appliquée à votre conscience et à votre vie devant Dieu, si vous êtes vous-mêmes responsables devant Dieu — et vous l'êtes assurément, — si tout ce que vous pouvez faire est de reconnaître l'excellence et la justice de ce que la loi commande, quelle sera pour vous la portée de la loi ? — Si vous voyez que vous devriez éviter ce que la loi condamne, si vous reconnaissez que vous avez constamment fait et aimé ce qu'elle et votre conscience désapprouvent, et que vous avez entièrement failli, si tout cela est vrai, où est la vie promise à l'obéissance ? Comment échapper à la condamnation qui est prononcée contre la violation de la loi, si vous vous placez sur le terrain de la loi, et si vous reconnaissez vous-mêmes qu'elle est « sainte, juste et bonne. » Trouver une *autre* loi est chose impossible. — Quant à être *sans* loi, c'est le pire état dont parle la Parole ; car, dans ce cas, le bien et le mal deviennent indifférents, la corruption n'a pas de limites, la conscience n'agit plus, la notion du bien est détruite et le mal est sans frein.

Oui, « la loi est sainte, juste et bonne, » et l'homme le sait, sa conscience le lui dit. Mais si la loi est

cela, l'homme sur le pied de sa propre responsabilité est perdu. La vie que la loi promettait à l'obéissance, l'homme n'a pu l'obtenir : c'est, au contraire, le jugement qui attend tout homme qui a désobéi à la loi, aussi bien que celui qui a vécu sans loi, car tous les coupables seront atteints.

Mais revenons à notre sujet. La venue du Fils de Dieu dans ce monde n'avait pas seulement pour objet de réclamer de la part de Jéhovah du fruit de sa vigne; cette venue avait un but autrement vaste et glorieux : celui de montrer ce que Dieu est. Dieu a été manifesté en chair; et l'amour a été manifesté en Lui. Dieu est amour, et cet amour s'est montré parfaitement en rapport avec les besoins, la faiblesse, la misère, les péchés de l'homme; cet amour, divin dans sa perfection, s'est adapté complètement à la condition dans laquelle il a trouvé l'homme; il s'est adapté à toutes ses misères sans se fatiguer d'aucune d'elles. Le Sauveur a manifesté dans sa vie ici-bas une puissance qui anéantissait entièrement la puissance de Satan sur les hommes : il guérissait les malades, chassait les démons, ressuscitait les morts, nourrissait les foules affamées. Et non-seulement il s'est montré plus fort que Satan (Matt. XII, 28-29), mais il a ouvert, pour l'homme le plus adonné au péché, un chemin pour revenir à Dieu. Dieu était venu chercher ce qui était perdu, il montrait qu'aucun péché n'était trop grand pour son amour, aucune souillure trop repoussante pour son cœur. Satan avait perdu l'homme, en détruisant sa confiance en son Créateur; Dieu, avec une condescendance infi-

nie, ne négligeait rien pour rétablir cette confiance ; son amour trouvait dans les misères, les fautes, les faiblesses des hommes, l'occasion de donner à ceux-ci l'assurance qu'il y avait un amour sur lequel ils pouvaient toujours compter.

Nous voyons, en effet, dans l'histoire de la pécheresse qui entra chez Simon (Luc VII, 36 et suiv.), et dans celle de la Samaritaine au puits de Sichar (Jean IV, 6 et suiv.), combien l'amour du Sauveur attirait les cœurs vers Lui, une fois que le réveil de la conscience avait créé le besoin de sa bonté. L'amour de Jésus produisait une confiance qui faisait revivre les cœurs, et les détournait du mal en tournant l'âme vers Dieu. Quand la grâce de Dieu a trouvé le chemin du cœur, on est dans la lumière avec Dieu ; dans une telle position, toute la misère de l'homme est manifestée, mais elle l'est dans une sphère où tout est amour. Dieu connaît tout, mais son amour inspire de la confiance, parce que, lorsque tout est connu, Dieu demeure toujours *amour*. En ceci apparaît la divinité de Christ, c'est qu'il est *la lumière* qui manifeste tout, et *l'amour* qui aime quand tout a été mis à découvert dans nos cœurs mauvais.

Tel a été Christ sur la terre : *un* avec Dieu. (Jean X, 30 ; XIV, 10, etc.) Le pécheur qui aurait eu honte de paraître devant les hommes, pouvait, en venant tel qu'il était à Jésus, cacher sa face dans le sein d'un Sauveur tel que lui, avec la certitude de ne trouver là aucun reproche. Le cœur de Jésus ne refusait nul homme pécheur venant à lui, et ce cœur c'est le cœur de *Dieu*. Christ a été cela ici-bas ; et

les hommes l'ont rejeté en lui faisant opposition, en lui montrant leur haine, en le couvrant d'outrages et en le mettant à mort. Ainsi l'homme n'est pas seulement un pécheur, il n'a pas seulement violé la loi et rejeté les appels des prophètes ; mais lorsque Dieu lui-même est apparu en grâce, l'homme n'a pas voulu de Dieu ; il s'est montré ennemi déclaré de Dieu.

L'homme, enfant d'Adam, a été entièrement condamné dans la mort de Jésus ; et dans le sépulcre du Seigneur fut ensevelie toute espérance pour l'homme naturel : il n'y avait plus par devers Dieu lui-même aucun moyen à employer en vue de réveiller le désir du bien dans le cœur de l'homme, une fois que ce cœur avait repoussé toutes les tentatives faites en sa faveur par un Dieu qui épuisa dans ce but toutes les ressources de la grâce souveraine.

*(La fin au prochain numéro.)*

---

### Prière d'un enfant chrétien.

Qui donc soutiendra ma faiblesse  
Dans le danger ?

Qui donc pourra dans ma jeunesse  
Me diriger ?

Qui me donnera dans la vie,  
Paix et bonheur ?

C'est l'Ami divin que je prie,  
C'est mon Sauveur.

Et bien que je ne sois encore  
Qu'un jeune enfant,

Ce Sauveur que mon âme implore  
 Toujours m'entend.  
 Il voit quand je verse des larmes  
 Ou suis joyeux,  
 Et peut dissiper mes alarmes  
 En tous les lieux.

Jésus qui m'aimes et m'appelles,  
 O mon Sauveur !  
 Viens, par tes promesses fidèles,  
 Former mon cœur.  
 Donne-moi ta douce assistance,  
 Guide mes pas ;  
 On repose avec assurance  
 Entre tes bras.

Sera-t-elle longue ma vie ?  
 Je n'en sais rien ;  
 Mais à mon Dieu je la confie,  
 Il veut mon bien.  
 Ah ! jusqu'au bout de ma carrière  
 Et chaque jour,  
 Je dois à tous égards lui plaire :  
 Il est AMOUR.



### Les productions de la Palestine.

*(Suite de la page 186.)*

Les figuiers abondaient en Judée, surtout dans les environs de Bethphagé, nom qui signifie : maison des figes, comme Béthanie veut dire : maison des dattes, et Bethléem : maison du pain. Les Hébreux estimaient le figuier comme une des plus riches productions de leur sol ; il leur procurait trois à quatre récoltes par an.

Le sycomore, qui ressemble au mûrier par son feuillage et au figuier par ses fruits, était aussi très commun; son tronc fort noueux atteint une grande hauteur, il pousse un grand nombre de branches qui s'étendent au loin, formant une masse épaisse de feuillage qui a souvent trente à quarante mètres de diamètre; les feuilles en forme de cœur sont velues au côté inférieur; le fruit, moins bon que la figue, est assez agréable au goût; il est jaunâtre et ne mûrit bien que si on le pique ou l'égratigne avec des peignes de fer : cette occupation semble avoir été une des industries d'Amos. (Chap. VII, 14.) Quatre ou cinq jours après cette opération, la figue est mangeable. A la place de chaque fruit que l'on cueille, il en naît un nouveau, et l'arbre toujours vert peut donner jusqu'à sept récoltes dans l'année. Le bois du sycomore, léger, solide et de grande durée était fort recherché comme bois de construction. « Éphraïm et les habitants de Samarie ... diront avec orgueil et avec un cœur hautain : Les briques sont tombées, mais nous bâtirons de pierres de taille; les figuiers sauvages ont été coupés, mais nous les changerons en cèdres. » (Ésaïe IX, 10.)

Le figuier et le sycomore sont fréquemment nommés dans la Bible. « Ils cousirent ensemble des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures. » (Gen. III, 7.) « Ils vinrent jusqu'au torrent d'Escol ... et apportèrent de là des grenades et des figues. » (Nomb. XIII, 24.) « Abigaïl donc se hâta, et prit deux cents pains, et deux outres de vin, et cinq moutons tout prêts; et cinq mesures de grain rôti, et cent pa-

quets de raisins secs, et deux cents cabas de figes sèches, et les mit sur des ânes. » (1 Sam. XXV, 18.) « Ils lui donnèrent aussi quelques figes sèches, et deux grappes de raisins secs, et il mangea, et le cœur lui revint. » (1 Sam. XXX, 12.) « Ésaïe dit : Prenez une masse de figes sèches ; et ils la prirent et la mirent sur l'ulcère ; et Ézéchias fut guéri. » (2 Rois XX, 7.) « Jésus dit à Nathanaël : Quand tu étais sous le figuier, je te voyais. » (Jean I, 49.) « Ils ne se sont point souvenus... de celui qui avait détruit leurs vignes par la grêle, et leurs sycomores par les oranges. » (Ps. LXXVIII, 47.) « Et l'argent n'était non plus prisé à Jérusalem que les pierres, et les cèdres que les figuiers sauvages qui sont dans les plaines, tant il y en avait. » (1 Rois X, 27.) « Et courant en avant, Zachée monta sur un sycomore pour voir Jésus ; car il allait passer par là. » (Luc XIX, 4.) Voyez aussi Deut. VIII, 8, que nous avons déjà cité en parlant de l'olivier, et bien d'autres passages. A cause de l'abondance de leurs fruits, ces deux sortes d'arbres sont d'un immense secours aux pauvres ; c'est pourquoi, lorsqu'ils ne produisent rien, ils sont particulièrement inutiles. Aussi est-ce à de tels arbres que Jésus compare Israël, ce peuple stérile au milieu duquel le Maître était venu chercher inutilement du fruit. « Et Jésus voyant un figuier sur le chemin, s'en approcha, et il n'y trouva rien que des feuilles ; et il lui dit : Que jamais aucun fruit ne naisse plus de toi ! Et à l'instant, le figuier sécha. » (Matth. XXI, 19 ; Marc XI, 13-14 ; comp. Luc XIII, 6-9.)

Les vignes, qui étaient l'un des principaux objets

de la culture en Palestine, y ont des ceps gros comme des arbres, et les souches, par conséquent, sont très espacées ; elles le sont même assez pour que le bétail puisse paître l'herbe à leur pied, ce qui rappelle la prédiction faite par Jacob à Juda : « Il attache à la vigne son ânon, et au cep excellent le petit de son ânesse. » (Gen. XLIX, 11.) Les raisins sont effectivement d'excellente qualité, et remarquables par leur douceur autant que par leur grosseur. Même encore aujourd'hui, sous la domination des Turcs auxquels, comme l'on sait, l'usage du vin est interdit, on trouve des grappes qui pèsent six kilogrammes. Celle que les espions rapportèrent d'Escol était portée par deux d'entre eux, à l'aide d'un levier. (Nomb. XIII, 20-24.) Les grains de ces raisins sont gros comme nos prunes. Le sol de la contrée, son climat, ses coteaux tournés vers le soleil sont extrêmement favorables à la culture des vignes. Vous n'ignorez pas, chers enfants, que la première fut plantée par Noé. (Gen. IX, 20.) L'expression, souvent employée dans l'Ancien Testament : « être assis sous sa vigne » ou « manger du fruit de sa vigne, » est l'image de la paix et de la prospérité. (Voyez 1 Rois IV, 25 ; 2 Rois XVIII, 31 ; Ésaïe XXXVI, 16 ; Michée IV, 4 ; Zachar. III, 10.) Les plantations d'oliviers et les vignobles sont généralement bordés, comme autrefois, de haies ou de murs épais formés de pierres entassées, comme on les fait dans nos montagnes. Ici et là ces murs tombent en ruine, ou bien les haies sont broutées, laissant de larges brèches dont profitent les bêtes fauves pour ravager les plantations ; cela rappelle



trait pour trait la parabole d'Asaph et la prophétie d'Ésaïe : « Pourquoi as-tu rompu ses cloisons, de sorte que tous les passants en ont cueilli les raisins ? Les sangliers de la forêt l'ont détruite, et toutes sortes de bêtes sauvages l'ont broutée. » (Ps. LXXX, 12-13.) « Maintenant donc que je vous fasse entendre, je vous prie, ce que je m'en vais faire à ma vigne ; j'ôterai sa haie, et elle sera broutée ; je romprai sa cloison, et elle sera foulée. » (Ésaïe V, 5.) Outre la clôture, il s'y trouvait d'ordinaire aussi un pressoir, ainsi qu'une tour, laquelle servait d'abri et de vedette au gardien. (Ésaïe V, 2 ; Matth. XXI, 33.)

La loi de Moïse défendait de semer des graines dans un vignoble. (Deut. XXII, 9.) Celui qui avait planté une vigne, et n'en avait pas encore recueilli le fruit était dispensé d'aller à la guerre. (Deut. XX, 6.) Il était recommandé aux vendangeurs de ne pas grappiller les vignes et de ne pas ramasser ce qui tombait à terre, afin de laisser quelque chose aux pauvres et aux étrangers. (Lévit. XIX, 10.) Enfin les passants pouvaient se rassasier de raisins, mais non en emporter. (Deut. XXIII, 24.)

L'Écriture désigne souvent le peuple d'Israël sous l'image d'une vigne. (Ésaïe V, 1-7 ; Matth. XXI, 33-41.) Jésus s'appelle lui-même le vrai cep ; il appelle son Père le vigneron, et ses disciples les sarments. (Jean XV, 1-8.) La vendange et le foulage des raisins sont un emblème des jugements du Seigneur sur les impies. (Ésaïe LXIII, 1-3 ; Joël III, 13 ; Apoc. XIV, 18-20 ; XIX, 15.)

(La fin au prochain numéro.)





### **Le Dieu Hasard.**

Une dame, qui renonçait aux réjouissantes promesses de la Bible pour les doctrines désolantes de l'incrédulité, se trouvant en mer, demanda à un matelot combien de temps durerait la traversée.

— Dans quatorze jours, s'il plait à Dieu, nous serons à Liverpool, répondit le matelot.

— S'il plait à Dieu ? dit-elle, quelle absurdité ! Ne savez-vous pas que tout vient du hasard en ce monde ?

Quelques jours après il s'éleva une tempête. La dame, se cramponnant à la porte de sa cabine, demanda au même matelot, comme il passait :

— Que pensez-vous de l'orage ? Va-t-il encore durer longtemps ?

— Selon toute apparence, répondit le matelot.

— Oh ! s'écria la dame avec terreur, priez donc pour que nous ne périssions pas !

Le matelot reprit :

— Vais-je adresser ma prière au Hasard ?

*(La Source d'eau vive.)*

---

### De la divinité des Écritures.

L'Évangile est une doctrine « digne d'être entièrement reçue. » Il s'adresse à ceux qui ont besoin de médecin ; aussi n'est-il pas surprenant que des hommes qui s'imaginent être « en santé » le traitent avec négligence et avec mépris. C'est une doctrine selon la piété. Elle se trouve admirablement adaptée à la condition de péché, de désespoir et de perdition de l'homme, en même temps qu'elle glorifie au plus haut degré le caractère et le gouvernement de Jéhovah. Celui qui a examiné son propre cœur doit avoir découvert en lui un degré de désordre moral, que toutes les doctrines et tous les préceptes des sages anciens et modernes ne sauraient jamais détruire ; une corruption qui le rend inhabile à jouir de la communion intime des êtres parfaits en sainteté, et que toutes les larmes des regrets les plus amers ne sauraient jamais effacer ; un manque de paix et de

consolation auquel tous les plaisirs du monde ne sauraient jamais satisfaire.

... Prenez les Écritures sous l'impression d'une conviction sérieuse du besoin que vous avez d'être éclairés d'en haut, et avec d'humbles et ferventes prières pour demander la bénédiction et le secours de Dieu, et je suis persuadé que vous y trouverez la seule religion, vraiment digne de ce nom, qui ait jamais paru dans le monde; la seule religion qui nous donne de la Majesté divine des idées propres à exciter notre amour, notre respect, notre confiance suprêmes; la seule religion qui annonce une rançon pour l'homme coupable, tout en maintenant le gouvernement de Dieu et en magnifiant sa loi violée; la seule religion qui procure la paix à la conscience, l'espérance à l'âme, la sainteté au cœur et à la vie.

... Supposez que tous les philosophes, depuis Socrate à Newton, eussent réuni leurs talents et leurs efforts, ils n'auraient jamais pu produire un livre aussi bienfaisant dans son but, aussi original à la fois et si vrai dans ses vues, aussi efficace dans ses effets, aussi sublime dans ses révélations. Qu'il contienne des mystères, dans lesquels les anges mêmes désirent de regarder jusqu'au fond, c'est là plutôt une confirmation de sa divinité qu'une objection qu'il ait à craindre. — En un mot, « sondez les Écritures; elles renferment les paroles de la vie éternelle. » Elles ont Dieu même pour auteur, le salut pour but; et la vérité sans aucun mélange d'erreur en fait la matière. Nous en appelons à l'incrédule lui-même; n'est-il pas vrai qu'il approche de la Bible avec *crainte*, qu'il la lit avec une secrète *frayeur*, et qu'il la ferme avec une involontaire et pénible *conviction de son autorité divine* ?





LA CUVE D'AIRAIN.

**La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde.**

*(Suite et fin de la page 212.)*

Il fallait à l'homme une nouvelle nature. Il lui fallait la rédemption et une justification valable devant le trône d'un Dieu juste et saint; il fallait une justice qui rendit l'homme recevable devant Dieu, sans qu'il restât aucune trace de péché dont Dieu eût à s'occuper en jugement : bien plus, qui rendit l'homme par-

faitement agréable aux yeux de Dieu, propre pour la gloire divine et capable de jouir de cette gloire.

Le vrai christianisme reconnaît que la question de la responsabilité de l'homme est entièrement vidée; l'homme y a manqué complètement, et il est perdu. Mais l'Évangile est un message de pur amour, d'un amour qui s'exerce, parce que l'homme est démontré perdu, après l'épreuve qui a été faite de lui. L'Évangile annonce que le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. (Luc XIX, 10.) La colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété, mais la justice de Dieu est aussi révélée sur le principe de la foi, pour la foi. (Rom. I, 17-18.)

Ce sont la mort et la résurrection de Jésus qui nous apprennent ces choses : sa mort, chers enfants, termine l'histoire de l'homme responsable, sa résurrection recommence à nouveau l'histoire de l'homme selon Dieu. Christ a remporté la victoire sur la mort qui est le salaire du péché, et par cette victoire l'homme est placé dans une nouvelle position; c'est un nouvel état dans lequel l'homme est propre pour la présence de Dieu, étant quitte du péché et en dehors de son empire et de l'atteinte de Satan (Rom. VI, 7, etc.); il est agréable à Dieu, comme nouvelle création de sa main divine, création qui est le fruit de l'œuvre de Christ dans laquelle Dieu s'est parfaitement glorifié lui-même.

C'est à la croix, vous le savez, que le bien et le mal se rencontrèrent dans toute leur puissance, et c'est ce fait qui donne à la croix toute son importance dans les voies éternelles de Dieu. La croix est l'ex-

pression de la haine, sans cause, de l'homme contre Dieu venu en grâce (Jean XV, 22-25 ; Luc XXII, 53) ; elle montre aussi l'amour parfait de Dieu, manifesté en un Christ venu au milieu de la misère que le péché amena dans le monde, un Christ qui apportait sur la terre le remède à cette misère partout où Il la rencontrait. Christ n'était jamais las, jamais arrêté par l'ingratitude ou par l'excès du mal ; au contraire, il trouvait dans ces effets du péché l'occasion d'exercer l'amour divin qui, en lui, était continuellement à l'œuvre pour bénir. Dieu, manifesté en chair, voulait attirer la confiance de l'homme en venant le chercher là où il était, dans son péché, et en lui montrant qu'il y avait quelque chose de supérieur au mal, à la misère et à la souillure, savoir Dieu lui-même. Le cœur du pécheur pouvait déverser dans le cœur de Dieu, qui connaît tout, le fardeau d'une conscience coupable, mais tout fut inutile : la croix fut la récompense de cet amour de Christ ; l'homme ne voulait pas de Dieu.

C'est ainsi que le bien fut pleinement manifesté en Jésus, et que le mal atteignit son plus haut degré moral dans la réjection du Sauveur. L'homme a rompu tout lien, toute relation entre lui et Dieu ; et il reste dans le péché, pour autant qu'il est dans la chair. Il faut désormais la nouvelle naissance pour s'approcher de Dieu ; il faut être un homme nouveau, entièrement en dehors de la condition des enfants d'Adam ; un homme mort, c'est-à-dire n'existant plus quant à l'état d'homme naturel vivant dans le monde, mais vivant à Dieu en dehors du péché.

Contemplons maintenant, chers jeunes lecteurs, le bien se manifestant dans toute sa perfection, et comme supérieur au mal. Vous n'ignorez pas que c'est en Jésus seul qu'on peut le voir : sa vie tout entière nous montre l'obéissance d'un homme marchant dans la puissance de l'Esprit, et traversant ce monde de péché sans être aucunement atteint par les pièges dont le diable se sert pour tenter une âme. Sa vie entière a été selon l'Esprit de sainteté ; sa mort a été l'obéissance parfaite. Toute cette puissance du péché, dont nous avons parlé, n'a fait que rendre plus évidentes la beauté du caractère de Christ, l'excellence de son obéissance ; mais il y a plus : par la mort de Christ, l'homme est absolument délivré du mal ; il meurt au péché ; la vieille nature, qui seule est en relation avec le mal, n'a plus aucun droit sur celui qui a été rendu participant de la nature divine, en croyant. Christ meurt, et nous mourons en lui par la puissance d'une vie qui est divine.

Le comble du péché de l'homme a été de mettre à mort le Seigneur, et cette même mort a été le triomphe de l'amour de Dieu en Christ. Le plus grand péché du monde est, de la part de Dieu et du Christ s'offrant lui-même, la propitiation faite pour le péché. Si le péché a mûri et a porté tous ses fruits, le bien a triomphé avec une perfection divine. Toute bénédiction et toute gloire ne seront que les effets de cette œuvre, qui forme le centre de toutes les voies de Dieu en jugement et en grâce. Ainsi, pour quiconque croit, le péché de la vieille nature est effacé ; le croyant vit en Christ, comme ressuscité en lui,



dans une nouvelle vie qui est en relation avec Dieu. (Rom. VI.) Telle est la sagesse de Dieu ! Voyons maintenant les fruits de l'amour de Christ et de son œuvre. D'abord Il est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père (Rom. VI, 4), et par cette résurrection il introduit l'homme dans une position toute nouvelle. Si nous sommes à Lui, la mort est derrière nous ; et le péché, qui mettait une barrière entre nous et Dieu, n'existe plus : il n'y a plus rien qui nous sépare de Dieu ; la vie divine est notre vie. Nous sommes dans la position où Christ se trouve lui-même. Il est entré le premier dans cette position qu'il acquit pour les siens ; et elle est déjà notre part par la foi, quoique nous soyons encore dans nos corps mortels. Nous sommes dans cette position nouvelle par un effet de la puissance de Dieu, et non de notre propre vouloir ; Christ y est en vertu de la valeur de son œuvre sur la terre, car Dieu a glorifié son Fils, en le faisant asseoir à sa droite, après qu'il eût accompli la volonté du Père. (Ps. CX, 1.) C'est un fait étonnant que de voir un homme, le Fils de l'homme, assis à la droite de Dieu, dans la gloire céleste ; il est entré là, soit en vue d'exécuter le jugement qui mettra un terme au mal, soit pour assurer à ceux qui le connaissent comme homme glorifié toute la plénitude de la bénédiction qui se lie à cette gloire.

Ainsi donc nous voyons, d'un côté, la responsabilité de l'homme et son jugement ; de l'autre, la grâce de Dieu, son œuvre, le salut et la gloire, la justice de Dieu pour nous aussi bien que son amour,

et cette justice de Dieu devenue notre justice en vertu de l'œuvre de Christ. (Rom. III, 25-26; VIII, 31; 2 Cor. V, 21.) A présent la porte est ouverte à tout pécheur, et Dieu peut recevoir le pécheur à Lui en vertu du sang de Christ. Si Dieu avait tout pardonné sans propitiation, il se serait montré indifférent au péché; s'il avait simplement condamné le pécheur, il n'aurait pas manifesté son amour.

Le Seigneur, en prenant place dans la gloire, est devenu le Chef de tout ce qui existe. (Ps. VIII, 3-6; 1 Cor. XV, 25-27; Éph. I, 20-23; Hébr. II, 5-9; Coloss. I, 15, etc.) Christ, comme homme, est établi Chef sur toutes choses, dans les cieux et sur la terre. Sous ce rapport, Adam, le premier homme, a été une figure de Christ, le dernier Adam. Puis, comme Adam a eu en Ève une aide semblable à lui, Christ s'est associé l'Église à lui-même, laquelle tire son existence et son être de Lui. Ève était l'épouse et la compagne d'Adam, partageant sa nature et sa gloire; il en sera ainsi de l'Église, quand Christ entrera dans son règne pour dominer sur toutes choses. Les anges, les autorités et les puissances sont soumis à Christ, mais son règne s'étendra aussi sur la terre; alors juifs et nations lui seront soumis. Il est Roi des juifs; et les nations aussi se confieront en lui. Toute créature aussi lui sera assujettie; la création entière soupire après son règne. (Rom. VIII, 21-22.)

Tandis que le Sauveur sied à la droite de Dieu, Dieu rassemble l'Église par l'action du Saint-Esprit sur la terre: la bonne nouvelle de la grâce est annoncée au monde coupable du rejet du Fils de Dieu,

coupable d'avoir répandu son sang ; et Dieu invite tous les hommes à venir à Lui qui les recevra selon la valeur que ce sang a devant ses yeux. De plus, le Saint-Esprit demeure dans le croyant, et donne à celui-ci l'assurance que tous ses péchés ont été portés par Christ, et qu'ils sont effacés pour toujours, en sorte que lui, croyant, est fait justice de Dieu en Christ. Le Saint-Esprit est aussi, chez le croyant, le sceau pour le jour de la rédemption ; il donne à celui qui a ce sceau la conscience qu'il est un avec Christ, qu'il est en Christ et que Christ est en lui, qu'il est enfant de Dieu, héritier de Dieu et cohéritier de Christ ; enfin l'Esprit prend les choses de Christ et nous les montre, tout en nous conduisant à travers le désert par le sentier qui mène à la gloire.

Ce même Esprit porte l'Église à attendre le Seigneur du ciel. La vocation du chrétien est céleste ; il est séparé du monde pour regarder vers le ciel ; les saints seront ravis dans les nuées en l'air au-devant de Jésus qui vient, selon sa promesse, les prendre, en les ressuscitant ou en les transmuant, afin qu'ils soient toujours avec lui, là où il est, dans les demeures qu'il leur prépare. (Jean XIV, 2-3 ; 1 Thess. IV, 16-17.) Ils attendent l'Époux du ciel, et c'est là qu'auront lieu les noces de l'Agneau.

La glorieuse conséquence du rassemblement dans le ciel de ceux qui doivent régner avec Christ, c'est l'établissement du royaume millénial sur la terre. Satan sera précipité du ciel où il ne rentrera plus jamais ; les saints reviendront, avec Christ, gouverner le monde délivré du mal ; car le diable, lié du-

rant les mille ans, ne sera plus le prince de ce monde. Quand Christ apparaîtra en gloire, les saints apparaîtront avec lui dans la même gloire ; c'est alors que le royaume de Dieu sera établi en puissance, que la justice régnera et que le monde sera en paix. (Col. III, 4 ; Jean XVII, 22-23 ; Matth. XVI, 28 ; Éphés. I, 10.) Dieu établira par Christ un état de choses, qui sera la réalisation de tout ce que les prophètes ont dit touchant la paix et la bénédiction de la terre, temps bienheureux où la guerre et l'oppression cesseront entièrement, où chacun jouira des fruits de la bonté de Dieu. Christ maintiendra la bénédiction de tous ; si le mal apparaît, il sera aussitôt jugé et ôté de la terre. Alors toutes les promesses de Dieu, à l'égard d'Israël, seront accomplies en faveur de ce peuple : la loi étant écrite dans leurs cœurs. La grâce et la puissance de Dieu amèneront la bénédiction de ce peuple, bénédiction qu'il n'a pu obtenir aussi longtemps qu'elle dépendait de sa fidélité et de sa propre responsabilité devant Dieu.

Mais avant l'introduction de cette bénédiction universelle, l'homme de péché (2 Thess. II, 3, etc.) s'élèvera contre Dieu ; la grande majorité des juifs et les nations s'uniront à lui pour la révolte. Cette rébellion amènera un temps de tribulation extraordinaire sur le pays de Juda et sur le monde. Mais le témoignage de Dieu parcourra toute la terre, et le jugement viendra contre les apostats de la chrétienté, contre les juifs rebelles, et contre toutes les nations qui ont méprisé Dieu en rejetant son témoignage. C'est là le jugement des vivants, qui aura lieu

après la première résurrection ; et le commencement de la plénitude des temps.

Nous avons vu plus haut ce que seront le règne et les effets du règne de Christ. — Après que les habitants de la terre auront joui ainsi d'une longue paix et d'une bénédiction ininterrompue, et qu'ils auront vu la gloire de Christ, Satan sera délié et sortira de l'abîme ; alors ceux qui ne sont pas vitalemment unis à Christ, ceux qui suivront Satan dans ses dernières tentatives contre le camp des saints et la cité bien-aimée, seront détruits, et leur séducteur sera jeté dans l'étang de feu. (Apoc. XX, 7-10.)

Enfin a lieu le jugement des morts, et l'état éternel commence. (Apoc. XX, 11-15 ; XXI, 1-4.) Il y a un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habite. L'homme Christ s'étant assujéti toutes choses, et ayant mis tout en ordre, cédera alors le royaume au Père, et Dieu sera tout en tous. (1 Cor. XV, 28.) Nous jouirons de Lui dans une parfaite félicité, et son précieux Fils sera l'éternelle expression de ses pensées ; il sera le Premier de ceux qui seront éternellement bénis d'une bénédiction fondée sur le prix de son sang, qui ne perdra jamais rien de sa valeur dans la mémoire toujours fraîche des bienheureux.

Chers jeunes lecteurs, pouvez-vous vous réjouir dans cette espérance glorieuse?





### **Les productions de la Palestine.**

*(Suite et fin de la page 217.)*

Les jardins, en Orient, étaient et sont encore d'une admirable fertilité. Ce ne sont pas des parterres, comme dans nos contrées, mais des vergers plantés d'arbres fruitiers de toutes sortes, et d'arbustes odorants, tels que le rosier, le jasmin, le laurier, le lilas, l'aloès, l'aubépine, le seringat, le myrte; ils sont ordinairement clos de grandes haies de cactus à feuilles plates et épineuses, plante très commune en Judée, et une de celles qui contribuent le plus à la physionomie du pays. A Jérusalem, on voit les cactus disputer la place aux décombres, parmi les ruines de

l'antique cité. On cultivait aussi beaucoup d'herbages aromatiques, entre autres l'aneth, la menthe, la rue et le cumin. (Matth. XXIII, 23; Luc XI, 42.)

Les prairies sont émaillées de fleurs aux teintes éclatantes : anémones rouges et blanches, adonis à la corolle purpurine, lis blancs, jaunes et violets, narcisses, iris, cystes blancs, chrysanthèmes, pâquerettes, marguerites, aigrettes de lin, soucis, renoncules, cyclamens, coquelicots ; on y voit aussi des achantes, des tulipes, des asclépias, etc. Avec une semblable flore, les abeilles devaient recueillir un riche butin et elles produisaient, on le comprend, un miel des plus exquis. (Deut. VIII, 8.)

Mentionnons encore, parmi les arbres de la Palestine, le baumier, qui procure un remède excellent dans le suc qu'il distille : « Monte en Galaad, et prends du baume, vierge, fille d'Égypte. En vain, emploies-tu remède sur remède, car il n'y a point de guérison pour toi. » (Jérém. XLVI, 11.) « Voici une troupe d'Ismaélites qui passaient, et qui venaient de Galaad, et leurs chameaux portaient des drogues, du baume et de la myrrhe ; et ils allaient porter ces choses en Égypte. » (Gen. XXXVII, 25.) — Le cèdre, le cyprès, le chêne et le frêne : « Le menuisier se coupe des cèdres, et prend un cyprès ou un chêne qu'il a laissé croître parmi les arbres de la forêt ; il plante un frêne, et la pluie le fait croître. » (És. XLIV, 14.) C'est particulièrement sur les montagnes du Liban que croissent les cèdres, et sur les collines de Basan les forêts de chênes. « Salomon a parlé des arbres, depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hy-

sopé qui sort de la muraille. » (1 Rois IV, 33.) « Il y a un jour assigné par l'Éternel contre tous les cèdres du Liban et contre tous les chênes de Basan. » (És. II, 13.) — Les pins, les sapins, l'almugghim, l'orme et le buis sont aussi mentionnés plusieurs fois dans la Bible, par exemple en 2 Chron. II, 8 ; 2 Rois XIX, 23 ; És. XLI, 19 ; LX, 13 ; — le noyer, Cant. VI, 11. Nommons enfin le tamarix, le peuplier, l'acacia, l'arbusier et le térébinthe.

La Palestine, avec ses montagnes, ses petits lacs, ses villes et ses villages disséminés, ressemble beaucoup à la Suisse. Il est tel site, au bord du lac de Tibériade, qui, au dire de certains voyageurs, rappelle d'une manière étonnante le paysage des environs de Vevey ; tel autre les rives du lac de Neuchâtel.

Mais, à part les endroits cultivés, ce pays, jadis si fertile, a un aspect de désolation ; les épines et les chardons ou une complète aridité couvrent le sol partout où le travail de l'homme n'a pas fait son œuvre. On sent que cette terre est sous la malédiction, et elle l'est à cause du péché de ceux auxquels l'Éternel l'avait donnée. (Deut. XXVIII.) Mais il n'en sera pas ainsi à toujours. On voit dans les prophéties concernant Israël que, lorsque le peuple sera rétabli dans sa terre, celle-ci participera à la bénédiction générale par une fertilité qu'elle n'a jamais eue auparavant. Alors le peuple sortira avec joie, étant conduit en paix ; « les montagnes et les coteaux éclateront de joie avec chant de triomphe, et tous les arbres des champs frapperont des mains.



Au lieu du buisson croîtra le sapin, et au lieu de l'épine croîtra le myrte; et ceci fera connaître le nom de l'Éternel, et ce sera un signe perpétuel qui ne sera point retranché. » (És. LV, 12-13.) Ce sera la présence du Seigneur Jésus, au milieu d'Israël, qui apportera cette bénédiction sur la terre; c'est Lui-même qui « conduira en paix » les siens.

Chers jeunes lecteurs, avez-vous reçu le Seigneur Jésus par la foi? Est-il présent dans vos cœurs, en sorte que vous soyez « conduits en paix » par son amour, et que vous éprouviez sa riche et puissante bénédiction sur vous au milieu d'un monde méchant, ruiné, dont il a séparé les siens, afin que ceux-ci le suivent Lui-même en le servant et en l'attendant!

---

### Ne tardez pas davantage!

Au temps du bien-être et de la prospérité, et quand il est en santé, l'homme inconverti semble être entièrement sourd à tout ce qui se rapporte au salut de son âme. Les jours de maladie, pense-t-il, et même celui de la mort sont les moments favorables pour s'occuper de pareilles choses. Mais Dieu a d'autres pensées, d'autres voies que l'homme : « Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit l'Éternel; mais autant que les cieux sont élevés par-dessus la terre, autant mes voies sont élevées par-dessus vos voies, et mes pensées par-dessus vos pensées. » (És. LV, 8-9.) L'homme naturel pense autrement que Dieu, et

la pensée de l'homme est folie, elle est inimitié contre Dieu. (1 Cor. III, 20 ; Col. I, 21.) Être amené par la grâce dans le courant des pensées de Dieu, c'est entrer dans la bénédiction : « Que le méchant laisse sa voie, et l'homme injuste ses pensées ; et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura pitié de lui, et à notre Dieu, car il pardonne abondamment. » (És. LV, 7.)

Les délais ! Quelle arme puissante dans la main de l'ennemi pour détourner le pécheur du salut. Satan multiplie ses artifices pour empêcher l'homme de recevoir l'évangile de la grâce de Dieu. (2 Cor. IV, 3-4 ; Matth. XIII, 19.) Néanmoins Dieu daigne encore glorifier sa souveraine et riche grâce, en manifestant quelques âmes pour lui, au moment suprême de la mort, témoin le brigand sur la croix. Mais celui qui veut prendre occasion des richesses de la patience et du long support de Dieu, pour continuer à vivre coupablement loin de Dieu, dans son état de péché, court à sa perte pour l'éternité.

Le récit suivant est un exemple, parmi tant d'autres, du danger qu'il y a à rejeter le salut et le moment favorable pour être sauvé. Telles sont les terribles et inévitables conséquences du retard ! « Voici, c'est *maintenant* le temps agréable ; voici, c'est *maintenant* le jour du salut. » (2 Cor. VI, 2.)

Dans une maison foraine, située au pied du Jura vaudois, vivait, il y a quelques années, un homme dans la force de l'âge, et père de famille.

Il avait eu maintes fois l'occasion d'entendre l'évangile, soit par la bouche de son frère converti, soit par celle d'autres personnes. Après une pénible ma-

ladie, L., le frère converti, fut recueilli auprès du Seigneur; tandis que N., qui ne croyait pas, fut laissé ici-bas : Dieu, dans sa bonté, lui donnait encore du temps, pour recevoir, s'il l'eût voulu, le message de sa grâce.

L., avant de déloger, avait instamment exhorté ses parents, et son frère N. entre autres, à rechercher « les biens meilleurs et permanents ; » mais, hélas ! leurs cœurs demeuraient fortement attachés aux biens périssables de ce monde. Ils préféraient ces choses à la salutaire vérité de Dieu.

Le monde, et tout ce qui s'y trouve, préoccupait tellement le pauvre N. qu'il était loin d'accorder à la question capitale du salut l'importance qu'elle méritait. Et pourtant L. lui en avait si souvent et si sérieusement parlé. Et vous, cher lecteur, si vous êtes encore inconverti, prenez-y garde ! « On ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera. » (Gal. VI, 7.) Toutefois, Dieu usait de patience à l'égard de N. ; il allait lui parler d'une autre manière.

Au bout de quelque temps, N. tomba malade. La maladie se prolongeant, nous profitâmes d'une soirée, quelques chrétiens et moi, pour aller le visiter. Après nous être informés de sa santé, nous attirâmes son attention sur la nécessité pour tout homme d'être réconcilié avec Dieu, et nous lui lûmes la Parole au chapitre XVI de l'évangile de Luc, versets 19-31. A propos de cette parabole, nous lui fîmes remarquer que l'issue inévitable du chemin large (Matth. VII, 13) est la perdition.

C'était un moment vraiment solennel. Il semblait

que les paroles que nous venions de prononcer avaient trouvé de l'écho dans le cœur de N., et que celui-ci était disposé à les recevoir comme un message du Dieu qui le cherchait dans sa grâce.

Mais, hélas ! l'ennemi vint bientôt ravir la semence incorruptible de la Parole. (Matth. XIII, 19.)

Peu après notre entrevue, N. manifesta tristement que, en effet, son cœur n'avait pas été touché à salut, et les visites subséquentes que nous lui fîmes demeurèrent sans résultat. Il y eut un temps d'arrêt dans la maladie, durant lequel N. put vaquer, tant bien que mal, à ses occupations ordinaires ; en même temps reparaissait chez lui un attachement plus fort que jamais au monde et à ses faux biens.

Puis N. retomba malade, plus gravement qu'auparavant ; et il s'alita pour la dernière fois. Peut-être en eut-il le pressentiment lui-même, car il me fit alors demander d'aller le voir.

Je m'empressai de répondre à son désir.

— Dites-moi, que me faut-il pourtant faire ? me demanda-t-il d'un air désespéré, lorsque j'approchai de son lit.

Je ne pouvais offrir à cette âme tourmentée d'autres consolations que celles de la Parole de Dieu. J'ouvris ma Bible, cette précieuse source d'encouragements pour le chrétien, et de paix pour le cœur troublé ; mais mes yeux tombèrent sur des paroles dont l'à-propos, en ce moment solennel, me frappa à tel point qu'elles resteront toujours gravées dans mon souvenir : • Et toi, fils d'homme, écoute : Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : ... Maintenant la fin vient sur toi, et j'enverrai sur toi ma colère, et je te jugerai

selon ta voie, et je mettrai sur toi toutes tes abominations. Et mon œil ne t'épargnera point, et je n'aurai point de compassion; mais je mettrai ta voie sur toi, et tes abominations seront au milieu de toi; et vous saurez que je suis l'Éternel. » (Ézééch. VII, 2-9.)

Hélas! on ne le comprend que trop, rien ne pouvait calmer les angoisses de N. qui ne se faisait plus d'illusion : il allait mourir; et ce qu'il y a de plus affreux, mourir sans espérance. — Pensée effrayante! — Son être entier révélait assez le trouble intérieur auquel il était en proie.

La maladie progressait rapidement, et chaque fois que j'avais l'occasion de me rendre auprès de N., il articulait à peu près les mêmes paroles empreintes d'un profond désespoir. — Terrible position! — Et cependant il avait certes eu du temps pour s'occuper de son salut; mais les délais!! que d'âmes n'ont-ils pas déjà perdues.

Il expira peu de jours après. Son âme immortelle s'échappa de son enveloppe mortelle pour paraître devant ce Dieu saint et juste qu'il avait tant redouté. Certainement « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant! » (Hébr. X, 31.)

Cher lecteur, n'est-ce pas effrayant d'arriver jusqu'aux portes du tombeau sans la connaissance de Christ, et de renvoyer à un moment qui ne se présentera peut-être jamais le salut actuel que Dieu offre à quiconque veut le recevoir! Vous qui venez de lire ce récit, êtes-vous encore sans Christ? Et, dans ce cas, ferez-vous comme ceux qui furent invités les premiers au souper du Roi? « Mais eux n'en

ayant pas tenu compte, s'en allèrent, l'un à son champ, et un autre à son trafic. » (Matth. XXII, 5.) Si tel est votre chemin, nous vous en supplions, prenez garde; car, si vous persistiez dans cette voie, Dieu pourrait, lorsque, au jour de l'adversité, vous crieriez à Lui, vous répondre : « Parce que j'ai crié, et que vous avez refusé d'ouïr; parce que j'ai étendu ma main, et qu'il n'y a eu personne qui y prit garde; et parce que vous avez rejeté tout mon conseil, et que vous n'avez point agréé que je vous reprisse; aussi, je me rirai de votre calamité, je me moquerai quand votre effroi surviendra... comme une ruine, et que votre calamité viendra comme un tourbillon; quand la détresse et l'angoisse viendront sur vous; alors on criera vers moi, mais je ne répondrai point; on me cherchera de grand matin, mais on ne me trouvera point. » (Prov. I, 24-28.)

Figurez-vous, un instant, quel serait votre désespoir à l'ouïe de telles paroles! Vous ne verriez devant vous qu'une infaillible condamnation, et vous conserveriez à jamais, dans votre souvenir, l'éternel regret d'avoir laissé passer le moment favorable pour votre salut!

« Celui qui croit en Lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Or c'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière : car leurs œuvres étaient mauvaises. » (Jean III, 18-19.)



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Encore une nouvelle année: . . . . .	9
La précieuse Bible. . . . .	12
La Centenaire. . . . .	13
Les îles de la mer du Sud . . . . .	18, 26, 50, 72
Le livre de ma mère . . . . .	30
Sauvé par grâce et revêtu de la justice de Dieu . .	33
Amour filial . . . . .	38
Le meilleur refuge. . . . .	47
Odeur de mort et odeur de vie. . . . .	56
L'attente de Walter. . . . .	59
Le petit Jean. . . . .	69
Le maçon tessinois. . . . .	78
En Christ, ou hors de Christ . . . . .	80
Perdu et sauvé . . . . .	87
La petite orpheline . . . . .	91, 113
L'oubli des offenses . . . . .	97
Le prédicateur et les brigands . . . . .	98
L'incendie dans la forêt. . . . .	108
Un insensé selon le monde, mais sage selon Dieu .	121
Un jardinier devenu roi de Sidon . . . . .	132
Le cocotier. . . . .	138, 147
Lâchez la branche. . . . .	150
Un seul Dieu. . . . .	159
Dieu compte. . . . .	160
C'est Dieu qui nourrit les mouettes . . . . .	161
Faites feu, si vous l'osez . . . . .	172
Les productions de la Palestine. . . . .	176, 181, 213, 230
Les égouts de Londres . . . . .	187, 201

	Pages
La Bible à l'île Maurice . . . . .	198
Le Dieu Hasard. . . . .	218
De la divinité des Écritures . . . . .	219
Ne tardez pas davantage . . . . .	233

## ÉTUDES BIBLIQUES

Le prophète Malachie. . . . .	4, 21, 41, 62, 81
La grâce et le gouvernement de Dieu dans le monde . . . . .	102, 126, 141, 166, 193, 206, 221

## POÉSIES

Les jours de nos années . . . . .	3
Une promesse divine. . . . .	32
Sagesse, justice, sainteté et rédemption. . . . .	39
Le rocher de mon cœur. . . . .	48
Un appel pressant. . . . .	61
Le printemps . . . . .	90
Demain. . . . .	99
Jésus est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement . . . . .	101
Oh ! parle-moi, puissant Sauveur . . . . .	131
Louange au Seigneur. . . . .	149
Ce qu'est Jésus. . . . .	160
Le passereau. . . . .	180
La Bible (quatrain). . . . .	200
Prière d'un enfant chrétien . . . . .	212